

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
  
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:      **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



Vol 1.

Montréal, 1er Aout 1872.

No. 8.

POESIE.

POUR L'ALBUM DE MADAME U. B.

Madame autour de Vous  
tant de grâce étincelle,  
V. Hugo.

J'ai manqué bien souvent, Madame, à ma promesse,  
Mais je n'oserais plus braver votre courroux,  
Et j'accuse humblement ma trop grande paresse  
Qui me fit retarder à travailler pour vous.  
Le monde est ainsi fait, on ne peut le refaire,  
Souvent à ceux qu'on aime, Hélas ! on ne dit rien ;  
Afin de mieux parler, quand il faudrait se taire,  
Dites, après cela, qu'ici-bas tout est bien.  
Cependant, j'aurais eu tant de choses à dire !  
Mais j'en fus empêché par ma timidité ;  
Aujourd'hui, je me rends, pour vous je vais écrire,  
Madame, traitez-moi comme un enfant gâté.  
Oh ! ne me grondez plus, Vous que l'on dit si bonne.  
J'ai péché, je l'admets, je suis à vos genoux ;  
Je suis si repentant, il faut qu'on me pardonne ;  
Laissez-moi voir votre âme, en vos regards si doux.  
Vous serez le Génie, et moi, l'humble Poète ;  
Mes inspirations viendront de votre cœur.  
Puis ainsi j'obtiendrai de ma Muse coquette,  
Non pas un chant d'amour, mais un vœu de bonheur.  
Le Bon Dieu vous a faite aussi bonne que belle,  
Femme, vous conservez les grâces de l'enfant ;  
Et l'Ange, qui sur vous vient déployer son aile,  
S'il n'était votre frère, il serait votre amant.

CHARLES OUMET.

MONTREAL, 16 FEVRIER, 1872.

LA CHANSON DU GAZON.

Je vais croissant, croissant partout, sur les bords  
de la route poudreuse, sur les flancs de la colline,  
sur les rives du ruisseau bruyant, sous les rameaux  
des bois.

Je vais croissant, croissant partout, autour de la  
porte ouverte où s'assoit le pauvre vieillard, où les  
enfants s'amuse, par un beau jour de mai.

Je vais croissant, croissant partout dans les rues  
de la tumultueuse cité, récréant, par ma verdure,  
les regards du malade et ceux du laborieux artisan.

Je vais croissant, croissant partout. Vous ne me  
voyez pas venir ; vous n'entendez pas ma voix légère ;  
je m'avance dans l'ombre des nuits et à la lueur  
de l'aube.

Je vais croissant, croissant partout dans les riantes  
heures de l'été. La génisse me préfère aux fleurs, et  
l'ciseau est content de me voir.

Je vais croissant, croissant partout. Sur le sol où  
reposent les morts, je grandis en silence, je décore  
au printemps leurs fosses humides, leur étroite et  
muette demeure.

Je vais croissant, croissant partout. Je chante les  
louanges de Dieu qui me fit naître, qui m'ordonna  
de parer la terre et de croître partout partout.

X. M.

## LITTÉRATURE CANADIENNE.

## SABRE ET SCALPEL.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.—*Suite.*

## CHAPITRE VIII.



DES de deux mois s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter.

Gilles était complètement rétabli et avait repris le cours de ses travaux avec, toutefois, l'aide de Céleste.

Giacomo était revenu plusieurs fois, sur l'invitation de Maximus et il commençait presque à compter parmi les intimes.

Depuis trois ou quatre jours, cependant, Maximus semblait avoir quelque chose qui le tourmentait. Il avait des moments de rêverie profonde, après, lesquels il se levait tout à coup, marchait à grand pas, et allait successivement vers Céleste et Gilles comme s'il avait eu quelque chose à leur dire, puis retournait sans avoir parlé ; il s'agitait, sortait et finissait par se mettre dans une colère sourde contre lui-même.

Un jour cependant que Gilles et Céleste étaient ensemble dans le bureau, Maximus entra et ferma la porte derrière lui.

—J'ai à vous parler, dit-il en faisant le tour de la chambre pour voir si personne n'était aux écoutes.

Ce commencement un peu solennel surprit Gilles et Céleste qui se regardèrent pour lire dans la figure l'un de l'autre une explication qu'ils n'y trouveraient pas.

—Mon frère, dit la vieille fille, vous nous faites

peur avec vos airs de juge ; dépêchez-vous donc de nous tirer d'inquiétude.

—Quelqu'erreur dans les comptes peut-être, murmura Gilles ; pourtant...

—Ce n'est pas cela.

—L'insolence de quelque domestique ? roucoula Céleste.

—Vous n'y êtes pas. Ah ! ça, j'ai donc l'air bien drôle, que vous faites des suppositions de ce genre-là.

—Dam ! monsieur, fit Gilles.

—Dam ! mon frère répéta Céleste.

—Sacrebleu ! cria Maximus, il n'y a donc pas moyen de se faire comprendre, ici ! Eh ! bien ; je veux donner un bal. Là ; voilà le mot lâché.

—Céleste et Gilles se mirent à rire aux éclats.

—Et c'est pour cela, mon frère que depuis trois ou quatre jours, vous êtes comme un condamné à mort.

—Et que je croyais monsieur pris de la fièvre qui m'a fait si cruellement souffrir, appuya Gilles.

—Hum ! C'est une chose importante ; et j'y ai songé sérieusement, dit Maximus. Maintenant c'est décidé ; et je veux avoir votre avis sur les détails.

—Vous me surprenez, mon frère.

—La chose ne vous plaît pas ?

—Au contraire, j'en suis enchantée.

—Mademoiselle y brillera, c'est moi qui l'en assure, dit Gilles.

—Flatteur ! murmura Céleste en rougissant modestement.

—Je ne dis que la vérité.

—Voyons, dit Maximus, il ne s'agit pas de cela. Mon projet est arrêté et j'ai besoin de votre aide.

—Comptez sur moi, mon frère ; quel est votre plan ?

—C'est justement ce que je viens vous demander ; cependant, je veux que ce soit grandiose et qu'on en parle en ville....

—Mon Dieu, j'ai déjà plusieurs fois organisé de ces réunions, chez mon pauvre ami, dit Gilles Peron, et si mes faibles services peuvent vous être de quelqu'utilité...

—Vrai ! s'écria Maximus, dont la figure s'illumina ; vous avez déjà donné des bals.

—Pas précisément donné, mais organisé.

—Cela revient au même ; alors vous allez m'aider.

—C'est mon devoir, et ce sera en outre un plaisir. Si vous voulez seulement me donner la liste des personnes que vous désirez inviter, je prends tout sur mes charges ; pourvu toutefois que Mademoiselle Céleste veuille bien me prêter un peu son concours.

Il accompagna ces paroles d'un regard sous lequel la vieille fille pâlit de bonheur.

—Quant à Maximus sa joie ne connut plus de bornes. Il saisit les mains de Gilles :

—Vous êtes mon sauveur, dit-il, vous êtes un grand homme ! je vais vous passer ma liste ; faites comme vous l'entendrez ; je vous donne pleins pouvoirs.

—Bien, c'est entendu, dit Gilles : une chose encore, cependant ; la date ?

—Ma foi, c'est vrai, c'est un détail, celui-là. Eh ! bien, arrangez toujours le reste en attendant, j'y songerai ; mais faites toujours comme si c'était pour bientôt.

Et le bonhomme s'esquiva joyeusement, tout heureux d'être déchargé en faveur de Gilles, d'une affaire qui l'avait empêché de dormir durant plusieurs nuits.

Pendant que Gilles organise la soirée tout en s'aidant à chaque moment des Conseils de Céleste, nous retournerons un peu auprès du père Chagru que nous avons laissé dans l'ombre peut-être trop longtemps.

On se rappelle avec quel empressement singulier, l'honnête marin avait accepté les offres de Gilles, et était venu demeurer chez Maximus.

Son esprit un peu lent avait fini par comprendre que le plan de Gilles et de Giacomo avait quelque chose de sérieux et qu'ils étaient hommes à poursuivre leurs desseins jusqu'au bout, même au prix du deuil et du deshonneur de toute une famille.

Dès lors, une idée fixe germa dans son cerveau. Il s'y cramponna avec cette tenacité des gens qui conçoivent lentement, mais chez qui l'impression, une fois faite, demeure presque ineffaçable

—Ils sont fins et capables de tout, se dit-il ; Eh ! bien, moi, Michel Chagru, si je ne puis pas les mettre en panne, je leur clouerai du moins une plane en travers de l'étrave. Et s'il le faut, ajouta-t-il, avec un soupir, je les ferai couler bas et que Dieu me pardonne !

La ferme de Maximus n'était qu'à quelques arpents de sa maison.

Le père Chagru s'y installa tranquillement, se faisant petit pour ne pas exciter les susceptibilités qui ne manquent jamais de s'élever à l'arrivée d'un nouveau compagnon.

Maximus avait trois garçons de ferme dont l'un, le chef était marié, et demeurait avec sa famille dans la maison proprement dite, pendant que les deux autres avaient leur logis dans le haut d'une espèce de fourni en pierre où l'on mettait les grains pendant l'hiver.. Ils n'allaient à la maison qu'à l'heure des repas et le soir, fumer leur pipe et raconter de ces histoires de revenants auxquelles les gens de la campagne prennent tant d'intérêt.

C'est dans le grenier dont nous venons de parler que le père Chagru fut logé.

De ses deux compagnons de chambre, l'un était un homme insignifiant, travaillant comme quatre et mangeant comme dix.

Le second mérite une mention spéciale. Il se nommait François, tout court.

C'était un célibataire de quarante-cinq ans, grand maigre, mais souple et musculeux comme un singe. Les quelques cheveux qu'il avait étaient roux et sa barbe était d'un jaune sale. Inutile de dire qu'il n'était pas beau. Il était bien payé et aurait pu souvent faire des folies comme les autres ; mais il ne prenait jamais part à leurs plaisirs. Il était toujours mis pauvrement et n'avait jamais d'argent. Comme on ne lui connaissait pas de défauts qui eussent pu rendre compte de la manière dont il dépensait ses gages, on en était venu à croire volontiers qu'il était avare et qu'il enterrait son argent quelque part dans le but de s'amasser un petit trésor.

Il parlait peu et se lisait difficilement ; mais quand une fois il donnait son amitié, on pouvait y compter.

Comme le père Chagru, il avait navigué pendant assez longtemps. Lorsque ce dernier arriva, François fut raide et se tint à distance ; mais quand il l'entendit glisser dans la conversation ces termes marins dont Chagru assaisonnait fréquemment ses paroles, il se rapprocha tout doucement et finit par faire des avances.

—Comme ça vous avez navigué, lui dit-il, un soir que le père Chagru fumait sa pipe en rêvant, les

deux pieds sur le cendrier du grand poêle où flam-  
bait un feu de hêtre sec.

—Navigué ? dit Chagru en secouant les cendres  
de sa pipe. J'ai tenu la barre et le porte-voix pen-  
dant trente ans, et j'ai fait la traversée plusieurs  
fois.

François, le regarda avec admiration.

—Moi, dit-il, maintenant, je n'ai jamais dépassé  
les alentours du golfe.

—Vous êtes donc un vieux de la vieille vous  
aussi.

—Oui ! j'ai souvent passé la nuit sur le pont, et  
j'en ai bu de la salée. Mais je suis né sous une  
mauvaise étoile et je n'ai pas fait fortune.

—C'est justement comme moi. Je connaissais  
pourtant mon métier.

—Il y a des gens qui ne peuvent jamais réussir...

—Cà, c'est une vérité.

—Et qui travaillent, pourtant.

—Comme des nègres ; c'est encore vrai.

Les deux hommes causèrent longtemps, et il était  
tard dans la nuit quand ils songèrent à se coucher.

A partir de ce jour ils se rapprochèrent de plus  
en plus ; et au bout d'une semaine ils se faisaient  
déjà des confidences.

—Je n'ai toujours eu que des malheurs, disait  
François un soir qu'ils étaient encore à la même  
place fumant leurs pipes, pendant que l'autre gar-  
çon de ferme était allé faire la veillée—et c'est en-  
core un grand accident qui m'a fait renoncer à la  
mer. J'ai pris cela pour un avertissement.

—Cà s'est vu ; et il ne faut pas badiner avec ces  
choses-là.

—Il y a bien dix ans, continua François. Nous  
avons louvoyé pendant tout le baissant avec une  
grosse brise de Nord-Est. C'était en octobre ; il ne  
faisait pas chaud. Il pouvait être onze heures du  
soir. Pas de lune ni d'étoiles, on ne voyait rien à  
dix pas. Nous courrions notre dernière bordée au  
sud pour prendre le hâvre du Bic, car le vent aug-  
mentait et le montant commençait à se faire sentir.

Il me semble pourtant qu'étaient nos lumières et  
bien placées, mais la goélette roulait fort et la mer  
abrillait à tout moment ; nous avions déjà perdu un  
homme et le capitaine était attaché à la roue. J'étais  
descendu un instant dans la cale pour voir si le bâ-  
timent fatiguait, quand tout-à-coup, un craquement  
terrible, se fit entendre je n'eus que le temps de mon-  
ter sur le pont ; un grand steamer nous avait pris en  
travers et coupés jusqu'à la quille. Je ne sais pas  
comment tout cela arriva, mais deux minutes après  
j'étais sur le pont du steamer avec le capitaine. La  
goélette était disparue avec le reste de l'équipage.

Il y avait à bord, près de 500 ouvriers émigrés.  
On nous fit descendre avec eux.

Dans un coin, séparée de tous les autres, je remar-  
quai une femme à cheveux blancs, accroupie sur un  
tas de hardes, et tenant sur ses genoux un petit  
garçon de cinq ou six ans.

Elle avait la tête baissée et je voyais ses larmes  
couler jusque sur la figure du petit.

Tous les autres couraient, s'agitaient pour savoir  
ce qui était arrivé—car le choc avait été ressenti.  
Elle seule ne bougeait pas et semblait ne s'aperce-  
voir de rien. Je ne sais pas ce qui me poussait,  
mais j'allai la trouver.

—Vous pleurez, lui dis-je, en ôtant mon chapeau ;  
est-ce qu'on aurait fait mal à votre enfant ou à vous  
peut-être—je savais que parmi ces gens-là on ne se  
gênait pas quand on avait des coups à donner.

Elle releva la tête et me regarda sans répondre.  
Jamais je n'oublierai cette figure-là : les larmes m'en  
vinrent aux yeux.

—Si je pouvais vous être utile, continuai-je ;

—Elle me regarda encore longtemps.

—Je ne vous ai pas encore vu à bord dit-elle, à  
la fin ; qui êtes vous et d'où venez-vous ?

Je lui expliquai en deux mots ce qui était  
arrivé.

Pendant que je parlais le petit garçon se réveilla  
et demanda à boire.

Je courus à travers le monde et, en m'infor-  
mant, je trouvai l'eau. Je lui en apportai une tasse  
pleine. Il but et parut se rendormir.

—Vous êtes bon, me dit-elle, et je vous remercie  
pour mon enfant.

Sa tête retomba sur sa poitrine et elle se remit à  
pleurer.

Je n'ai pourtant pas le cœur si tendre, mais cette  
douleur là me poignait.

Je m'éloignai et j'allai aux informations parm-  
les émigrés. Les uns levaient les épaules ; les au-  
tres me riaient au nez et tournaient le dos. Je crois  
bien, c'étaient tous des allemands qui ne compre-  
naient pas un seul mot de français, ainsi que je  
m'en aperçus plus tard.

A la fin, je trouvai une femme belge qui me don-  
na des renseignements.

La femme à cheveux blancs s'était embarquée à  
Liverpool avec deux enfants, celui qu'elle avait sur  
les genoux et une petite fille plus vieille que lui  
d'un an. Au commencement de la traversée la  
petite fille était tombée malade, et cinq jours après,  
elle était morte. Quand le corps fut enlevé pour  
être jeté à la mer, la pauvre femme déjà épuisée tom-  
ba sans connaissance. Pendant deux jours on crut

qu'elle mourrait. Enfin elle revint à la vie, mais ses cheveux noirs auparavant étaient devenus tous blancs. Depuis ce jour elle était restée assise dans ce coin et n'avait pas cessée de pleurer.

Voilà ce que la femme belge me raconta dans un jargon que je comprenais à peine.

Le bâtiment devait arriver à Québec dans quarante-huit heures.

Pendant ce temps je tâchai de me rendre aussi utile que possible et d'aider cette pauvre femme, qui m'avait l'air de s'en aller tout doucement.

Rendus à Québec, je la fis conduire à l'Hôpital. Il était temps. Pendant deux mois elle fut en danger; mais à la fin elle se rétablit.

J'avais eu occasion de lui rendre beaucoup de petits services pendant sa maladie, surtout vis-à-vis de son enfant; elle prit confiance en moi et j'appris d'elle, les détails suivants, qu'elle me racontait les larmes aux yeux.

Fille d'un riche banquier de New-York, me dit-elle, je me suis mariée secrètement il y a une dizaine d'années avec un canadien du nom de Pierre Labru. Redoutant la colère de mon père, nous sommes immédiatement passés en Europe.

Pendant trois ans nous eûmes une existence assez heureuse; mais, au bout de ce temps, l'argent étant venue à manquer, Labru s'embarqua un jour pour l'Amérique me laissant à Liverpool, avec mes deux enfants et une somme de quelque chelins seulement.

Mon premier mouvement fut un violent désespoir. Mais en devenant plus calme, je reconnus, dans ce malheur, la main de la Providence qui me châtiât de ma faute. Je m'armai de courage et je résolus de me racheter en me dévouant à mes enfants. J'écrivis plusieurs fois à mon père, mais mes lettres restèrent sans réponses.

Pendant longtemps je travaillai pour gagner leur vie et la mienne, et je mis même quelque argent de côté. Mais à la fin, mes forces commençant à s'épuiser, je me décidai à repasser en Amérique et à venir dans ce pays pour tâcher d'y trouver mon

mari, ou quelque membre de sa famille qui m'en donnerait des nouvelles.

Je m'embarquai avec mes deux enfants à Liverpool à bord du navire où vous m'avez rencontrée. Vous savez le reste.

—Mais, lui demandai-je, n'avez vous aucune indication qui puisse vous aider à retrouver votre mari?

—Aucune, dit-elle: cependant avant de partir, il m'avoua que Pierre Labru n'était pas son nom véritable, mais il ne voulut pas me dire l'autre.

Je me fis faire par cette femme une description de son mari, et depuis ce temps-là, mon idée fixe a été de le retrouver. Quant à elle, aussitôt qu'elle a été rétablie, je l'ai placée à Portneuf, ma paroisse natale, où elle tient une école qui l'aide un peu à vivre.

J'ai abandonné la mer à jamais et je suis entré ici. On vous a probablement dit que je suis avare; mais je puis bien vous avouer cela, à vous. Depuis que je suis dans cette ferme tous mes gages ont servi à aider cette malheureuse et à faire la recherche de son mari. Je ne sais pas pourquoi, mais je me suis attaché à cette pauvre abandonnée et surtout à son enfant qui est maintenant presque un homme.

Il est commis dans un magasin de la ville et gagne déjà presque assez pour vivre.

Il y a longtemps que je cherche, mais je ne me décourage pas, et quelque chose me dit que je réussirai.

—Vous êtes un honnête cœur, dit Chagru en lui tendant la main. Courage! Je ne sais pas pourquoi, moi non plus; mais quelque chose me dit aussi, que je pourrai vous aider dans cette entreprise, et que nous la mènerons à bonne fin.

A ce moment, l'arrivée de l'autre garçon de ferme interrompit leur entretien. Ils se retirèrent tranquillement tous les trois, et cinq minutes après le père Chagru rêvait qu'il capturait son bâtiment anglais et qu'il faisait pendre le capitaine, sous la figure de Gilles Perron à la pointe de la grande vergue.



# LA DAME DES ARMOISES.

PROLOGUE.—LE 30 MAI DE L'AN DE GRACE 1431.

(Suite.)

## V.—LA BAGUE DE LAITON.



N matin, la comtesse de Luxembourg manda chez elle son page Raoul ; c'était un garçon de seize ans, beau de visage, agile comme un cerf, doux comme une demoiselle, mais déjà fort, discret, hardi, avide d'aventures, prêt à se jeter au feu pour sa noble dame et maîtresse.

—Raoul, dit Elisabeth, tu prends âge d'homme, et je me reproche de te laisser dans l'inaction. Je

t'ai choisi pour remplir une mission, non pas seulement comme mon filleul, mais surtout parce que tu me sembles admirer notre grande Pastoure. Prouve à cette heure les sentiments qu'elle t'inspire et ceux que tu me portes à moi-même. Prends cette escarcelle pleine d'or, un cheval sellé t'attend dans la cour, à franc étrier pars pour Orléans, et ramène...

Mme de Luxembourg, comme si elle eut craint que les murs même entendissent le nom qu'elle allait dire, le murmura tout bas au page.

Raoul tressaillit.

—Lui ! fit-il.

—Sans tarder d'une heure, d'une minute.

—Je suis prêt, marraine.

Elisabeth baisa le front de l'adolescent, s'accouda sur l'appui de la fenêtre pour le voir monter à cheval, et agita son mouchoir en signe d'adieu.

Au bout de cinq jours, Raoul arriva dans Orléans.

Il se rendit dans la meilleure hôtellerie. Sa haute mine, la beauté de son cheval lui firent trouver un

accueil empressé. Mais, avant de goûter une minute de repos, Raoul demanda simplement à l'hôte lier :

—Or çà, Ceriset, indiquez-moi le logis de Pierre-du Lis.

—Il habite avec sa mère, Isabelle Romée, dans la maison de Henriot Anquetil.

Raoul s'y rendit et souleva le heurtoir de fer.

Anquetil vint ouvrir. C'était un homme robuste trapu, à la longue barbe, aux grosses mains mal emmanchées à des bras d'une longueur bizarre. Une angelique bonté d'âme faisait oublier cette aspect farouche. Anquetil effrayait les enfants, mais les pauvres l'aimaient.

Raoul, sans paraître remarquer de quelle façon il entr'ouvrait la porte en la maintenant avec précaution, le regarda bien en face et lui dit :

—Je voudrais voir Isabelle Romée.

Anquetil secoua la tête.

—On laisse la Vierge Marie au pied de la croix, on n'entre pas dans la tombe de la veuve de Jacques Dare, de la mère de la grande Pastoure.

—Ecoutez, poursuivit Raoul, le prêtre qui vous instruisit vous apprît que le Christ ressuscita d'entre les morts au bout de trois jours...

—Eh bien ?

—Eh bien, la grande Pastoure vient de reparaitre au bout de quatre années.

Anquetil trembla des pieds à la tête.

—Voici la lettre de la comtesse de Luxembourg, ma maîtresse ; voici celle du père Anselme, chapelain du château d'Arlon.

Anquetil ouvrit la porte toute grande.

—Vous répondez devant Dieu du crime que vous allez commettre si vous trompez la douleur d'une mère.

Anquetil souleva une tenture, et le page vit assise sur un siège sculpté une forme noire et comme pétrifiée. Le visage gardait les tons jaunes de la cire, les vêtements collaient aux membres grêles,

les cils étaient tombés des yeux rouges de larmes ; deux sillons creusés dans les joues indiquaient la trace des pleurs ; les lèvres tremblaient comme celles des êtres qui s'efforcent d'étouffer leurs sanglots. Cette femme tenait sur ses genoux un crucifix et le regardait. Elle inspirait un tel respect, que Raoul la salua plus bas qu'il n'eût fait pour la reine Marie elle-même.

—Que voulez-vous, Anquetil ? demanda la veuve sans lever les yeux.

—J'amène un messager chargé pour vous de grandes nouvelles.

—Les morts n'ont besoin de rien apprendre...

—Isabelle, dit Raoul d'une voix émue, Isabelle, au nom du Christ devant qui vous pleurez, je viens essuyer vos larmes.

Henriot Anquetil sortit ; Raoul poursuivit :

—J'ai mission de vous consoler.

—Me consoler ? Jeanne est morte ! ma Jeanne est morte !

—Jeanne vit ! s'écria Raoul.

—Elle vit... dans la gloire des élus et la pompe des anges, je le sais. Elle vit dans l'éternelle bonheur que ses patronnes partagent au paradis... Elle est près de Marie, mère de douleur, et de Madeleine la préférée.

—Le ciel n'a pas le privilège de la garder, Isabelle.

—Elle vit, ma Jeanne, ajouta la mère plus bas, dans la mémoire de ceux qu'elle sauva, dans la cité d'Orléans, à Reims qui la vit si belle, à Rouen qui a vit si pâle. Elle vit dans le souvenir de Charles VII, ce roi bien-aimé qui ne l'a pas rachetée.

—Ailleurs ! ailleurs ! s'écria Raoul.

—Dans le cœur de la France, fit la veuve en s'animent, ce cœur saignant et meurtri ; dans la pensée du peuple dont elle aimait et caressait les enfants, dans l'âme du soldat qu'elle devançait au milieu du danger.

—Ce n'est pas tout, Jeanne vit ailleurs encore...

Isabelle se leva :

—J'oubliais les bourreaux, fit-elle ; j'oubliais les Anglais, les Bourguignons, mais Dieu ne les oubliera pas, lui !

Et la vieille femme étendit le bras comme pour adjurer le Seigneur de faire descendre le châtimement sur les coupables.

—Et si Dieu avait sauvé Jeanne, reprit Raoul, si votre grande et sainte Jeanne vous était rendue ?

—Paix ! murmura la vieille mère, paix ! ne remuons pas la cendre du bûcher de Rouen.

—Mais Jeanne est vivante, je l'ai vue, cria Raoul.

—Va-t'en, dit Isabelle, effrayante de pâleur, va-t'en ; ce que tu dis est criminel, impie. Laisse-moi ma solitude, ma douleur, laisse-moi mes larmes et la nuit anticipée de mon trépas. Va-t'en !

Isabelle secoua l'épaule au page avec plus de vigueur qu'on n'en pouvait attendre de cette femme qu'un souffle paraissait devoir renverser.

Raoul chancela sous l'étreinte de la veuve et pâlit sous son regard.

—Sois maudit ! cria Isabelle, pour avoir insulté le désespoir d'une mère.

Sa voix vibra d'un tel éclat métallique, qu'elle parvint jusqu'à la pièce voisine, dont la porte s'ouvrit.

—Pierre, dit Isabelle, Pierre, chasse cet homme Raoul marcha droit vers Pierre Darc.

—J'arrive, lui dit-il, du château d'Arlon, et je vous apporte une missive de ma noble maîtresse et marraine la dame de Gorlitz, comtesse de Luxembourg.

Pierre prit le parchemin et le lut.

A mesure que ses regards dévorèrent les lignes, la joie, la douleur, la colère se succédaient sur son visage. Un moment même on eût dit qu'il avait honte. A la fin il prit une résolution, cacha la lettre dans sa poitrine et regardant bien en face l'envoyé d'Elizabeth.

—Vous avez vu Jeanne ? demanda-t-il.

—Je l'ai vue brillante de jeunesse, de beauté, de vaillance, prête à recommencer le cours de ses exploits, et ralliant des amis autour d'elle.

—Mme de Luxembourg la protège ?

—Et la chérit comme une sœur.

—Attendez-moi dans ce jardin, dit Pierre ; avant une heure vous connaîtrez ma décision.

—Isabelle et son fils restèrent seuls.

—Avez-vous compris, ma mère ? demanda le jeune homme.

—Jeanne est morte, murmura Isabelle Romée.

—Cependant, si Jeanne sauvée par un miracle...

—Jeanne est morte, répéta la mère.

—Ce page l'a vue, il lui a parlé, on la reconnaît, on l'accueille en Lorraine... Vous ne croyez donc pas cela mère ?

—J'en crois ma douleur, il suffit.

—Moi, je veux davantage.

—Tu partirais ?

—J'irai au château d'Arlon.

La veuve plongea son regard dans le regard de Pierre.

—Tu es riche, tu es noble, la ville te compte cent livres tournoi de rente, autant à Jean, ton frère. La France nous plaint et nous honore.



Prends garde, Pierre, prends garde de souiller les fleurs de lis que nous donna Charles VII.

—J'irai, répéta le jeune homme ; plus tard vous me bénirez d'avoir eu la foi.

La vieille femme fit un geste suppliant

—Reste, dit-elle, je t'en prie !

—N'insistez pas, ma mère.

—Je te l'ordonne, au nom de mon autorité sur toi.

—Je partirai.

—Je l'exige donc au nom de la sainte martyre.

—Je partirai ce soir, répéta Pierre Darc.

Un regard effrayant de désespoir et de menace fut l'unique réponse d'Isabelle ; elle avança ses bras roidis pour repousser Pierre qui voulait l'embrasser, puis elle tomba sur son siège, et colla ses lèvres sur le crucifix.

Une heure après, Raoul et Pierre du Lis se dirigeaient vers Arlon. Une semaine plus tard, ils étaient introduits près de Mme de Luxembourg.

Sans préparer Jeanne à cette entrevue, Elizabeth conduisit Pierre dans la chambre de la jeune fille.

—Jeanne, dit-elle d'une voix joyeuse, voici votre frère.

Jeanne devint d'une pâleur livide, se leva, recula vers la muraille, et d'une voix étranglée :

—Laissez-nous seuls, madame, dit-elle. Au nom du ciel, laissez-nous seuls !

Quand Jeanne revint une heure après, elle s'appuyait sur le bras de Pierre Darc et portait au doigt la bague de laiton et d'or touchée par sainte Catherine, et que jadis la vierge de Domrémy avait envoyée à son frère comme un testament de tendresse et de mort.

#### VI.—LE SECRET DE ROBERT.

La présence de Pierre Darc au château d'Arlon, en donnant une consécration suprême à la réapparition de Jeanne, doubla le mouvement politique dont elle devint le centre. Chaque jour arrivaient de Lorraine d'anciens amis de la Pucelle. Heuves Polnoir accourut peindre son nouvel étendard, comme il avait peint jadis sur le plus beau cendal blanc celui qu'elle portait à Rheims. L'échevin de Metz Phelepin Marcoulz, l'écuyer Petit Jean, Nicole Howe, acceptèrent l'hospitalité d'Elizabeth. Jeanne se montra pour tous souriante, affable ; elle paraissait se plaisir au milieu de cette foule d'admirateurs, de partisans, de fiers capitaines.

Quant à Robert, il avait beau se souvenir de la déposition de Daulon, écuyer de Jeanne, de l'avis unanime de tous ceux qui répétèrent lors du procès que jamais pensée profane n'avait pu naître dans l'es-

prit de ceux qui approchaient la Pucelle, il sentait que tous les gentilshommes s'éprenaient de sa beauté et briguaient le bonheur de lui plaire. Près de Jeanne, il éprouvait un trouble cruel, en vain il essayait d'étouffer son secret, sa voix, son geste, son regard le trahissaient ; il se fût perdu même par son silence.

Jeanne avait vite compris ce qui se passait dans l'esprit du sire des Armoises, et bâti mille rêves sur la certitude de sa tendresse.

Un soir le chant des violes murmurait dans les bosquets, les cavaliers et les nobles dames emplissaient les salons, un luxe royal s'étalait dans le manoir. Jeanne, vêtue d'une robe de diapre à fleurettes d'or ouverte au corsage sur une guimpe safranée, la taille serrée par un tissu d'orfèvrerie, les cheveux à peine maintenus dans un réseau de perles, vint s'appuyer contre le montant de la porte s'ouvrant sur le jardin. La lune l'inondait d'une lueur fantastique ; renversée en arrière, les mains pendantes, l'œil perdu, elle songeait si profondément qu'elle n'entendit pas un homme s'approcher, et s'aperçut seulement de sa présence en entendant un sanglot.

Robert était à ses pieds.

—Relevez-vous, mon féal ; dit-elle, ne m'avez-vous pas déjà prêté serment ?

—Ah ! Jeanne, Jeanne, pourquoi la guerrière est-elle redevenue une femme ? En passant à travers le bûcher, en avez-vous gardé les flammes ? Jeanne, j'ai la tête perdue, le cœur fou. Je ne sais ni prier, ni raisonner, ni me résigner, surtout... Je souffre et je pleure comme un enfant.

—Robert ! dit la jeune fille avec l'accent du proche.

—Ne croyez pas que je veuille vous offenser, je vous respecte autant que je vous aime... Mais enfin il faut bien que de mon cœur mon secret tombe dans le vôtre. Votre mission remplie, ne vous trouvez-vous plus la jeune femme avide de tendresse ! Le bruit des camps vous empêchera-t-il toujours d'écouter une voix tremblante ?

—Taisez-vous dit Jeanne.

—Il n'est plus temps, les mots que je viens de prononcer sont mon arrêt de mort ou mon droit de grâce. Ou vous me chasserez, m'accusant de vous avoir méconnue, insultée, ou vous me prendrez en pitié. Jeanne, vous êtes bonne et juste, vous ne me ferez pas un crime de ma folie. J'ai tenté d'étouffer en moi cette passion, j'eusse souhaité en mourir... Jeanne, un regard, un mot, au nom du ciel !

—Est-ce assez d'une larme ? demanda la jeune fille.

Et une larme brûlante tomba sur la main de Robert.

—Bonheur du ciel ! vous m'aimez ! s'écria le sire des Armoises.

Jeanne frissonna, puis, d'un mouvement brusque, elle repoussa Robert.

Aimer, moi ! fit-elle avec un rire amer ; je puis tout, hors cela ! En m'élevant pour le salut de plusieurs, le ciel décréta ma propre perte. Les voix qui me crièrent : « Marche ! » quand il s'agissait de batailles, m'ont aussi crié : « Va ! » quand il s'agissait du martyre... Et parfois, Robert, dans le secret de mon âme, loin de m'estimer une élue, je me suis jugée une maudite.

—Vous blasphémez ! Jeanne.

—Cela se peut, poursuivit-elle d'une voix sombre... Mais à cette heure où tout s'unit pour m'enivrer, depuis l'éblouissement de cette fête jusqu'à la majesté sereine de cette nuit, depuis l'accord des violes jusqu'au soupir des feuilles, jusqu'à votre voix qui m'a parlé de mariage béni, de berceaux souriants, il me semble que le suprême bonheur serait de céder à la fascination de votre parole, de devenir votre femme, à la face des hommes et de Dieu. Et pourtant, qui sait alors si nous ne roulerions pas tous deux au fond de l'abîme.

—Jeanne ! Jeanne !

—J'ai pitié de vous, oubliez-moi, Robert... Moi, votre femme ! ne me parlez jamais de ces choses, je vous hairais pour m'avoir fait entrevoir un paradis dont je suis exilée...

Un pli douloureux traversa le front de Jeanne, sa lèvre eut un sourire farouche, elle s'éloigna rapidement, laissant Robert plongé dans une stupéfaction désespérée.

Il demeura longtemps à la même place, se demandant ce qu'il devait conclure des paroles de Jeanne et tâchant en vain de démêler sa pensée au milieu de l'incohérence de ses paroles. Le sire des Armoises fut tiré de sa rêverie par la comtesse de Luxembourg.

—Comment ! dit-elle, seul ici... sans vous soucier des dames et des demoiselles ?

—Madame, répondit Robert, point n'ai, je vous l'assure, le cœur à la gaieté ; un poids énorme oppresse mon âme, et jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de me l'enlever, vous me verrez malheureux...

—Ne puis-je rien pour vous ?

—Le sais-je ?

—Un chagrin d'amour peut seul vous troubler si profondément, un insurmontable obstacle vous sépare de la dame de vos pensées... Vous aimez un

ange et n'osez à demander à Dieu pour femme... Vous aimez Jeanne ?

—Je l'aime.

—Le sait-elle ?

—Je viens de l'avouer.

—Qu'a-t-elle répondu ?

—Elle me refuse.

—J'ignore, dit M<sup>me</sup> de Luxembourg, si le sentiment du devoir de sa mission providentielle ne la porte pas seul à vous repousser. Jeanne est bien changée depuis un mois... A des moments d'étrange gaieté succèdent chez elle des mélancolies sans cause... Ce qu'elle n'ose vous dire, elle me l'avouera... Je suis femme... elle est mon amie, ma sœur... Soyez-en certain, je plaiderai votre cause...

—Vous êtes bonne, madame.

—Attendez pour me remercier.

Robert baisa la main d'Elisabeth.

La fête touchait à sa fin, les hôtes du château se retirèrent, la comtesse gagna la chambre de Jeanne.

Elle la trouva assise sur son lit, le coude appuyé sur les oreillers, absorbée dans une rêverie pénible. En apercevant M<sup>me</sup> de Luxembourg, Jeanne tressaillit comme si son amie pouvait lire au fond de son âme. Elle voulut se lever, Elisabeth la retint, et s'asseyant près d'elle.

—Vous devinez ce qui m'amène, j'arrive en ambassadrice, j'ai mission de vous prier d'amour au nom du sire des Armoises.. Jeanne ! Jeanne ! en repoussant la tendresse de ce noble cœur, ne cédez vous point à un mouvement d'orgueil ?.. A Dieu ne plaise ! que je vous mette, vous l'inspirée, la fille du ciel, au même rang que les femmes dont le feu divin ne purifie pas les lèvres !... Mais si jamais chevalier fut digne d'être distingué par vous, c'est Robert. Je le donnerais pour époux à ma fille, si j'en avais une... Jeanne, la cotte de mailles finit par peser au sein d'une femme ; il est des jours où le casque de fer meurtrit le front, où les caresses de l'enfant vaudraient le gain de cent batailles. Aimez Robert. Si vos Voix vous commandent de poursuivre votre œuvre, faites, mais prenez un époux pour gardien, pour allié.

—Vous me conseillez ce mariage ? demanda Jeanne.

—Je le verrais s'accomplir avec joie.

J'y songerai donc... je consulterai mon frère... Je ne suis pas libre...

—Adieu ! fit Elisabeth, que les anges vous gardent et vous conseillent !

Jeanne ferma les yeux.

Le lendemain elle eut avec Pierre du Lis un long entretien. En quittant son frère, elle descendit au jardin, un secret instinct lui disait qu'elle y trouverait Robert.

Elle l'aperçut en effet assis sur une robe naturelle au pied de laquelle coulait une source ; des arbres touffus environnaient cette partie du jardin ; une biche et un faon buvaient au courant de l'onde.

Jeanne rejoignit le chevalier des Armoises.

Elle ne ressemblait point à ce qu'elle était la veille, et se rapprochait davantage de la pastoure de Vaucouleurs. Sa robe était de camelot uni, sa guimpe de toile de Reims, une branche de feuillage se tordait dans ses cheveux, elle effeuillait le bouquet qu'elle venait de cueillir.

—Vous êtes pâle, dit-elle à Robert d'une voix douce ; vous m'attendiez, je suis venue... Vous m'aimez, je le crois... mais un doute empoisonne la joie de cette certitude. Vous aimez la fille vaillante à qui les Saintes apparurent, qui délivra Orléans, fit du petit roi de Bourges Charles VII, roi de France ; enfin vous aimez l'inspirée, la guerrière, la libératrice !... Fermez les yeux, oubliez cette Jeanne... Retrouvez-moi à Vaucouleurs dans l'humble maison d'Isabelle Romée, paissant mes brebis dans les prés, filant ma quenouille, priant dans les pauvres chapelles, fille sans naissance, sans titres, fille du peuple et pauvre...

—Vous êtes Jeanne Darc et ma vie est à vous.

—Vous ne me comprenez pas, reprit la jeune femme avec une sorte d'impatience ; je suis ce que je suis : belle, jeune, hardie ; mais je veux être choisie pour moi, aimée pour moi. Je suis Jeanne, et seulement Jeanne pour vous, non point Jeanne du Lis anoblie par le roi.

—Vous me demandez l'impossible, répondit Robert ; puis-je empêcher que vous soyez vous-même ? Est-il en mon pouvoir d'éteindre l'aurole de votre front et de répudier vos titres glorieux ? Jeanne Darc, Jeanne du lis, ma Jeanne, si vous sentez combien je vous aime, que vous importe comment et pourquoi ?

—Et si le ciel pour me châtier de connaître les faiblesses du cœur, me retirait l'inspiration, la force, si les hommes, loin de m'écouter, de m'admirer comme aujourd'hui et de s'incliner devant moi, se détournaient avec mépris et crainte... Si l'inspirée, abandonnée du ciel, tombait déçue, meurtrie sur la terre où vous la forcez de descendre, vous trouverait-elle encore prêt à la défendre contre tous, même contre le bourreau ?..

—Je le jure ! fit solennellement Robert.

Jeanne ôta de son doigt la bague de laiton sur laquelle était gravé le nom de Jésus, et la portant aux lèvres de son ami :

—Que ma destinée s'accomplisse ! dit-elle.

## VII.—TRACES GLORIEUSES.

En haut de la Porte-Muzèle Metz et faisant face à l'église de Sainte-Ségolaine, s'élève l'un des plus coquets hôtels de la ville. Il est habité par Robert des Armoises, seigneur de Tiéchemont, d'Haracourt et autres lieux, et Jeanne des Armoises, sa femme laquelle a signé au contrat : JEANNE DU LIS, *puccelle de France* (1) Depuis la célébration de son mariage, la dame des Armoises vit à Metz entre son époux et Pierre du Lis. Elle s'occupe avec soin de rendre son logis aussi somptueux au dedans qu'il est merveilleux au dehors.

Depuis un mois elle savoure des joies nouvelles et les dérobe aux regards curieux, comme un avare se garde d'étaler ses richesses. Robert ne sait s'il doit s'en réjouir ou s'en attrister. Il ne se reconnaît pas le droit de confisquer au profit d'un égoïste bonheur la vie d'une héroïne qui tient dans ses petites mains les destinées de la France. Déjà, depuis son mariage, les amis, les partisans, les capitaines ralliés à la cause de Jeanne parlent d'agir et de reprendre la campagne. L'échevin de Metz, Geoffroy Dex, Lowe, tous les gentilshommes ralliés à Marville, à Bocquillon, à la Grange-aux-Ormes, attendent le signal. Mais Jeanne s'engourdit dans sa félicité domestique, sa main parfumée ne semble plus avoir la force de tenir l'épée et la lance.

Jeanne brodait paisiblement quand Robert entra.

—Mon cher seigneur, dit-elle, je m'occupais de vous.

—Grand merci, soyez sûre que je serai fier de porter cette écharpe ; elle me sera meilleure qu'un bouclier. Vous-même, ma Jeanne, me la ceindrez quand je vous devrai suivre à la guerre.

—Ne parlez point de cela, Robert, mon ami, dit Jeanne d'une voix subitement altérée ; nous sommes heureux ici.. Je suis votre femme, et cela me suffit, cher sire.

—Vous restez l'espoir du pays, et si fier que je sois de vous voir préférer l'écheveau de laine à la cotte de mailles, je sais trop combien peu votre mission dépend de vous-même pour vouloir l'entraver. Jeanne, les voix t'ont dit d'agir à la Saint-Jean-Baptiste et nous fêtons demain l'assomption de la vierge Marie...

—Je les renonce, fit Jeanne d'une voix sourde ; je les renie.

—Nous ne nous quitterons pas pour commencer notre croisade, Jeanne : je serai ton compagnon d'armes,

(1) M. Vigier assure avoir vu dans les titres de la maison des Armoises ce contrat de mariage, et en 1560 les MM. des Armoises affirmaient descendre de Jeanne Darc.

ton écuyer. Les dangers, nous les partagerons, et nous leur devons une autre sorte d'ivresse : vivant bouclier, tu me trouveras toujours entre la mort et toi.

—Robert, dit la dame des Armoises, prends garde, tu me rends trop heureuse.

—Alors, ma vaillante, debout ; les Anglais ne sont pas loin de France.

—Laissons les Anglais, Robert, et contentez-vous de m'aimer...

—Ah ! charmeresse, fit Robert, il n'est pas besoin d'un grand effort pour me garder à tes pieds.

Un long silence régna entre les deux époux, et quand Robert quitta sa femme :

—Tu ne me parleras plus jamais de recommencer la guerre ? murmura-t-elle en l'embrassant.

—Jamais, si tu l'exiges, répondit Robert.

Quand la dame des Armoises se trouva seule, elle respira longuement.

—Jamais ! répéta-t-elle ; oh ! le calme béni, la vie douce dans ce logis, sous ses grands arbres ; la paix, la paix ineffable, inespérée, dans un coin du monde !

Un pas brusque lui fit lever la tête.

—Que voulez-vous, Pierre ? demanda-t-elle. Je suis souffrante, à demain.

—J'attends depuis un mois, cette fois les affaires sont graves, le moment est venu d'agir ; si vous vous endormez dans votre félicité, j'ai besoin d'action, moi.

—D'action ! N'êtes-vous pas assez riche ? Le duc d'Orléans ne va-t-il pas vous donner l'île aux Bœufs ?

—Je suis avide de gloire, d'honneurs et d'argent soit ! mais je prétends gagner tout cela à la pointe de mon épée. Je vous l'ai dit, l'occasion est grave... Le maréchal de Retz m'écrit qu'en apprenant votre réapparition merveilleuse, il lève une petite troupe pour vous rejoindre. Je ne doute pas, ajoute-t-il, que vous ne songiez à reprendre le Mans aux Anglais ; il vient de mander au roi qu'il offre son épée à la cause française, à la condition d'être nommé gouverneur de la ville, après la levée du siège.

—Il a fait cela, s'écria la dame des Armoises, en frappant le tapis du pied.

—Rien n'est compromis ; adressez vous-même une missive au roi, je la lui porterai à Loches.

—Eh ! que m'importe après tout ? reprit Jeanne ; le maréchal de Retz ferait bien mieux de s'occuper d'étonner les bruits sinistres et sanglants qui courent sur son compte. Je n'écirai pas. Bataillez, conquérez, agissez pour deux ; je renie tous mes premiers projets.

—Et moi, je t'ordonne de t'en souvenir.

—Vous m'ordonnez...

—Qui donc a plus de droit que moi de le faire ?

Si Pierre Darc vous quitte, l'échafaudage de votre fortune s'éroule à grand bruit. Je sais bien que vous vous dites : Les châtelainies de Thiéchemont et d'Haraucourt me suffisent ; moi, je vous déclare que vous vendrez vos châteaux et vos terres pour subvenir aux dépenses de vos troupes.

— Pierre, j'écirai au roi, mais ne m'obligez point à quitter Metz ; laissez-moi le calme, l'obscurité.

— Soit, alors j'expliquerai à Robert les motifs de ma conduite.

— J'obéirai..., dit Jeanne en baissant la tête.

Pierre, la laissant pétrifiée de douleur, sortit de la chambre. Le soir même, la dame des Armoises disait à son mari, en se promenant dans son vaste jardin :

— J'ai réfléchi... Vos paroles de ce matin se sont gravées dans ma mémoire... je cède à ma destinée... Robert, mon Robert, je vous ai dû quelques semaines d'un bonheur sans nuage, dont le rayonnement se prolongera sur les jours de l'avenir.

Pierre Darc mit quarante et un jours pour se rendre à Orléans. Quand il y arriva, annonçant qu'il apportait des nouvelles de sa sœur, la ville se trouva en quelques heures dans une agitation dont rien ne saurait donner l'idée. La reconnaissance que la cité devait à l'héroïne de Vaucouleurs, l'enthousiasme inspiré par elle à tous ceux qui l'avaient approchée remplissaient les âmes. Chaque habitant voyait en elle sa libératrice et son ange gardien. Depuis le 8 mai, jour de la levée du siège, une procession solennelle rappelait la victoire de la vierge de France. L'idée que la sainte guerrière avait échappé au bûcher remplit les esprits d'une joie indicible. Tout était si providentiel dans la venue et l'existence de Jeanne Darc, que nul ne s'étonna du miracle qui la rendait à son pays. La résurrection de Jeanne trouva donc peu d'incrédules. Peut-être Beaucroix fut-il le seul membre du conseil de la ville qui s'éleva contre cette réapparition. Mais le fanatisme l'emporta vite sur l'incrédulité ; on accusa Beaucroix de manquer de confiance dans le pouvoir et la bonté du ciel. Toute la jeunesse de la ville offrit à Pierre de s'enrôler sous la bannière de sa sœur. On lui donna pour compagnons deux poursuivants d'armes. Cœur-de-Lis et Fleur-de-Lis, qui, à partir de ce jour, lui servirent d'écuyers.

Les échevins d'Orléans se rendirent au logis d'Anquetil, et demandèrent à voir Isabelle Romée, afin de la féliciter. Mais Anquetil, profondément

troublé, répondit aux membres de la députation que la malheureuse femme paraissait atteinte de folie ; elle avait repoussé et chassé son fils Pierre, et il convenait d'attendre que la raison lui revînt.

Charles VII avait toujours témoigné une grande estime à Pierre ; il l'avait anobli et le tenait pour un brave chevalier. Il le reçut donc avec bienveillance, mais sa surprise fut au comble quand il apprit que la Pucelle était vivante et se préparait à « bouter les Anglais hors de France » comme Jeanne Darc l'avait prédit.

Pierre revint à Orléans, puis il se rendit à Reims et à Troyes, où l'attendaient de nouvelles ovations.

Trois mois entiers durèrent les courses, les marches, les contre-marches de Pierre et de ses compagnons. On peut, à l'aide de témoignages authentiques, qu'il deviendrait puéril de citer, les suivre pas à pas. Dans chaque ville ils trouvent bon accueil, et les magistrats se chargent de régler leur dépense ; il faut avouer que les menus sont parfois modestes ; l'un d'eux se composait ainsi : « du pain, des cerneaux, des poires et du vin, attendu que le dit Fleur-de-Lis a déclaré avoir soif », et ce déjeuner monte au prix de deux sous quatre deniers. Après cette campagne, Pierre rentra en Lorraine, suivi de Fleur-de-Lis et de Cœur-de-Lis, et au mois d'octobre il heurtait au logis de Jeanne des Armoises.

Le vieux serviteur qui lui vint ouvrir paraissait accablé de tristesse.

— Messire, dit-il à Pierre Darc, ma noble maîtresse est repartie pour Arlon, et l'hôtel des Armoises doit prochainement être vendu.

Le lendemain, Pierre entra au château d'Élisabeth de Gorlitz. Il trouva Robert plein d'ardeur, et tous les amis de Jeanne heureux de la perspective de se mesurer bientôt avec les Anglais. Pierre doubla leur joie en racontant l'accueil qu'il avait reçu à Reims, à Troyes, à Orléans.

— Quand partirons-nous pour Loches ? demanda Robert.

— Je ne verrai le roi qu'à Paris, répondit vivement la dame des Armoises ; puis, vous le savez, Robert, nous devons terminer là-bas...

Elle faisait allusion à la vente de la maison de la Porte-Muzèle.

— Trouverez-vous des acquéreurs pour l'hôtel ? demanda Pierre.

— Je le crois, répondit Robert ; en outre, Colard de Feuilly veut m'acheter une partie de la seigneurie d'Haraucourt ; lorsque nous aurons signé, nous nous trouverons tout à fait libres soit de guerroyer, soit de nous fixer à Paris.

Pierre parut satisfait de ces nouvelles. La suite

prouva que Jeanne des Armoises tenait sa parole : le 7 novembre 1436 fut terminée la vente de la maison sise en face de Sainte-Ségolaine (1), et celle d'un quart de la seigneurie d'Haraucourt. Le contrat portait :

*Nous, Robert des Armoises, chevalier, seigneur de Tiéchemont, et JEANNE DU LIS, PUCELLE DE FRANCE, dame dite de Tiéchemont, ma femme bien-aimée, et autorisée par moi Robert...*

La vente de ses propriétés terminées, il ne restait plus à la dame des Armoises qu'à se mettre à la tête de ses amis impatients ; cependant elle hésitait encore et reculait sans cesse. Pierre finit par fixer lui-même à huit jours l'époque du départ.

Sept jours se passèrent. La dame des Armoises les comptait en avare. Docile aux impérieux conseils de Pierre, elle fit préparer son habit de cavalier. Déjà les pièces de l'armure gisaient éparées sur les meubles de sa chambre, elle dégrafait sa robe de samit blanc, quand elle porta les mains à sa poitrine en poussant un cri mêlé d'une terreur folle et d'une joie insensée, puis elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur sa couche. Un coup frappé à la porte la fit se dresser brusquement.

— Mes hommes sont prêts, dit Pierre ; Robert est armé, Geoffroy Dex tient votre coursier, venez...

— Écoutez-moi, dit Jeanne en tombant à genoux. Si vous saviez quelle surprise, quelle ivresse... Je voulais me rendre à votre volonté, vous le voyez, mon armure est là, mais Dieu m'a révélé une joie divine, je suis mère... Je reste à Arlon... Si vous tentez de m'imposer encore votre volonté, je vais trouver Elisabeth, mes amis, mon époux, je leur apprendis la vérité...

— Toute la vérité ! Alors c'est moi qui leur dirai...

— Rien, fit la dame des Armoises, devenue subitement hardie, rien, car il vous tuerait...

— Qui vous donne l'audace de me parler ainsi ?  
— Je vous l'ai dit : mon enfant.

#### VIII. — LE MYSTÈRE DU SIÈGE D'ORLÉANS.

Une animation joyeuse régnait dans la ville d'Orléans, le peuple quittait ses logis, les gentilshommes leurs hôtels. D'ordinaire la date du 8 mai était pour les habitants d'Orléans une date sacrée : elle ramenait des processions, des prières sacrées par lesquelles on rendait grâce au Seigneur de la délivrance de la cité, quand Jeanne la Pucelle en chassa les Anglais. On fit plus : afin de rendre visible l'action militaire qui fut le prélude de l'affranchissement de la France,

(1) Cette maison fut démolie en 1808.

on représentait un mystère dont chaque scène contenait un épisode de la vie de Jeanne Darc.

Or, cette année 1439, la représentation du mystère du *Siège d'Orléans*, au lieu d'avoir lieu le 8 mai, avait été renvoyée au mois de juillet. Miracle inattendu, solennité inespérée, Jeanne Darc elle-même, devenue dame des Armoises, devait assister à la tragédie dont elle était l'héroïne. Pendant long temps se dérobant à la curiosité et à la reconnaissance, la femme de Robert, serrant sur son cœur ses deux enfants, avait enfoui sa vie dans le manoir d'Elisabeth de Gorlitz. Mais une dernière fois Pierre avait dit : « Je veux, » et Jeanne, ne trouvant plus ni raison ni prétexte, et comprenant que Pierre ne pouvait pas soutenir seul l'importance du rôle qu'il remplissait en face de la France, s'était décidée à se rendre à Orléans. Elle y fut reçue en triomphatrice. La ville, se souvenant du goût que la vierge de Vaucouleurs témoignait pour les riches habits, commanda chez Jean Luillier, drapier, pour la dame des Armoises, un costume composé d'une robe et d'une huque.

Dès le matin les cloches sonnèrent à toute volée. Les douze procureurs de la ville tenant en main un cierge de cire jaune se rendirent dans la cathédrale. A quelque distance venait Jeanne, montée sur une haquenée blanche couverte de velours azuré semé de fleurs de lis d'or, et portant en écharpe une épée garnie de pierreries. A sa droite se tenait Robert, vêtu de velours vermeil avec une grande croix blanche et une jaquette pareille. A sa gauche chevauchait Pierre Darc, tout armé à blanc, monté sur un destrier harnaché de satin cramoisi semé d'orfèvrerie blanche. Puis suivaient Cœur-de-Lis et Fleur-de-Lis et deux pages montés sur des genets harnachés aux couleurs de Jeanne. Tous descendirent de cheval et pénétrèrent dans la cathédrale. Les prêtres achevaient de revêtir leurs plus riches ornements : on plaçait sur des bâtons dorés les chasses des saints ; les écussons de la ville, les bannières, les oriflammes ondoyaient dans l'air, on tendait les maisons de tapisseries rares, on semait les rues de branchages de fleurs. Aux balcons, à la cime des arbres, sur les pignons et les toits se tenaient ceux qui voulaient attendre le passage du cortège avant de se rendre à la représentation du *mystère*. Aussi bien avaient-ils raison de ne se point presser, car Guillaume le charron et Michelet Fil-leul enfonçaient les derniers clous dans les échafauds dressés à l'extrémité du pont et gagnaient les trois réaux d'or et les soixante-douze sols parisis que la ville leur payait chaque année pour cette ouvrage.

La dame des Armoises fut portée en triomphe dans les rues, jonchées de branchages odorants ; les magistrats de la ville la haranguèrent et lui offrirent un présent de deux cent dix livres en souvenir du siège.

Après six jours de fêtes, de joutes, de festins, Jeanne quitta Orléans pour aller à Reims. Le même accueil enthousiaste l'y attendait.

#### IX.—MESSAGE DU ROI.

Jeanne revint au château d'Arlon. Elle avait hâte de se soustraire aux ovations ; le berceau de ses enfants l'attirait. Quand elle se jeta dans les bras d'Elisabeth de Gorlitz, elle crut renaître dans un paradis. Robert, enivré par les triomphes de Jeanne, sentait encore sa tendresse s'accroître. Ils étaient à peine depuis un mois dans le manoir d'Arlon, quand un messenger arrivant à franc étrier demanda la dame des Armoises.

—Qui est-ce ? que veut-il ? demanda Jeanne toujours inquiète.

—Il a nom Roger, et apporte une lettre du roi.

—Qu'il attende ! fit Jeanne.

—Attendez ! lui ! l'envoyé de Charles VIII ! s'écria la dame de Gorlitz.

—Rien de bon ne peut me venir de ce monarque, répliqua Jeanne d'une voix amère.

Robert s'interposa, et s'inclinant devant Elisabeth pour s'excuser de donner un ordre en sa présence et dans son appartement :

—Introduisez le messenger, dit-il.

Jeanne se leva d'un mouvement brusque ; l'envoyé plia le genou et lui remit la lettre entourée d'un lacet de soie bleue.

Jeanne en rompit le scel avec lenteur et la lut plus lentement encore. A mesure qu'elle en parcourait les lignes, l'altération de son visage devenait plus sensible.

Enfin elle ôta de son cou une lourde chaîne d'or et la jetant sur les épaules du messenger :

—Vous trouverez ici bon accueil, dit-elle, et demain vous aurez ma réponse.

—Charles me mande à Paris, dit la dame des Armoises, quand Roger eut disparu.

—Quand veux-tu partir ? demanda Robert.

—Partir, je ne le veux pas !... Entends-tu, Robert ? entends-tu, Pierre Darc ? Je rentre à peine dans ce manoir... J'ai soif des baisers de mes enfants... Non ! non ! je reste ; mon mari, mes petits anges valent mieux que la cour de ce monarque qui laissa Jeanne aux mains des bourreaux.

—Vous n'y songez pas, ma sœur, dit Pierre; quelle raison donnerez-vous pour refuser d'obéir au roi ?

—Son ingratitude.

—Réfléchissez, répliqua Robert.

Jeanne quitta la salle et s'enferma chez elle. L'éclat de sa douleur fut terrible. Elle se roula de désespoir sur le tapis et fut tentée de s'enfoncer un poignard dans la poitrine. Robert survint, et, la trouvant dans ce délire, tenta vainement de la calmer. Jeanne ne voyait, n'entendait pas... Des visions fatales passaient devant ses yeux, des tableaux lugubres se présentaient à son imagination, et par trois fois ce cri s'échappa de ses lèvres :

—Le bourreau de Rouen ! le bourreau de Rouen !

Pierre regardait Jeanne se torturer dans un accès de douleur et de fièvre, et se contenta de dire :

—Cela passera.

Il voulut veiller la dame des Armoises ; cette fois comme toujours, il triompha de ses révoltes, de ses angoisses, et le messenger repartit pour Paris, muni d'une lettre dans laquelle Jeanne annonçait à Charles VII sa prochaine arrivée.

Le roi s'était d'abord médiocrement ému de la nouvelle que Jeanne Darc, ayant échappé aux bourreaux, parcourait les lieux témoins de ses triomphes. Charles, d'un caractère faible, muable, s'inquiétait plus des beaux yeux d'Agnès que de Jeanne ou de sa province de Guyenne. Mais Iolande, sa belle-mère, Marie d'Anjou et Agnès supplièrent le monarque de mander à Paris Jeanne ressuscitée. Le prince hésitait, l'Université et le Parlement intervinrent et en présence d'une telle insistance, Charles pria la dame des Armoises de venir à Paris.

Le roi que l'on a surnommé *le Victorieux*, en raison des batailles gagnées par ses capitaines, et plus justement *le Bien servi*, puisque ses amis seuls reconstituèrent son royaume, était à la fois actif d'esprit et paresseux de corps. En raison de son caractère indécis, flottant, Charles aimait les sciences occultes. Deux astrologues possédaient près de lui un grand crédit : maître Loys d'Angule et messire Jean Lorgimont. De l'astrologie à la médecine, il y avait alors peu de distance ; de même qu'il entretenait deux chercheurs d'étoiles, Charles VII avait deux mires : Adam Fumée et Dieudonné Bassole, tous deux de la Faculté de Montpellier. Charles aimait les échecs, afin de prouver sa science en mathématiques, et le tir à l'arbalète pour prouver la justesse de son coup d'œil. Les malheurs de son enfance l'avaient rendu méfiant, dur parfois, peu stable dans ses amitiés ; mais il connaissait à merveille l'art de tirer parti des hommes et le prouva dans toutes les

circonstances, puisque dépourvu des qualités du cœur qui appellent le dévouement, il n'en fut pas moins *le Bien servi*.

Il est probable qu'un sentiment de honte empêcha le roi de mander Jeanne à la cour aussitôt que Pierre lui eut appris la réapparition de sa sœur ; il se demandait comment il s'excuserait de l'avoir abandonnée... La joie des reines, d'Agnès et des gentilshommes le gagna cependant lui-même, et il attendit Jeanne avec une affectueuse impatience, dès qu'il eut envoyé son messenger. Roger mit deux mois à faire le trajet de Paris à Luxembourg et d'Arlon à Paris. Quand il arriva, le roi venait de partir pour la chasse. Pressé de remettre la missive de la dame des Armoises, qu'il précédait de deux jours seulement, Roger demanda le soir même une audience pour rendre compte de sa mission ; mais Charles VII ne put le recevoir, il s'était grièvement blessé à la jambe en poursuivant un cerf dix cors.

Cependant quatre jours après, la cour se trouvait réunie sous une treille formant une vaste salle de verdure. Charles, souffrant de sa blessure, questionnait tour à tour Adam Fumée, son médecin, et Loys d'Angule, son astrologue. L'un décréait que le roi guérirait de par la Faculté ; l'autre prophétisait qu'il ne périrait point de mort violente.

—Quel mal me fera donc rendre mon âme à Dieu ? demanda le roi.

Loys d'Angule considéra longtemps la main du souverain, puis il secoua la tête sans répondre.

—Eh bien ? demanda Charles VII.

—Sire, répondit Loys, la science est fautive, elle doit tromper.

—Que vous révèle-t-elle donc de terrible ?

—Sire, reprit Loys, si vous étiez un mendiant, je vous dirais que vous mourrez de faim...

—Le roi de France mourra-t-il de faim quand le roi de Bourges a pu vivre ? fit Charles en riant.

Longtemps après, Charles VII devait se souvenir de la prédiction de son astrologue.

—En attendant, reprit le roi, je me trouve mieux portant, et je veux donner audience à cette Jeanne des Armoises qu'Orléans et Tours ont reconnue et fêtée, et contre laquelle j'éprouve malgré moi des préventions.

—Sire, dit Iolande d'Aragon, vous en avez déjà eu contre Jeanne Darc, et cependant nous lui devons tout, et la famille de France ne sera jamais quitte envers elle.

—Aussi, croyez-le, ma mère, si dans la dame des Armoises je retrouve la pastourelle qui me fit sacrer à Reims, elle peut me demander un des fleu-

rons de ma couronne... L'heure s'approche où nous allons la voir, il ne nous reste plus qu'à tout disposer pour l'épreuve à laquelle je vais la soumettre.

— Encore de la défiance ! dit Iolande.

— Je me souviens, reprit le roi, de la scène qui se passa à Chinon et de la manière dont me fut prouvée la vérité de la mission de Jeanne Darc. Ainsi ferai-je cette fois encore.

Sur ce, Charles envoya chercher un splendide costume, le fit revêtir à un de ses favoris, et les reines prirent place près du faux Charles VII. Derrière se pressaient le bâtard d'Orléans, La Hire, Daulon, le maréchal de Retz, Pietro della Francesca, Fouquet, des seigneurs, des chevaliers, des gardes.

En ce moment un page remit au roi un placet.

— Qu'elle vienne ! qu'elle vienne ! Dieu l'envoie, s'écria Charles après l'avoir lu.

Alors on vit s'avancer une femme, dont le vêtement de serge noire traînait sur le sable des allées. Son visage se cachait sous un voile impénétrable comme une cagoule de moine. On apercevait seulement ses mains, deux mains jaune comme la cire et agitées d'un tremblement nerveux. Cette femme marchait avec la lenteur des spectres. Quand elle fut près du roi, Charles se souleva péniblement et porta la main à son chaperon. Puis, s'adressant à la reine Iolande :

— Je vous confie cette mère de douleurs, dit-il.

Iolande voulut la garder près d'elle, mais l'étrangère se défendit de cet honneur et alla s'appuyer contre l'un des angles de la tonnelle.

Pendant que ces incidents se passaient dans les jardins royaux, la dame des Armoises mettait la dernière main à sa parure.

Pierre Darc insista vainement pour qu'elle se rendît à l'audience en costume de guerre ; elle préféra la robe en reluyant blanc, portant en rehaut d'or le blason de la Pucelle. Le corsage échancré fort bas laissait voir la cicatrice d'une blessure ; une sorte de mitre évasée couvrait le front de la jeune femme ; le seul ornement masculin de sa parure était un ceinturon de cuir de lion harnassé d'or et soutenant un poignard damasquiné.

Une préoccupation singulière paraissait absorber la dame des Armoises ; elle ne se paraît pas seulement pour plaire ; on eût dit qu'elle s'étudiait, se comparait. Robert, en la voyant dans son merveilleux habit, s'écria :

— Tu es belle !

Jeanne ne parut pas l'entendre, elle se tourna vers Pierre du Lis et lui dit :

— Est-ce cela ?

Pierre l'examina attentivement, minutieusement. Puis il fit un signe de tête approbatif.

Robert était sorti pour s'occuper de la litière.

Jeanne, tirant d'un livre d'heures un portrait de Charles VII, le regarda longuement.

— Etes-vous prête ? demanda Pierre.

— J'ai peur..., répondit Jeanne.

— N'oubliez pas que le roi est blessé...

Jeanne entendant revenir son mari courut à la chambre de ses enfants, les couvrit de baisers, puis rentra dans la salle. Le trajet se fit rapidement. Quand Jeanne arriva aux portes du palais, deux gentilshommes prévenus à l'avance la guidèrent jusqu'au jardin. Elle parut contrariée de n'être point reçue dans les appartements, et regarda Pierre avec inquiétude. Celui-ci fit un geste impératif, Jeanne s'appuya sur le bras de Robert, et l'un des gentilshommes arrivé devant la tonnelle de verdure annonça :

— Jeanne Darc, le chevalier des Armoises, Pierre du Lis.

Une commotion électrique parcourut l'assemblée.

Jeanne des Armoises regarda fixement le chevalier portant le costume royal, et l'écartant du geste, elle fouilla les groupes d'un œil rapide.

— Pardon, messire, dit-elle, je souhaite parler au roi.

— Mais je suis Charles VII ! s'écria le gentilhomme, continuant à jouer son rôle.

— Point ne l'êtes, dit en souriant la dame des Armoises.

Et lentement, avec une grâce inimitable, elle s'agenouilla devant le monarque.

Charles VII tressaillit de surprise :

— Vivante ! vivante ! murmura-t-il.

— Mon gentil roi, dit Jeanne d'une voix harmonieuse, je viens de nouveau vous offrir mon hommage et mes services.

— C'est sa voix ! sa voix ! répéta Charles en se parlant à lui-même.

Un cri dont l'éclat fut contenu par la présence du monarque s'échappa de toutes les lèvres.

La reine Iolande, la reine Marie, la Dauphine, Agnès Sorel se pressèrent près de la dame des Armoises. Les guerriers qui avaient servi sous les ordres de la Pucelle sentaient battre leurs cœurs vaillants.

La femme vêtue de noir s'était dressée sur la pointe des pieds, et d'une main soulevant son voile épais, elle avait à loisir regardé la jeune femme.

Charles VII allait relever Jeanne, quand ses yeux interrogèrent la femme en deuil. Son visage était livide et d'une effrayante expression.



Alors le roi se souvint de la question qu'il voulait adresser à Jeanne des Armoises :

— Jeanne, lui dit-il, qu'y a-t-il entre vous, Dieu et moi ?

La dame des Armoises hésita, ses regards effarés se portèrent sur Pierre Darc, comme s'il pouvait lui livrer le secret auquel le roi faisait allusion.

Mais Pierre semblait changé en statue depuis qu'il avait reconnu la vieille femme vêtue de deuil.

— Eh bien ? demanda le roi d'une voix impérieuse, ce secret....

— Je ne m'en souviens plus, Sire, balbutia Jeanne.

— Mensonge ! mensonge ! dit en se dévoilant Isabelle Romée ; misérable créature, tu n'es pas ma fille. Quand l'univers entier se lèverait pour me dire : « Jeanne est vivante, » je répéterais encore : « Jeanne est morte. » Car mon cœur a cessé de battre, de vivre et d'aimer.

Un silence glacial planait sur l'assemblée.

Robert s'avança vers sa femme en faisant le geste de tirer l'épée pour la défendre. Charles s'en aperçut, et par générosité arrêta la main au chevalier.

— Avoue, dit le roi à Jeanne courbée en deux ; avoue ton imposture à la face de tous, devant la foule abusée, devant cette mère dont tu braves la douleur, devant cet homme dont tu as surpris la conscience....

La dame des Armoises se tourna vers le fils d'Isabelle Romée :

— Pierre, dit-elle, m'abandonnez-vous ?

Isabelle leva le bras pour maudire le fils assez hardi pour soutenir devant elle ce mensonge sacrilège, et le front de Pierre se courba.

— J'ai été dupe d'une fausse ressemblance, murmura-t-il.

Jeanne des Armoises lui jeta un regard plein de rage et de mépris ; puis, voyant qu'elle avait sans retour perdu sa téméraire partie, elle balbutia :

— J'avoue....

— Gardes, dit le roi, conduisez cette femme au grand Châtelet.

Sans lever la tête vers Robert, Jeanne allait suivre les gardes, quand Isabelle s'avançant d'un pas solennel :

— La bague ! dit-elle, la bague de laiton et d'or que porta la sainte martyre !

Et sans attendre que la dame des Armoises la rendît, Isabelle l'arracha de son doigt.

Jeanne se tourna du côté de la cour, joignit les mains et appela :

— Mon frère ! mon frère !

Isabelle crut qu'elle adjurait Pierre Darc de la suivre, et son bras s'étendit entre le jeune homme rouge de honte et la malheureuse que les soldats entraînaient.

#### X.—L'EXPIATION.

A cette époque, Paris renfermait deux Châtelets : le grand Châtelet, qui couvrait la tête du pont au Change, sur la rive droite de la Seine ; et le petit Châtelet, qui défendait la tête du Petit Pont sur la rive gauche.

Les prisons du grand Châtelet étaient horribles : chaque cachot recevait un nom spécial renfermant l'idée d'une torture : la *Fosse*, la *Fin d'aise*, la *Chausse d'Hypocras*, où les captifs ne pouvaient se tenir ni debout ni couchés, où une eau fétide leur arrivait à mi-jambe.

Jeanne des Armoises connaissait assez la sanglante chronique du grand Châtelet pour s'épouvanter d'en franchir le seuil ; mais, semblable à ces joueurs qui ont risqué leur fortune sur un coup de dé hasardeux, elle rappelait à elle toute son énergie. Cependant, quand elle entra dans la salle basse du château, elle sentit une sueur glacée couvrir tous ses membres. On lui fit bientôt descendre une spirale noire s'enfonçant dans les entrailles de la terre à des profondeurs vertigineuses. On la poussa dans un cachot infect, et quand elle entendit les gonds grincer, les verroux bruire, les barres de fer crier dans les pènes, alors toute sa force l'abandonna, et d'une voix navrée elle cria :

— Robert ! mes enfants !

Ce fut tout.

Assise sur son grabat, la tête ensevelie dans ses mains, elle s'abîma dans le souvenir du passé. Cette douleur se prolongea jusqu'au moment où l'éclat de plusieurs torches brûla ses yeux ; le grand prévôt était devant elle. Deux juges et un greffier l'accompagnaient. Jeanne raffermir son maintien pour répondre aux questions du magistrat.

— Votre nom ? demanda-t-il.

Jeanne des Armoises, de Triéchemont et d'Haraucourt.

— Reconnaissez-vous avoir fait usage de votre ressemblance avec la Pucelle d'Orléans pour abuser les amis de cette noble fille ?

— Je reconnais avoir rallié autour de moi la noble lorraine pour battre l'anglais et donner pourchas aux Ecorcheurs. Je reconnais avoir mené dans les bonnes villes de Reims et d'Orléans Pierre Darc, le frère de cette Jeanne, et mon complice si vous m'accusez de mensonge... Pierre Darc comprit com-

me moi que la bataille avec l'ennemi n'était pas finie, et que mon projet, si criminel qu'il fût, n'en contenait pas moins une idée généreuse.

—Défendez-vous sans accuser personne, dit le prévôt d'une voix sévère. Qui vous donna la pensée de jouer le rôle de la grande pastoure ?

—Un homme dont l'apparition fut une prophétie de malheur, et qui, en me révélant ma ressemblance avec l'héroïne de Vaucouleurs, sema dans mon esprit un germe qui devait se développer plus tard... le bourreau qui avait brûlé Jeanne le matin même.

—Et non contente d'abuser les bourgeois d'Orléans, les anciens compagnons d'armes de Jeanne, le roi lui-même, vous avez méchamment induit en amour par sorcellerie et maléfices Robert des Armoises, vous, serve vagabonde et ribaude sans vergogne !

—Messire, j'ai menti en me faisant passer pour la libératrice du royaume, mais quant à être si peu que vous dites, le roi Charles VII lui-même n'est pas de meilleure maison que moi.

—Impudente ! s'écria le grand prévôt.

—Pour être illustre, ma naissance ne porte pas moins une tache originelle... Vous m'avez demandé mon nom. Je vous ai répondu ; mais vous ne m'avez point demandé le nom de mon père...

—Eh bien ? fit le grand prévôt.

—Il tomba mourant, percé de coups, le crâne brisé, dans la rue des Barbettes, proche de l'hôtel Saint-Pol, d'où il sortait... Mon père s'appelait Louis d'Orléans... Et ma mère était cette fille de Bavière que le peuple enclosait entre fleurs de lis quand elle fit son entrée dans la capitale... Comprenez-vous, maintenant, monseigneur ?... Sœur de Charles VII, roi de France, j'ai voulu réparaître, à quelque titre que ce fût, à cette cour dont on m'avait bannie à l'heure de ma naissance. Ma ressemblance avec Jeanne Darc me parut un moyen, je l'employai... Loin de nuire à mon pays, je l'ai ranimé sous un souffle ardent, et si utile pouvait devenir ma supercherie, que Pierre du Lis s'y associa... Quand j'eus épousé Robert des Armoises, je tentai de retourner en arrière, de cacher dans l'ombre un bonheur pour lequel j'abjurai l'audace de mes premières ambitions... Pierre Darc ne consentit pas à ma retraite ; il me força de continuer un rôle qui me pesait.

Ainsi vous avouez avoir faussement pris le nom de la vierge de Domrémy ?

Je l'avoue.

—Cel suffit.

Le prévôt, les juges et le greffier sortirent, et bientôt portes, verrous et barres de fer grincèrent sous la main du géllier.

Pendant la nuit, Jeanne ne ferma pas les yeux.

Au matin, un homme vint lui lire l'arrêt de sa condamnation. Or l'y déclarait « yppocrite, ydolâtre, invocatrice, sorcière magique, dissolue, enchanteresse, grand miroir des abusions, qui, selon son misérable état, trouva moyen de faire autant de maux que Jeanne la Pucelle avait de biens. » Puis on la condamnait à être exposée sur la *table de marbre*.

Cette table de marbre, qui fut détruite lors du grand incendie du palais de justice sous Henri IV, servait au moyen âge de théâtre à certain bateleurs et comédiens. Gringoire y fit représenter plusieurs de ces pièces. La table de marbre fut choisie pour l'exposition publique de Jeanne des Armoises, afin de faire expirer d'une façon plus cruelle la comédie sacrilège qu'elle avait jouée en face de la France.

Elle écrivit au roi une lettre qui ne lui fut point envoyée. Dans cette lettre, elle racontait le mystère de sa naissance ; plus tard, l'historien Caze s'en servit non pour éclaircir le problème de l'origine de la dame des Armoises, mais pour donner à la véritable Jeanne Darc des précédents mystérieux.

Deux jours après, le géllier vint prendre la condamnée pour la remettre aux mains de Capeluche, le bourreau de Paris. Quand Capeluche lui toucha l'épaule, elle se recula de dégoût.

—Ma belle ribaude, dit-il, le comte de Nevers n'était pas si fier que vous.

Jeanne demanda vainement qu'on lui donnât un voile. Tout adoucissement à l'exécution de l'arrêt lui fut impitoyablement refusé. Elle dut marcher à pied, entre des soldats, conduite par Capeluche, aêtue de la splendide toilette qu'elle portait à l'audience de Charles VII.

Quand elle apparut sur la *table de marbre*, la foule ameutée, bruyante, implacable, poussa une clameur de haine, de mépris, d'anathème, de vengeance. Des mains menaçantes se levèrent ; on voulait la lapider, la jeter à la Seine, l'écarteler...

Pareille à une figure de pierre, Jeanne restait debout, muette, immobile. Tout à coup son regard étincela ; elle venait d'apercevoir sur le dernier degré de l'escalier du palais un homme de haute taille enveloppé dans un manteau et masqué. Elle devina, elle reconnut Robert... Dès lors, elle oublia la foule, le pilori, l'infamie, Capeluche, le peuple, les soldats, pour ne voir que le jeune, le beau, le magnanime Robert...

Quand le soir descendit, noyant ses dernières splendeurs dans les flots de la Seine, quand la foule qui se lasse de tout, même d'un spectacle cruel, se dispersa lentement, les archers balayèrent les approches de la *table de marbre* d'un reste de populace

et Capeluche fit descendre la condamnée de son pilori.

Elle marcha droit vers l'homme masqué resté à la même place.

—Robert ! dit-elle.

L'homme masqué jeta son manteau sur les épaules de Jeanne et l'entraîna vers une litière qui l'attendait. Ils y montèrent tous deux. Aucune parole ne fut prononcée. Les porteurs s'arrêtèrent devant une hôtellerie. Jeanne descendit et poussa un cri de joie en apercevant sur les sièges de la chambre qu'on lui ouvrit les vêtements de ses enfants.

Quand elle fut seule avec Robert, elle se prosterna humiliée, repentante, vaincue... Ce qu'elle n'avait fait ni devant le roi ni devant la justice, elle le fit poussée par l'irrésistible besoin d'obtenir le pardon de son mari.

—Grâce, dit-elle, grâce, Robert pour une misérable dont le salut est dans ta clémence ! J'ai menti aux hommes, j'ai joué une comédie infâme, mais une fois dans ma vie j'ai été vraie et loyale... Je t'ai aimé, je t'aime ! Grâce et pitié ! je le sais, en voyant grandir votre amour, j'aurais dû fuir ou tout vous avouer... Le courage me manqua, je vous aimais... Souvenez-vous seulement de mes hésitations, de mes premiers refus... Rappelez-vous mes paroles dans ce jardin, près de la source : « Je suis ce que je suis : une fille jeune, belle, pauvre et hardie ; je veux être choisie pour moi... Je ne suis point l'héroïne de Vaucouleurs, mais seulement Jeanne pour vous... » Ai-je dit cela, Robert ?

—Vous l'avez dit.

—J'ajoutai : « Si je tombais humiliée, meurtrie sur la terre, vous trouverais-je prêt à me défendre contre tous, même contre le bourreau ?... » Vous souvenez-vous de ces paroles, Robert ?

—Je m'en souviens... Capeluche vous a jeté sur le pilori et votre dette est payée à la France outragée par vous...

—Dieu puissant ! fit Jeanne, vous oubliez ! Partons, Robert, partons ensemble... Allons si loin que notre nom soit inconnu de tous...

—Je n'ai pas fini, reprit Robert. Le chevalier des Armoises peut encore vous couvrir de son nom respecté ; mais Robert votre mari est jaloux d'un passé dont il veut sonder les mystères... Robert veut savoir, et il saura si vous aviez bien le droit de vous envelopper de voiles blancs quand il vous conduisit à l'autel... Dans la voix des aveux, vous ne pouvez plus reculer... Prenez garde d'avoir oublié quelque chose dans votre confession...

La dame des Armoises lut sur le visage de Robert une résolution si énergique, qu'elle ressentit l'effroi

du mourant prêt à rendre à Dieu son âme criminelle, et qui décharge sa conscience du dernier, du plus terrible de ses secrets.

La tête cachée dans ses mains, ses cheveux noirs ruisselants à terre, couchée plutôt qu'agenouillée sur le sol, elle répéta :

—Je vous aime, Robert ; en cela du moins je n'ai pas menti...

—Soit ; mais combien en avez-vous aimé avant moi ?

—Ah ! fit-elle avec un accent dont la sincérité ne pouvait tromper, ne me mettez pas au rang des courtisanes ! J'étais si jeune, Robert, si jeune, si abandonnée... Tout mon sang pour laver cette faute... Que vous dirais-je ? Un homme me trouva belle et me persuada qu'il m'aimait... Imprudente, folle, je le crus, je le suivis à Cologne... Sa passion dura deux années... Je tremblai un jour de le perdre, et dans un accès de jalousie je courus chez une femme réputée sorcière et que l'on appelait *la Céraste*... Je lui demandai un philtre pour rester belle, pour être aimée... Elle le composa de sang de dragon, de cheveux d'enfants morts sans baptême, de verveine cueillie au clair de lune et d'un fragment d'hostie... Je venais de lui payer le breuvage qui devait me garder Ulrich de Wirnenberg, quand on vint arrêter *la Céraste*... Considérée comme sa complice, je fus jeté dans les cachots de l'inquisition. Le crédit d'Ulrich m'en fit sortir ; il me remit de l'or et me conseilla de partir, mais il ne me suivit pas. Je m'enfuis à Rome, je pris du service dans l'armée du pape Eugène IV, que les factieux de Bâle voulaient rejeter du saint-siège pour y placer Félix V ; deux duels malheureux m'obligèrent à quitter l'Italie... Je rentraï en France. En traversant la Normandie, je vis mourir Jeanne Darc... et vous savez le reste.

—Ainsi, fit Robert, vous, courtisane et ribaude, créature déjà souillée par l'attouchement du tourmenteur de Cologne, vous avez franchi le seuil de l'hôtel de ma mère... Mystère d'horreur et de larmes, vous m'avez donné des enfants !...

—Grâce ! fit Jeanne, grâce ! vous avez promis.

—J'ai promis d'être juste. Levez-vous et suivez-moi.

—Nous partons ? s'écria-t-elle, renaissant à l'esperance.

—Nous partons répéta Robert.

Jeanne courut vers le berceau de ses enfants ; Robert l'en écarta.

—Vous n'êtes pas digne de leurs baisers, dit-elle. La dame des Armoises baissa la tête.

Robert l'enveloppa de nouveau dans son manteau et la fit monter en litière. Il s'y assit auprès d'elle,

et les chevaux prirent leur course à travers la ville endormie.

Au bout d'une heure, Robert entr'ouvrit les rideaux de la litière, et Jeanne s'aperçut qu'elle était en pleine campagne. Seulement à quelque distance se profilaient, plus sombres encore que la nuit, les murs d'un vaste monument et la vive arrête d'un clocher. Robert descendit, tendit la main à Jeanne et prit avec elle la direction du bâtiment lugubre.

—Où me menez-vous ? demanda la jeune femme d'une voix troublée.

—Vous le saurez tout à l'heure, Jeanne.

La malheureuse garda le silence, mais son pas s'alourdissait et son bras tremblait sous le bras de Robert.

Le chevalier, arrivé devant une sorte de poterne, tira une chaînette de fer ; un homme enveloppé d'un capuce de laine brune ouvrit aussitôt et se rangea pour livrer passage aux visiteurs.

—Janrot, lui dit le chevalier à voix basse, je t'ai sauvé la vie, je viens te demander un service : la femme qui pénètre dans cette demeure n'en doit pas sortir... Elle criera, elle appellera au secours, elle affirmera que nul n'a le droit de la retenir ; moi, je te jure sur mon salut qu'elle y doit vivre et qu'elle y doit mourir... Va, dans une demi-heure tu m'apporteras une robe pour cette malheureuse.

Janrot s'inclina et disparut sans parler, comme s'il eut craint d'effleurer de son souffle le visage du chevalier des Armoises.

—Où sommes-nous ? demanda Jeanne.

La pièce dans laquelle elle se trouvait était pauvrement garnie de bancs de bois ; deux tableaux d'une réalité repoussante ornaient les murs. L'un représentait Mariam, sœur de Moïse, frappée de la lèpre ; l'autre, Lazarre sortant de la tombe. L'artiste s'était appliqué à rendre avec une vérité sinistre les tons violacés de la chair, la purulence des plaies, la lividité du cadavre. On frissonnait de dégoût en face de ces panneaux.

Jeanne, n'ayant plus la force de se soutenir, tomba sur un banc et regarda le seigneur des Armoises en mettant dans ses yeux la question qu'elle n'avait pu lui adresser. Robert la comprit et, d'une voix calme, froide, sans accent, comme celle des oracles passant à travers les lèvres de bronze :

Où nous sommes, Jeanne ? A la léproserie.

La Dame des Armoises bondit sur ses pieds, et ses mains, dressées d'horreur, se nouèrent au-dessus de sa tête (1).

(1) Pour comprendre la terreur de Jeanne, il faut savoir ce qu'était une léproserie au moyen âge. On ne sortait pas de ces sinistres asiles de la mort, la médecine et la

—Robert, tout ce que vous voudrez, mais pas cela ! pas cela !

—Et c'est parceque ce châtement égale votre forfait que je l'ai choisi, Jeanne... j'agis à cette heure sans colère et sans haine... Je fais œuvre de justice, voilà tout... Vous êtes une réprouvée, vous vivrez parmi des réprouvés... Mais du sein même de cette géhenne vous pouvez crier miséricorde, et si le fils de Marie ne descend plus du ciel pour toucher et guérir les lépreux, il se penche au moins pour écouter leurs prières et recueillir leurs larmes... Vous priez, Jeanne, vous pleurez... Dans la tombe où je vous cloue, ici, sont des malades qui souffrent, des désespérés qui blasphèment... Soignez les uns, consolez les autres. Dieu vous permet la charité...

Robert avait dit ces mots lentement, d'une voix calme et froide, comme il convient à qui accomplit un acte de haute justice.

Cependant Jeanne ne se tint pas pour vaincue. Elle recouvra ses forces pour adjurer Robert d'avoir pitié d'elle, elle implora la torture comme une grâce, elle accepta tout, hors le séjour dans la léproserie.

—Pas cela ! pas cela s'écriait-elle.

Robert secoua la tête.

—Ah ! fit Jeanne, vous ne daigneriez pas même me tuer !...

Et d'un moment inattendu, saisissant une de ses nattes, elle la roula autour de son cou pour s'étrangler.

Au même instant Janrot parut sur le seuil.

Il court à Jeanne, dénoua la tresse, jetta sur elle la robe d'une lépreuse, et Robert s'éloigna lentement à reculons pendant que la dame des Armoises se débattait dans les bras de Janrot.

Te voilà dans ton suaire, Jeanne, dit Robert ; prie et meurs en paix.

Et quand la porte de la maladrerie se fut refermée sur lui, le chevalier des Armoises ajouta avec un accent de désolation suprême :

—Et moi, je dois vivre...

RAOUL DE NAVERY.

religion poursuivant la terrible maladie de leurs anathèmes. Quand une créature était connue atteinte de la lèpre, on commençait par la séquestrer, puis on sonnait son agonie, le prêtre lui mettait sur le front une pincée de terre pour lui apprendre qu'elle descendait vivante dans la tombe... A partir de cette heure, elle ne pouvait se mirer en puits ni fontaines quelconques, ne devait approcher d'aucun être sans agiter sa cliquette ; elle n'avait même plus le droit de respirer comme les autres hommes, et devait se garder d'empêster le vent de son haleine.

## UN EPISODE DE 1837

(Suite.)

## CHAPITRE VI.



E lendemain de cette tragédie, Léonie s'éveilla dans sa jolie chambrette, chez son père, M. de Repentigny, riche propriétaire canadien-français, qui occupait une charge considérable dans le gouvernement colonial.

Nous avons peu de choses à ajouter pour compléter le portrait physique de la jeune fille. Elle rendait exactement le type canadien. Sa figure était pleine, très-fraîche, d'une carnation qui annonçait l'exubérance de la santé. Elle avait les yeux bruns, fort clairs, pétillants de malice. Son nez, petit, d'une coupe aimable, gentiment retroussé, se serait bien gardé de démentir l'expression du regard. Une fossette au menton ne lui messeyait pas du tout : et ses lèvres, aussi purpurines que des pommes d'amour, appelaient les baisers.

Taille médiocre, du reste, épaules larges, arrondies une prédisposition marquée à l'embonpoint ; les mains petites, grosses un peu, rougeaudes, nous l'avouons ; les doigts courts, encore nonés, le pied à l'avenant.

Ce qui n'empêchait pas mademoiselle Léonie de Repentigny d'être citée parmi les *belles* de Montréal et de Québec, et ce qui ne l'empêchait pas non plus de laisser pressentir, sous sa piquante physionomie de pensionnaire, une future femme extrêmement gracieuse.

Depuis un hiver elle avait quitté le couvent de la Congrégation, où elle avait été élevée.

Parlerai-je de son moral ? C'est chose difficile, pour ne pas dire impossible. En général, le cœur des jeunes filles est un livre fermé aux curieux.

Léonie avait reçu l'instruction commune. Elle savait parfaitement son histoire ; on l'avait teintée de géographie ; elle se tirait aisément des quatre premières règles de l'arithmétique, dessinait au besoin des paysages dont les lignes n'étaient pas démesurément cagneuses, taquinait un piano sans excès de cruauté et arrachait de son gosier des notes ni

plus ni moins fausses que la plupart des petites personnes de son âge et de son rang.

J'oubliais un point essentiel : Léonie de Repentigny dansait à ravir. Pas n'est besoin donc de dire que, de tous les plaisirs, le bal était celui qu'elle préférait.

« Bon cœur, mauvaise tête, » ainsi la qualifiaient dans leurs *Bulletins* les dames religieuses qui avaient fait son éducation.

En s'éveillant, Léonie se sentit énérvée. Il était huit heures du matin ; suivant l'habitude on sonnait le premier coup du déjeuner,

—Bon, se dit la jeune fille en entr'ouvrant les rideaux, et en étirant ses membres, afin de leur rendre leur élasticité ; bon, j'ai encore une demi-heure pour me reposer, plus une autre grande demie pour m'habiller ! C'est bien plus qu'il ne m'en faut. Au couvent, nous n'avions que dix minutes, et encore il fallait se lever à des heures,—elle se prit à bailler nonchalamment et découvrit deux rangées de dents superbes,—à des heures qu'on n'y voyait goutte. Ah ! quel bonheur d'en être sortie ! si ce n'était cet ennuyeux sir William qui me fatigue du matin au soir avec ses protestations, je n'échangerais pas mon sort pour celui d'une reine. Mais comme je suis courbaturée ! Cet accident d'hier, grand Dieu, je n'ose y songer... sans le brave pilote, j'étais perdue ! Ce n'est pas sir William qui m'aurait sauvée ! Il pensait bien plutôt à sa chère personne qu'à moi ! Oh ! je me souviendrai de sa conduite ! Aujourd'hui j'irai à Notre-Dame-de-Bon-Secours et je brûlerai un cierge à la sainte Vierge pour la remercier de sa protection. Je suis bien sûre que c'est elle qui a inspiré au sauvage l'idée de m'assister.....

Léonie s'arrêta un instant, fit une courte prière mentale ; puis elle continua :

—Comme la destinée est donc singulière ! je rêvais justement d'aventures au moment où la catastrophe est arrivée. Je songeais même à l'Indien. Que air noble il a ! quelle fierté dans ses traits !...

Surprise par cette réflexion, elle devint rouge comme une tomate et jeta autour d'elle un petit coup d'œil inquiet, craignant qu'il n'y eût dans la chambre quelqu'un qui l'observât.

—Enfin, reprit-elle comme pour chasser une pen-

sée dont la convenance lui paraissait douteuse, hennissement que mon cousin et ma cousine Cherrier s'en sont tirés sains et saufs. Je me serais toujours reproché la mal qui aurait pu leur advenir, car c'est pour m'être agréables qu'ils sont descendus de Toronto à Montréal. Louise voulait que Xavier demeurât dans le Haut-Canada, jusqu'à ce qu'ils retournassent à la Nouvelle-Orléans. Elle a peur des troubles qui éclatent chaque jour à Montréal. Elle n'est pourtant pas poltronne, ma cousine ; mais elle aime tant son mari ! Ah ! ça doit être bien doux d'aimer *quelqu'un* ! Est-ce que le mariage donne l'amour ? Je m'imagine pourtant que je ne pourrai aimer sir William ; il n'est pas méchant, mais si fât, si insupportable... Oh ! mais, je n'ai pas encore dit *oui*... Nous verrons...

Et Léonie appuya son assertion d'un geste volontaire qui annonçait qu'elle avait « la tête près du bonnet, » comme disaient les domestiques de la maison.

La cloche retentit de nouveau.

—Voici le deuxième coup ! déjà ! Une, deux, nous y sommes, dit-elle tout haut, en glissant à bas de son lit.

Elle s'enveloppa frileusement dans un peignoir, fit ses ablutions, releva en un tour de main ses beaux cheveux derrière son chignon et acheva sa toilette.

Comme elle s'appretait à sortir de la chambre, sa mère entra, en amortissant le bruit de ses pas.

—Comment ! debout ! s'écria-t-elle.

—Oui, ma bonne maman, répondit Léonie en se précipitant dans les bras de madame de Repentigny, qui la pressa avec force sur son sein.

—Ma chère, chère enfant ! disait la tendre mère, les yeux tout humides de larmes. Oh ! comme nous devons bénir Dieu de ce qu'il nous a conservé tes jours !

—J'ai promis un cierge à Notre-Dame-de-Bon-Secours, murmura la jeune fille en répondant passionnément aux caresses qui lui étaient prodiguées.

—Et tu as sagement fait, ma Léonie bien-aimée ! Mais es-tu remise, ne sens-tu aucun mal, aucune douleur ?

—Non, petite maman, non ; un peu de fatigue, voilà tout.

—Dès hier soir j'ai envoyé un exprès à ton père pour lui dire que tu avais échappé au sinistre avec sir William et nos cousins...

—Il est donc parti pour Québec, mon père ?

—Oui, les affaires du gouvernement l'ont rappelé, et il s'est embarqué hier à quatre heures, presque au moment.... Oh ! que je t'embrasse !... Encore ! encore !

Et madame de Repentigny couvrait sa fille de baisers.

—Mais tu vas me manger, petite maman, disait celle-ci, en souriant à travers les douces larmes qui coulaient sur ses joues.

—Ah ! j'ai eu une si grande frayeur ! puis tellement craint de te perdre, ma pauvre enfant. Mais, écoute, mets ton chapeau, nous irons tout de suite à Notre-Dame-de-Bon-Secours offrir nos vœux à la sainte Vierge.

—Oh ! je le veux bien, maman.

—Je vais faire atteler. Dépêche-toi.

—Dans une minute, je serai prête.

Bientôt la mère et la fille sortirent dans un élégant carrosse à deux chevaux de la maison qu'elles habitaient, rue Sherbrooke, au pied même du mont Royal.

Madame Éléonore de Repentigny, appartenait, et par ses ancêtres et par son alliance aux de Repentigny, à la plus haute noblesse franco-canadienne.

C'était une femme de trente-huit ans, simple, douce et bonne jusqu'à la faiblesse. Son mariage n'était pas heureux : M. de Repentigny unissait à une ambition démesurée qui l'avait vendu à l'administration anglaise, une sécheresse naturelle qui en faisait un despote pour les siens. Il eût voulu un héritier mâle de son nom, dont il était très-vain, et ne pardonnait pas à sa femme de ne lui avoir donné qu'une fille. Ce trait prouve qu'à la dureté du cœur il joignait une étroitesse remarquable de l'esprit. Ces deux vices de conformation morale s'accompagnaient assez communément : une personne affectée de l'un est presque toujours atteinte de l'autre,

Aux yeux de son père Léonie partageait la faute de sa mère. Il les traitait toutes deux avec une rigueur odieuse. Cependant, la jeune fille avait, jusqu'à un certain point, hérité de son opiniâtreté. Elle lui résistait à l'occasion et prenait courageusement parti pour madame de Repentigny. Aussi était-il pressé de la marier. A peine sortie du couvent, il avait provoqué les assiduités d'un jeune Anglais près d'elle. Cet Anglais, sir William King, officier dans l'armée britannique, mais cadet de famille, ne demandait pas mieux que d'épouser mademoiselle de Repentigny, à laquelle on assurait un dot de vingt-cinq mille livres sterling et qui pourrait prétendre à une somme double au moins, après la mort de ses parents.

Jusqu'alors Léonie ne se montrait pas trop opposée à cette union, quoiqu'elle reçût parfois fort mal son futur époux. Elle considérait le mariage comme une sorte de délivrance, qui lui permettrait même

de protéger sa mère contre les emportements de M. de Repentigny, car elle se promettait bien de ne la quitter jamais.

Pelotonnées dans leur voiture, elles ressemblaient plutôt à deux sœurs étroitement liées, qu'à une mère à son automne et à une fille à son printemps, car madame de Repentigny était belle encore, surtout quand le bonheur souriait sur son visage, et ne paraissait pas âgée de plus de vingt-six à vingt-huit ans.

Après avoir longé la rue Sherbrooke, leur voiture tourna dans la rue Saint-Denis, qu'elle descendit rapidement, et vint s'arrêter au coin des rues Saint-Paul, de Bon-Secours, où s'élève l'église de ce nom, tout près du marché et de l'hôtel de ville.

En rentrant, elles trouvèrent sir William qui était venu prendre des nouvelles de Léonie.

C'était un grand jeune homme, d'un blond fadasse dont toute la distinction se résumait en une prodigieuse satisfaction de lui-même et une arrogance incroyables.

Quoiqu'il courtisât la fortune de mademoiselle de Repentigny, il affichait un profond mépris pour les Canadiens. Ce n'était cependant pas un contre-sens dans un certain monde de Montréal et Québec, où bon nombre de vieilles familles nobles françaises, ralliées à la couronne britannique, s'efforcent d'oublier leur origine et se flattent d'ignorer jusqu'à notre langue pour complaire à leurs maîtres.

—Ah ! mesdames ! vous me voyez bien heureux, très-heureux de vous trouver en aussi merveilleuse santé ; je craignais que notre chère Léonie ne fut indisposée des suites de notre petite aventure, C'a été excentrique, très-excentrique ! dit-il en abordant madame et mademoiselle de Repentigny.

—Dites affreux, épouvantable, sir William, fit la première en frissonnant.

—Oh ! sir William ne s'émeut pas aussi facilement ! dit Léonie d'un ton épigrammatique.

—C'est vrai, très-vrai, *my dear*, dit-il avec le grassement particulier aux dandies londonnais.

—Vous avez couru de grands dangers, sans doute ! dit la jeune fille de sa voix moqueuse.

—Une bagatelle ! une très-petite bagatelle !

—Pourtant vous ne pensiez guère à moi !

—Au contraire, *my dear*, au contraire ! J'y pensais sérieusement, très-sérieusement.

—Vous l'avez prouvé ! dit ironiquement Léonie.

—Oh ! oui ; et je courais à vous, vite, très-vite, *my dear*, quand.....

—Ne parlons plus de cela, je vous en prie, sir William, interrompit madame de Repentigny ; ce

sujet m'est trop pénible. — Vous déjeunerez avec nous ?

Le jeune homme s'inclina en signe d'assentiment. On entra dans la salle à manger où le déjeuner était dressé.

Séparée du parloir par deux portes à coulisse, cette pièce avait pour meuble principal une table oblongue en *mahogany*, sorte d'acajou foncé, et un dressoir de même bois, chargé d'argenterie massive. Une toile cirée, à carreaux noirs et gris, s'étendait sur le plancher.

Le repas fut servi suivant la façon anglaise : il se composait d'œufs à la coque, jambon fumé, côtelette d'agneau, poisson frit, beurre frais, petits pains chauds sans levain, appelés *cakes*, thé et café.

Tout en mangeant, Léonie s'amusait à cingler l'humeur apparemment très-paisible de son prétendu.

Comme le déjeuner tirait à sa fin, madame de Repentigny dit tout à coup, en levant les yeux vers la fenêtre, à travers laquelle s'ébattaient les tièdes rayons d'un soleil printanier :

—Mes enfants, nous avons un devoir à remplir ; il faudra s'en acquitter aujourd'hui. Nous irons faire une visite à ce brave sauvager qui a sauvé la vie à ma fille.

—Oh ! bien volontiers, maman ! s'écria Léonie ; le temps est magnifique, ce sera une promenade charmante, n'est-ce pas, sir William ?

—Charmente, très-charmente, *my dear*, répéta celui-ci d'un air distrait.

—Comme il nous dit cela ! fit Léonie qui avait remarqué que le visage du jeune homme s'était rembruni aux premiers mots de la proposition.

—J'espère que vous nous accompagnerez, monsieur ? dit madame de Repentigny.

—Ce serait avec plaisir, un très, très-grand plaisir, je vous assure.....

—Mais vous êtes de service, je gage ! riposta Léonie ; eh bien, que vous soyez de service ou non, vous serez notre cavalier, je le veux !

—Elle est originale, très-originale ! dit sir William en ébauchant un sourire contraint.

—Pourtant, soit raisonnable, ma fille, essaya madame de Repentigny ; si les occupations de sir William...

—Ses occupations, repartit-elle vivement en haussant les épaules, je voudrais bien voir qu'il eût autre occupation que celle de me plaire !

—Spirituel, très-spirituel, dit l'officier, saluant agréablement de la tête.

Alors, reprit la mère de Léonie, nous allons nous habiller et partir.

—Mais, objecta sir William.....

La jeune fille lui coupa aussitôt la parole.

—Je vous interdis toute observation, ou sinon !

Elle tendit son doigt vers lui d'un air menaçant, tout en quittant la salle à manger pour remonter à sa chambre.

## VII

Quand la noblesse du maintien de Co-lo-mo-o attira l'attention de Léonie de Repentigny sur le *Montréalais*, celui-ci la connaissait déjà, sans qu'elle le sut. Il l'avait remarquée à Lachine, ou elle était venue se promener avec son parent Xavier Cherrier, et à Montréal, un jour de grande fête religieuse.

Mais, quels que fussent les sentiments de l'Iroquois à l'égard de la jeune fille, il les tenait cachés au fond de son cœur avec la discrète fierté particulière aux Indiens.

Les regards furtifs que lui adressa plus d'une fois Léonie, à bord du vapeur, n'échappèrent point à sa pénétration. Loin de lui être agréables, cependant, ils l'irritèrent. Co-lo-mo-o crut y démêler du dédain, et son orgueil fut d'autant plus profondément froissé qu'il attribua à des plaisanteries dont il était l'objet la souriante gaieté de Léonie et de ses compagnons.

Si, au moment de l'incendie, la machine du navire n'eût cessé de fonctionner, il n'aurait, certes, pas quitté sa logette pour aller lui porter secours. Mais ses services devenant inutiles, il abandonna le gouvernail et songea à son salut personnel.

En fendant la presse, afin de sauter à l'eau et de gagner la rive à la nage, le hasard, plutôt qu'une intention de son esprit, le poussa vers Léonie, à qui la douleur arrachait des plaintes déchirantes.

Le Petit-Aigle fut ému par l'accent de ces plaintes. Il oublia son ressentiment : il saisit la jeune fille par la taille, il la lança dans le fleuve, s'y précipita derrière elle et la traîna jusqu'à la grève où les soins qu'exigeait son état lui furent prodigués.

Co-lo-mo-o, alors, jeta un coup d'œil étrange sur le navire qui achevait de se consumer, au milieu des gémissements, des clameurs des naufragés.

Il fit un mouvement comme pour se mettre à l'eau et revenir leur prêter son aide. Mais ce mouvement fut à l'instant réprimé.

—Non, murmura-t-il, Co-lo-mo-o ne serait pas le digne fils des Iroquois s'il assistait les ennemis de sa race !

Puis, il s'élança, en courant, sur un sentier qui côtoie le Saint-Laurent dans la direction de Caughnawagha.

A mi-chemin de ce village, près d'un hameau canadien bâtie au pied même des rapides, le Petit-Aigle rencontra Jean-Baptiste.

Par des signes, le nain lui annonça que la police Montréalaise était arrivée à Caughnawagha pour y arrêter son père, que celui-ci s'était réfugié dans l'île au diable, que Co-lo-mo-o s'exposerait certainement à être appréhendé s'il se montrait avant le départ du grand connétable.

Aucune trace d'émotion ne se peignit sur le visage du jeune Indien.

Il témoigna à Jean-Baptiste qu'il voulait être seul, et le bancal, sans manifester la moindre contrariété, poursuivit son chemin vers Laprairie.

La nuit était tombée, nuit fort triste à cet endroit, quoique claire, sereine, toute radieuse de constellations célestes qui scintillaient dans l'espace. Mais les arbres étaient encore dépouillés, l'herbe était encore enfouie sous les amas de neige et de glace dont le rivage du fleuve était jonché, et les chantres des gazons et des bois n'avaient pas encore fait leur réapparition.

Après une minute de réflexion, Co-lo-mo-o traversa le hameau, grimpa sur un chêne en face de l'île au Diable, et, à trois reprises différentes, il imita le cri du pivert, cri si épre qu'il domina les rugissements de la cataracte.

Rien ne répondit à cet appel.

Sans se décourager, Co-lo-mo-o recommença, en imprimant à ses notes une modulation insaisissable pour tout autre que pour une oreille exercée.

Cette fois, le cri du pivert s'éleva aussi de l'île au Diable, mais faible au point qu'à peine on le pouvait entendre.

—Mon père est en sûreté, se dit le Petit-Aigle ; maintenant il faut que je voie ce qu'on fait à l'ienhus.

Il redescendit de l'arbre et continua de monter vers Caughnawagha.

Arrivé devant le village, il prit un canot sur la grève, le mit à flot, s'éloigna à quelques pieds du bord du fleuve et exhala un aboiement prolongé.

On eut dit un chien renfermé qui se lamentait.

Peu après, dans l'ombre, Co-lo-mo-o aperçut deux masses noires, glissant rapidement de son côté. Il se rapprocha sans bruit du rivage. Les sombres figures entrèrent sans hésiter dans l'eau.

C'étaient les chiens de Nar-go-tou-ké.

—Ici Kagaosk ! souffla le Petit-Aigle à voix basse.

L'Eclair et la Nuée-Sombre nagèrent vers le canot. Il semblait qu'ils comprissent les désirs de Co-lo-mo-o car ils ne faisaient aucun bruit en avançant.



—Les Habits-Rouges ne sont pas encore partis, pensa l'Iroquois, en se baissant pour prendre deux objets que les chiens portaient dans leur gueule.

L'un de ces objets était un fusil double, enveloppé dans un fourreau de cuir imperméable ; l'autre une boîte de fer-blanc hermétiquement close, qui contenait des munitions de chasse.

D'un geste de la main, le Petit-Aigle renvoya Kagaosk et Kewanoquot.

Puis il chargea son fusil, arrêta l'embarcation au moyen de ses pagaies, fichées comme des pieux, contre chaque flanc, dans le sable des battures sur lesquelles il se trouvait, et resta en observation, étendu au fond de l'esquif.

Deux heures s'écoulèrent sans que Co-lo-mo-o eût changé de position. Tout à coup, un son léger, puis un clapotis le tirèrent de son immobilité. Il projeta sa tête par dessus le bord du canot. Ses yeux fouillèrent les ténèbres et il distingua l'Eclair qui venait à lui.

—Nos ennemis ne sont plus là ; le squaw m'en-voit le chien pour me prévenir ; allons savoir ce qui s'est passé, se dit le Petit-Aigle.

Laisant son embarcation sur la place, il descendit dans l'eau, tenant, son fusil sur l'épaule, par le canon et marchant vers le wigwam, où Ni-a-pa-ha l'attendait dans une anxiété fiévreuse.

—Que ma mère cesse de craindre, dit-il, avec une certaine hauteur, en s'arrachant aux embrassements de l'indienne ; le chef est dans une retraite que les Visages-Pâles ne pourront atteindre.

—Mais Co-lo-mo-o a couru des dangers ? demanda Ni-a-pa-ha d'un ton timide.

Co-lo-mo-o est le fils d'un noble sagamo ; le danger lui plaît, dit laconiquement le Petit-Aigle.

—La bête-à-feu flottante a éclaté ? interrogea encore l'Onde Pure en examinant avec inquiétude son fils à la lueur d'une torche.

—Celui-ci ne jugea pas à propos de répondre.

—Le chef a-t-il des provisions ? s'enquit-il.

—Il a emporté de la poudre et des balles. Mais Co-lo-mo-o ne me racontera-t-il pas comment il a échappé à l'incendie qui, disait-on ce soir dans le village, a détruit le grand canot des blancs ?

—Il ne s'agit pas de moi maintenant, mais du chef, ma mère, vous devriez le savoir, répliqua le jeune homme avec la sévérité d'un sagamo du désert s'adressant à l'une de ses squaws.

Ce n'était point que Co-lo-mo-o n'aimât Ni-a-pa-ha ; mais un orgueil insoutenable le possédait. Pour lui, la femme était un être inférieur tenue envers l'homme à une obéissance passive, comme son chien, son cheval. Une instruction première chrétienne n'avait pas réussi à triompher de ce sentiment qu'avait développé en lui sa grand'mère, la Vipère-Grise, et le jeune Indien, plein de soumission, de vénération pour son père, n'admettait pas qu'un fils dût déférer aux ordres d'une mère.

—Nar-go-tou-ké a pris tout ce dont il avait besoin, repartit Ni-a-pa-ah avec un soupir.

—Quand les hommes de la police sont-ils venus ? dit le Petit-Aigle.

—Comme le soleil se couchait.

—Combien étaient-ils ?

Ni-a-pa-ah compta sur ses doigts.

—Dix, répliqua-t-elle.

—Et ils ont quitté le village ?

—Oui, mon fils, un de nos alliés est venu me l'apprendre.

Il y eut un moment de silence.

Son fusil posé à terre devant lui, les mains croisées sur la gueule des canons, le corps un peu incliné, Co-lo-mo-o méditait profondément, quand les deux chiens, qui s'étaient couchés à ses pieds, se relevèrent en même temps et allongèrent leur museau sous la porte du wigwam, en aspirant l'air.

—On a trompé ma mère, les Habits-Rouges sont encore ici, s'écria Co-lo-mo-o en épaulant son arme et s'appretant à se défendre.

Mais, soit que les chiens eussent eu une fausse alerte, soit que ceux qui l'avaient excitée ne jugeassent pas opportun de se montrer, on n'entendit rien, on ne vit rien paraître.

Le Petit-Aigle rabaissa son fusil.

—Les blancs rôdent autour de cette loge, dit-il. Donnez-moi quelques aliments, ma mère.

—Iras-tu rejoindre Nar-go-tou-ké ?

—Co-lo-mo-o ira où le chef l'enverra, répondit-il en prenant un bissac où il plaça un quartier de venaison boucanée, que lui tendit Ni-a-pa-ah.

Sans mot dire, l'Onde-Pure s'accroupit, en pleurant, près du poêle.

Le Petit-Aigle jeta le bissac sur son dos et sortit de l'habitation, le doigt appuyé à la gâchette de son fusil.

La lune se levait à ce moment et inondait de ses pâles clartés la place du village.

L'Indien promena aux environs des regards scrutateurs : mais on ne discernait créature vivante ; toutes les lumières étaient éteintes dans les hautes iroquoises ; le murmure des flots du St. Laurent sur la grève et le bourdonnement éloigné des rapides étaient les seuls sons perceptibles.

Co-lo-mo-o regagna son embarcation et prit le large.

D'abord, il tourna le cap sur l'île au diable. Mais

ayant alors porté ses yeux vers Caughnawaga, il lui sembla voir des ombres qui s'agitaient derrière la chapelle.

Cette découverte le fit changer de résolution, et il pointa droit à l'îlot supérieur.

Au bout d'une demi-heure de navigation il y abordait.

Comme l'île au Diable, cet îlot est fortifié par des rochers à fleur d'eau et un épais fourré de ronces ; mais l'accès en est beaucoup moins périlleux.

Co-lo-mo-o tira son canot sur le sable, le cacha avec soin, colla un moment son oreille contre le sol, écouta, et, certain qu'on ne le poursuivait pas, qu'il n'y avait pas un bateau en mouvement sur le fleuve, depuis Caughnawaga jusqu'aux rapides, il s'enfonça dans l'île, où il mangea un peu pour réparer ses forces.

Aux premières lueurs du jour, le cri du pivert résonna au bas de l'îlot, en face la tête de l'île au Diable.

Ce cri avait été articulé par Co-lo-mo-o.

Au bout de l'île au Diable, se dessinèrent les silhouettes de deux hommes.

L'un, Nar-go-tou-ké, se mit aussitôt à établir des signaux avec son fils, tandis que l'autre, muni d'une longue-vue, observait, tour à tour, la rive méridionale et la rive septentrionale du Saint-Laurent.

Après avoir été informé, par quelques gestes de Co-lo-mo-o, que la police avait opéré une descente chez lui, Nar-go-tou-ké rentra sous le bois, demeura cinq ou six minutes absent et revint avec un oiseau dans la main.

Il lâcha l'oiseau qui s'éleva lentement dans l'air en obliquant vers l'îlot.

Cependant il hésitait à poursuivre son vol de ce côté ou à filer sur Caughnawaga.

Un roucoulement de co-lo-mo-o fit cesser son indécision, et le volatile vint se percher sur le poignet du jeune Indien.

Il appartenait à l'espèce appelée *tourte*.

Le Petit-Aigle caressa la tourte, la posa à terre, tira de sa poche un calepin dont il déchira une feuille, et écrivit ces mots :

« Les policemen sont venus. Ils doivent être embusqués dans le village. Se tenir sur ses gardes. Si je puis les dépister, je tâcherai de passer la nuit prochaine. »

Ayant fini, il roula le papier et l'attacha avec une menue racine flexible au cou du pigeon qui retourna à l'île au Diable où il disparut.

Nar-go-tou-ké et son compagnon se renfoncèrent dans les halliers. Co-lo-mo-o les imita sur son îlot ;

il replongea vers le centre, se coucha au pied d'un pin et s'endormit, après toutefois avoir renouvelé l'amorce de son fusil, qu'il appuya au tronc de l'arbre pour que l'humidité ne pénétrât point la poudre.

Ce sommeil devait être funeste à l'Iroquois, car ses actions étaient épiées depuis longtemps déjà.

Après avoir fait chez Nar-go-tou-ké une perquisition sans résultat, le grand connétable, suivant le conseil de Mu-us-lu-lu, avait feint de partir pour Montréal ; mais il s'était arrêté à Lachine, et trois de ses hommes, les plus déterminés, avaient traversé le fleuve. Sous les ordres du Serpent-Noir, ils se postèrent en vue du wigwan de Nar-go-tou-ké et firent sentinelle.

Quoiqu'ils ne fussent pas commissionnés pour arrêter Co-lo-mo-o, leur mandat portait qu'au besoin il faudrait l'amener devant le surintendant de la police, afin d'en obtenir le secret de la retraite de son père.

Quand ils le surent dans le wigwan, les agents voulurent s'emparer de lui. Mu-us-lu-lu leur fit observer qu'il valait mieux patienter, parcequ'il ressortirait infailliblement avant le jour et irait trouver Nar-go-tou-ké.

L'avis était bon, il fut goûté.

La police souffrit que le Petit-Aigle remontât paisiblement dans son canot et se rendit sans être inquiété à l'îlot.

— Il nous échappe, damnation ! blasphéma un des sbires, lorsque l'embarcation s'évanouit à ses regards dans la distance.

— Tu commets une erreur, mon frère, lui dit froidement Mu-us-lu-lu, dont les yeux suivaient toujours le canot.

— Pardieu ! il a fui à l'autre rive !

— Non, et nous tenons le loup et le louveteau, dit l'Indien, croyant que la Poudre s'était réfugié dans l'îlot supérieur, où son fils touchait en ce moment.

Les gens de la police et lui délibérèrent s'ils se rendraient immédiatement à l'îlot, ou s'ils attendraient le lever du soleil. Mu-us-lu-lu voulait se mettre tout de suite à l'œuvre. Mais les autres étaient fatigués par la veille. Peut-être aussi une expédition en pleine nuit sur le Saint-Laurent leur sourait elle médiocrement. Ils résolurent de rester en embuscade jusqu'à ce qu'il fit jour.

Au lever de l'aurore, conduits par le Serpent-Noir, ils atterrirent à quelques pas de Co-lo-mo-o, qui dormait encore d'un sommeil de plomb.

Avant qu'il eût eu le loisir de se disposer à la résistance, il fut attaqué, désarmé et garrotté.

— Lâche ! dit-il, en crachant avec mépris au visa-

ge de Mu-us-lu-lu, tu as vendu ta fille à un Kingsor, et maintenant tu leur vends les chefs glorieux des Iroquois. Va ! tu ne mens pas à ton sang, c'est bien celui d'un blanc débauché et d'une Indienne éhontée !

Un sifflement gringa, avec un rire infernal, entre les dents du Serpent Noir.

Mais il ne répondit rien, et, laissant Co-lo-mo-o sous la surveillance des agents de police, il visita l'île en tous sens.

Son désappointement fut vif, en ne trouvant pas ce qu'il cherchait.

Il revint très-contrarié près du captif.

—Rien, dit-il à ses gardiens ; le loup nous a éventés.

—Il est peut-être bien dans cet endroit-là, observa l'un en indiquant du doigt l'île au Diable.

—Mon frère s'imagine-t-il que le volverenne peut se changer en poisson ? répliqua Mu-us-lu-lu avec un sourire ironique.

—C'est vrai, ajouta l'autre policeman ; il n'y a qu'un poisson ou un oiseau qui puisse aller là-dans. Mais, bah ! nous tenons le petit, nous saurons bientôt ce qu'est devenu le père.

—Si on voulait me le donner, oui, dit le Serpent-Noir.

—Comment cela ?

—Mes frères ne savent pas faire parler la langue d'un sauvage. Ils interrogeront celui-ci, et il ne répondra pas. Moi, je commencerais par lui approcher les pieds d'un brasier ardent et je le laisserais là jusqu'à ce qu'il eut conté son histoire. Mais mes frères blancs ne sont pas habiles comme les Peaux-Rouges !

—Non, non, dit un agent avec un geste de dégoût ; et j'espère que jamais les blancs n'auront l'habileté de leurs frères peaux-rouges. Allons, viron de bord et menons notre prisonnier au grand connétable. Après tout, la capture n'est pas si mauvaise.

Co-lo-mo-o, poings et pieds liés fut transporté dans le canot qui reprit aussitôt la route de Caughnawaga.

Une foule d'Indiens était assemblée sur la plage pour assister au retour de la police ; et parmi ces Indiens, on remarquait Ni-a-pa-ah, l'Onde-Pure.

### VIII.

Au moment où madame et mademoiselle de Repentigny descendirent de leurs chambres, habillées pour la petite excursion qu'elles avaient projetée, M. et madame Cherrier entraient dans le parloir où sir William King attendait, en feuilletant des keepsakes.

Xavier Cherrier et Sir William King se saluèrent froidement. Une de ces antipathies secrètes dont la cause échappe, mais qui, comme des prophètes de malheur, nous éloignent souvent de certaines personnes, sans motif apparent, avait, dès leur première entrevue, inspiré au Canadien de la répulsion pour l'officier anglais.

Celui-ci avait fait quelques efforts dans le but de se rapprocher, car, amis intimes de Léonie, Cherrier et sa femme exerçaient de l'influence sur les dispositions de la jeune fille. Vaines tentatives ! Fort riche, très-considéré, Xavier s'était montré insensible aux avances de sir William. D'où colère et haine de ce dernier, qui ne manquait jamais une occasion d'exprimer avec la hautaine politesse britannique, son aversion pour les Français.

En politique, Xavier marchait avec les « patriotes, » comme ils s'intitulaient, et sir William avec les « loyalistes, » ainsi qu'on avait baptisé les sujets fidèles à la couronne d'Angleterre.

—Je vous félicite, monsieur, de vous être tiré sain et sauf de l'épouvantable catastrophe d'hier, lui dit Cherrier en s'asseyant.

—Je vous suis reconnaissant, très-reconnaissant pour votre sollicitude, répondit ironiquement l'officier ; mais permettez-moi de vous renvoyer les félicitations, car vous-même et madame, — il s'inclina légèrement en regardant Louise, — avez eu le même bonheur que moi.

—On dit que vous avez perdu un bataillon entier ?

—C'est vrai, très-vrai ; mais vos rebelles n'auront pas trop lieu de s'en réjouir ; le gouverneur dépêchera d'autres troupes pour leur laver la tête, reparti l'Anglais d'un ton de défi.

—Ah ! monsieur, vous êtes injuste envers mes compatriotes, dit gravement Cherrier. Pas un d'eux ne se réjouira d'un événement qui sera, j'en suis sûr, considéré comme une calamité publique, sans distinction d'origine ou de parti.

—Bien répliqué ! bravo, mon cousin ! cria la voie fraîche de Léonie, qui avait entendu les derniers mots de cette conversation par la porte du salon laissée entr'ouverte.

Et la sémillante jeune fille entra en achevant de boutonner ses gants.

Elle tendit la main à Cherrier, et courut embrasser Louise.

—Comme vous arrivez à propos, dit-elle après avoir pris des nouvelles de leur santé ; nous partons pour Caughnawaga. Vous êtes des nôtres, n'est-ce pas ?

Et comme Cherrier consultait sa femme du regard :

—Oh ! reprit Léonie, ma cousine vient. D'abord je veux passer la journée avec elle. Nous lunchons à votre maison de Lachine et nous reviendrons tous dîner ici.

—Mais, dit Xavier, serait-ce une indiscretion que de vous demander ?...

—Pas du tout, pas du tout. Nous allons à Caughnawaga...

Elle s'arrêta et rougit.

L'arrivée de madame de Repentigny, qui venait de donner des ordres à ses domestiques, lui fut un excellent prétexte pour ne pas terminer sa réponse.

—Eh bien, ma cousine et mon cousin, nous venez avec nous.

—Acceptons-nous, Louise ? demanda Cherrier à sa femme.

—Pour moi, dit-elle gaiement, je n'y ai pas objection.

Le carrosse de madame de Repentigny était spacieux : on y accommodait aisément six personnes.

La jeune fille régla les places : sa mère, Louise et elle, sur le siège du fond, les messieurs sur celui du devant, sir William en face de madame de Repentigny, Xavier à l'autre coin, vis-à-vis de Léonie.

La voiture sortit de la maison, enfila la rue de Bleury, tourna à droite dans la rue Notre-Dame, et, parcourant toute la rue Saint Joseph, arriva au bureau de péage du chemin de Lachine.

Ce chemin serpente sur des hauteurs, d'où l'on découvre le Saint-Laurent à gauche, dans une profonde et grasse vallée, à droite, des bois épais, entrecoupés par des jardins potagers et des champs.

Il est délicieux en été : le gazouillement des oiseaux, la riche floraison de la campagne, le parfum des fleurs, la gentillesse du paysage se combinent pour lui prêter des agréments.

Ils arrivèrent bientôt à Lachine.

—Avec votre permission, nous descendrons chez nous, dit Xavier en s'adressant à madame de Repentigny.

—Quoi ! vous ne viendriez pas jusqu'à Caughnawaga !

—Non, dit Louise. Il vaut mieux, je crois, que vous fassiez seules votre visite. Les Indiens sont susceptibles ; la présence de tant de monde les importunerait. Sir William vous accompagnera de l'autre côté de l'eau ; mais il fera bien de ne pas aller avec vous chez le libérateur de ma cousine.

—Juste, très-juste, appuya l'officier.

Sans savoir pourquoi, Léonie désirait intérieurement n'avoir pas d'autre témoin que sa mère de son entrevue avec le pilote iroquois.

—Alors, vous nous attendrez ici, dit-elle.

—Oui, répondit Xavier, et Louise vous préparera un lunch avec ces gâteaux à l'indienne que vous aimez tant.

—Stop ! cria-t-il au cocher, en frappant contre la vitre placée sous le strapontin.

La voiture s'arrêta. Cherrier sauta sur le sol, saisit délicatement sa femme dans ses bras, la déposa près de lui, et, après avoir salué leurs compagnons de la main, les deux époux s'enfoncèrent sous une belle avenue de cèdres qui conduisait à une coquette maison de campagne.

Le carrosse reprit sa course.

Au bout de cinq minutes, il fit une nouvelle halte.

Les dames de Repentigny et sir William mirent pied à terre sur un quai du Saint-Laurent, au lieu occupé aujourd'hui par l'embarcadère du chemin de fer.

La traversée entre Lachine et Caughnawaga ne se faisait pas alors en bateau à vapeur. L'Iroquois, ce puissant steamboat qui relie maintenant les deux rives du fleuve, n'existait pas. Pour aller de l'une à l'autre, on se servait de canots dirigés par des Indiens.

Le trajet s'accomplit sans accident.

—Vous ne nous escorterez pas plus loin, beau cavalier, dit en débarquant Léonie à sir William ; faites faction ici, mon preux, et surtout ne vous laissez pas fasciner par les attraits des aimables sauvagesses d'alentour, car je suis jalouse, oh ! terriblement jalouse.... de vous !... ajouta-t-elle en souriant.

Sir William se rengorgea.

—Depuis que j'ai eu l'extrême félicité de vous contempler pour la première fois, mes yeux ne voient plus que votre image adorable, très-adorable !

Léonie éclata de rire.

—Alors donc, dit-elle, restez mentalement en extase devant mon image adorable, très-adorable ; je vous y autorise. Votre extrême félicité sera sans bornes !

Et elle rejoignit madame de Repentigny, qui se faisait indiquer la demeure de l'Indien qui, la veille, avait piloté le *Montréalais*.

Jamais auparavant Léonie de Repentigny n'avait visité Caughnawaga. L'affreuse nudité des cabanes, l'odeur marécageuse, malsaine, qu'on respirait, l'ap-

parence chétive des enfants déguenillés grouillant autour des huttes, la torpeur apathique peinte sur les traits des femmes et des hommes, l'air de désolation et de dénuement qui formait le fond du tableau, tout cela était bien propre à serrer le cœur, à remplir l'esprit d'une inexprimable tristesse.

Aussi Léonie se serrait-elle timidement et presque tremblante contre sa mère, à qui elle donnait le bras.

Elle n'eurent pas de peine à trouver l'habitation qu'elles cherchaient.

Sa bonne mine relative, l'aisance qu'elle annonçait, dissipèrent la mélancolie de la jeune fille et lui rendirent une partie de sa gaieté naturelle.

Des groupes assez nombreux d'Indiens stationnaient devant le wigwam.

Ils causaient avec animation. A la vue des dames, ils se rangèrent, plus par crainte que par déférence, pour les laisser passer.

Elles s'avancèrent vers la porte de la maisonnette. Mais là un homme de la police leur barra le chemin :

—On n'entre pas, dit-il brusquement.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda la mère de Léonie.

—Le grand connétable procède à une enquête.

—Au sujet de l'incendie du *Montréalais*, sans doute ?

Non, il s'agit des rebelles.

—N'est-ce pas ici que reste un pilote nommé Colomo-o ?

—Le fils de ce brigand de Nar-go-tou-ké qui nous a échappé ? c'est cela.

—Je voudrais lui parler.

—Impossible. On l'interroge : j'ai ordre de ne laisser entrer personne.

—Je suis madame de Repentigny ; veuillez porter mon nom au grand connétable.

Le factionnaire savait que M. de Repentigny occupait un poste supérieur dans l'administration coloniale. Devenu aussitôt plus poli, il salua humblement les deux dames, en balbutiant quelques excuses, et les introduisit dans la cabane de Nar-go-tou-ké.

Le sein de Léonie battit si fort, à cet instant, que, honteuse de son émotion, elle eût voulu pouvoir se cacher derrière sa mère. Mais aussitôt le spectacle qui lui frappa les yeux changea sa confu-

sion en un douloureux étonnement.

Son sauveur, les mains liées derrière le dos, comme un criminel, était debout devant une table sur laquelle un homme écrivait, tandis qu'un autre adressait des questions au captif.

Près de lui, à un pilier qui supportait le toit de la cabane, on voyait attachée une indienne, les vêtements en désordre, la bouche couverte d'un baillon. Entre eux, au milieu d'une mare de sang, gisait le cadavre d'un chien.

L'Indienne, c'était Ni-a-pa-ah ; le cadavre, c'était celui de Kewanoquot.

A l'arrivée de son fils enchaîné, Ni-a-pa-ah avait bondi comme une lionne, sur Mu-us-lu-lu, l'auteur de la capture, et, ne pouvant se servir de ses mains, elle lui avait arraché le nez avec ses dents. Puis, elle s'était jetée sur les hommes de police qui avaient eu beaucoup de peine à se rendre maîtres de cette mère en furie. L'ayant garrottée et baillonnée, ils la traînèrent avec Co-lo-mo-o dans le wigwam pour y attendre l'arrivée du grand connétable, qu'ils envoyèrent chercher à Lachine. Mais à la porte de la hutte, ils furent reçus par deux adversaires formidables auxquels ils n'avaient pas songé. Kagaosk et Kewanoquot, les chiens de Nar-go-tou-ké, se précipitèrent sur les agents de police. Un combat terrible s'engagea. Deux hommes furent blessés plus ou moins grièvement. Ils allaient abandonner la partie, quand le troisième réussit à tuer Kewanoquot d'un coup de pistolet. Kagaosk restait, haletant, fou de rage, prêt à venger la mort de son compagnon. Mais le bruit de la détonation avait attiré plusieurs Indiens amis de Mu-us-lu-lu. Ils se ruèrent sur le brave animal, qui, sentant que les chances n'étaient plus égales, sauta par-dessus les épaules de ses assaillants et s'enfuit dans le bois.

Il était plus de midi lorsque le grand connétable, qui avait fait, la veille, à Lachine, quelques libations avec le gouverneur de la baie d'Hudson, se décida à venir examiner le prisonnier et recommencer ses perquisitions dans le wigwam de Nar-go-tou-ké.

Il ouvrait l'enquête, comme madame de Repentigny et sa fille parurent dans la salle.

Surpris de cette visite inattendue, il se leva pour la recevoir.

A ce même moment des cris aigus se firent entendre.

(A Continuer.)



poque de  
Procureur  
par un an  
Maître  
qu'il ne c  
l'Adam d  
il poussa  
pour son  
rien faire  
son appro  
cutait sur  
qu'elle ne  
digne dan  
vouloir ja  
particulie  
qu'il exp  
Dame Ro  
plus insu  
jusqu'à la  
dissipatio  
plan d'éco  
Maître  
que soum  
dans. S  
que sa fe  
mille pet  
détesté,  
ouvertem  
haine cac  
drame qu  
ou plutô  
pas d'abo  
examinés

## ETIENNE LE MANCHOT.



EBASTIEN Leclère, dans ses divers desseins de paysages dédiés à monsieur Colbert d'Ormoys, surintendant des bâtiments et jardins de Sa Majesté, arts et manufactures de France, a fait la vue d'une charmante maison, bâtie à Auteuil en 16... et qui n'a été détruite que dans les premières années du dix-neuvième siècle. Cette maison, connue encore, à l'époque de sa démolition, sous le nom de *Logis du Procureur*, était occupée, sous le règne de Louis XIV par un ancien procureur, qui l'avait fait construire.

Maître Jobelin, procureur retiré des affaires quoi qu'il ne comptât guère plus de cinquante ans, était l'Adam de cet Eden. Comme notre premier père, il poussait jusqu'à la faiblesse la condescendance pour son Eve, qui réglait tout au logis, et ne laissait rien faire sans y avoir, au préalable, apposé le visa de son approbation. Ce que dame Rose voulait s'exécutait sur-le champ et sans réplique de son mari ; ce qu'elle ne voulait pas ne se faisait jamais. Or, la digne dame avait pour habitude, en général, de ne vouloir jamais ce que proposaient les autres. et, en particulier, ce que désirait son mari. Il suffisait qu'il exprimât la moindre intention, pour qu'aussitôt Dame Rose trouvât à sa réalisation mille obstacles plus insurmontables les uns que les autres. Avare jusqu'à la lésine, elle se fût volontiers jetée dans la dissipation, si maître Jobelin lui eût proposé quelque plan d'économie.

Maître Jobelin, comme tous opprimés, ne semblait que soumission en dehors et n'était que rage en dedans. Subjugué par le rude et tyrannique empire que sa femme avait su prendre sur lui, il luttait, par mille petits moyens secrets, contre ce despotisme détesté, auquel il n'avait point la force de résister ouvertement. C'était un combat incessant entre la haine cachée et la violence insolente. Du reste, le drame qui se passait entre ces deux créatures si peu, ou plutôt si bien faites l'une pour l'autre, ne se fût pas d'abord expliqué pour un observateur qui les eût examinés superficiellement. Maître Jobelin était un

homme de haute taille, de bonne mine, encore frais et rose, et dont la grosse voix sortait avec ampleur d'une poitrine large et sonore. Dame Rose, au contraire, petite, ridée, sèche, aiguë, semblait toujours prête à rendre l'âme, et se trouvait, à l'en croire, accablée par toutes les maladies créées par la nature et inventées par la médecine. Son mari, en toussant un peu fort, aurait pu la réduire en poussière. La force, au premier coup d'œil, semblait au procureur, et la faiblesse à ce chétif avorton ; mais lorsqu'on considérait de plus près le grand œil bleu du procureur et l'expression oisive de sa large et sensuelle figure, lorsque l'on comparait son regard insignifiant à la prunelle noire, ardente et impitoyable de la vieille femme, alors rien n'étonnait plus : on comprenait suffisamment l'autorité sans bornes de la mégère et l'humble soumission de son esclave. Maître Jobelin n'allait et ne venait, ne sortait et ne rentrait, ne buvait et ne mangeait, ne se levait et ne s'endormait jamais sans la permission de sa femme. Gourmand, et assez riche pour satisfaire ses goûts d'épicurien, il vivait avec une extrême sobriété, et ne buvait de bon vin que celui qu'il se procurait, en cachette, au prix de quelques écus soustraits à la surveillance inquisitoriale de dame Rose. Il fallait qu'il se volât lui-même pour avoir quelque argent à sa disposition ; ajoutons que la fortune de maître Jobelin provenait, en grande partie, de sa femme, et qu'elle n'oubliait jamais une occasion de le lui rapeler.

En effet, Jacques Jobelin, quand il était premier clerc de maître Doublet, ne possédait au monde que ses grosses joues, ses grosses couleurs, sa grosse voix, son gros bon sens de saute-ruisseau, et une ardeur infatigable au travail. Maître Doublet pensa qu'un pareil travailleur le débarrasserait admirablement de la fatigue matérielle des affaires ; et Mlle. Rose Doublet, fille déjà passablement majeure, estima qu'un si pauvre hère ferait un mari réduit au degré de docilité qu'elle voulait trouver dans son seigneur et maître. Jacques Jobelin épousa donc la fille de son patron pour devenir le souffre-douleur du père et l'esclave de la fille. Il passa vingt années de sa

vie à supporter les mauvaises humeurs du vieux chicanier et les colères de la harpie. A la moindre occasion, il s'entendait répéter qu'il n'était qu'un gueux tiré de la misère par la charité de sa famille adoptive ; que sans cette charité il serait encore à gagner son pain à la dernière table d'une étude, et qu'il devait bénir le ciel à chaque instant de sa vie d'avoir été élevé jusqu'aux Doublet. Le fait est que Jobelin passait sa vie à regretter le temps où, pauvre clerc, il vivait libre, sans despote, avec le loisir de manger autant qu'il le voulait et surtout avec la faculté de rêver à son aise.

Après vingt années de souffrances, le ciel débarassa Jobelin du procureur. Le pauvre diable pensa que ses souffrances allaient au moins diminuer de moitié ; il n'en fut rien. Dame Rose redoubla d'exigence et d'aigreur, de manière à rendre au centuple, à son mari, le fardeau dont ce dernier se croyait délivré par la mort de son beau-père. Le seul bénéfice qu'il y gagna fut de prendre enfin le titre de procureur, dont il exerçait depuis longtemps la charge. Le vieux Doublet avait laissé à sa fille et à son gendre une fortune considérable ; le savoir-faire de Jobelin et son ardeur au travail, réunis à la rapacité et à la lésine de dame Rose, augmentèrent tellement cette fortune, qu'à l'époque où Jobelin vendit sa charge, les deux époux se trouvèrent possesseurs de quinze mille écus de rentes, ce qui représente aujourd'hui une fortune équivalant à cent mille livres de rentes.

Un seul enfant était né de ce mariage. Il avait reçu, au baptême, le nom de Philippe, et ce nom lui avait été donné par le comte Philippe de Villars, dont maître Jobelin avait sauvé la fortune en gagnant à force de science judiciaire et de savoir-faire de chicane, un procès dont cette fortune dépendait. Le comte prit son filleul en amitié et le fit élever avec son fils, au grand chagrin de maître Jobelin, qui n'osa refuser un honneur qui le séparait de son enfant unique, et à la grande satisfaction de dame Rose, dont le cœur desséché par un long célibat n'avait point pu se raviver à la sainte chaleur de la maternité. D'ailleurs, je l'ai dit, il suffisait qu'une chose chagrînât maître Jobelin pour que dame Rose s'en réjouit.

Philippe fut donc élevé hors du logis paternel, et n'y vint qu'à de rares intervalles passer quelques jours qu'il voyait avec joie s'écouler, car, malgré la tendresse passionnée que lui témoignait son père, il ne pouvait s'habituer à l'humeur acariâtre et au contrôle impatient dont le harcelait sans cesse sa mère. Maître Jobelin s'indemnisait de ces rares e

pénibles visites de son fils en allant l'embrasser plusieurs fois la semaine chez le comte de Villars, et en mettant, à prévenir et satisfaire ses moindres fantaisies, l'ingénieuse sollicitude d'un amour qui souffre. Philippe payait l'affection de son père du plus vif retour ; il l'aimait comme un frère et le respectait comme on respecte Dieu.

Quand le fils du comte de Villars eut atteint dix-huit ans, son père lui donna une compagnie dans le régiment dont il était colonel, et nomma au grade de cornette Philippe, qui n'était guère plus âgé que son ami d'enfance. Philippe partit pour son régiment qui ne tarda point à se mettre en campagne, se fit distinguer par sa bravoure, et alla tenir ensuite garnison à Toulon, c'est-à-dire à deux cents lieues de Paris.

Pour compléter tous ces détails de famille, quelques lignes doivent être encore ajoutées.

Maître Jobelin avait un frère aussi pauvre que le procureur était riche. Ce dernier, malgré les habitudes de la procédure, quelque peu desséchantes pour le cœur, gardait à son frère une vive et solide affection. Je ne veux pas examiner jusqu'à quel point l'esprit de contradiction conjugale entravait cette tendresse fraternelle, mais il faut cependant ajouter que maître Jobelin aimait son frère autant que sa femme détestait ce dernier. Etienne Jobelin était un pauvre dessinateur, employé par le célèbre jardinier Lenôtre à tracer et à copier des plans pour le château de Versailles. Ce métier ne valait que de faibles honoraires à celui qui l'exerçait. Cependant, le pauvre hère aurait eu grand besoin de gagner de l'argent, car sa femme était malade depuis longtemps, et sa fille, enfant de douze ans, était la seule garde qu'il pût lui donner. Retenu toute la journée hors de la petite maison qu'occupait sa famille, dans la plus humble rue de Versailles, il ne rentrait que fort avant dans la soirée, et son cœur se brisait à la vue du triste spectacle qu'il y trouvait. Jeanne, sa femme, succombait à une maladie de langueur qui avait déjà frappé ses jambes de paralysie. Forte et laborieuse, elle avait lutté, tant qu'elle l'avait pu, par le travail, contre la misère, et ne s'était laissé abattre qu'à la dernière extrémité. Un matin, elle reconnut en pleurant que ses forces la trahissaient et qu'il lui était impossible de quitter son lit ; quelques semaines après, ses mains lui refusèrent leur office, et il ne resta plus pour ainsi dire, de vivant en elle que la tête. Etendue immobile sur sa couche, elle dirigeait encore sa fille Ursule dans les soins du ménage, et la préparait, avec une admirable résignation, au moment où l'infortuné

n'aurait bientôt plus de mère. Ursule, quoiqu'elle ne comptât que douze ans, comprenait sa position douloureuse, et était passée, sans transition, de l'insouciance d'un enfant à l'intelligence et à la force d'une jeune fille. Active, alerte, intelligente, elle suffisait à tout, tenait la maison dans un ordre parfait, et ne laissait jamais à sa mère le temps de désirer quelque chose. Elle trouvait encore moyen de faire quelque ouvrage de couture et d'en ajouter le modique produit aux petites sommes que son père rapportait chaque samedi soir, après avoir reçu son salaire de la semaine. Maître Jobelin connaissait tous ces détails, et s'il eût été le maître, assurément son frère eût reçu de lui d'abondants secours. Mais dame Rose se trouvait là avec son effroyable lésine, et il était presque impossible au mari de rien soustraire à une telle rapacité. Elle touchait elle-même les revenus, traitait avec les fermiers ; réglait les dépenses, et ne cédait jamais à son mari, qu'après une longue lutte et des mercuriales sans fin, les quelques écus nécessaires à la dépense de poche de son esclave. Si pauvre lui-même, il ne pouvait guère, on le voit, venir souvent en aide à son frère.

Un matin, Etienne Jobelin relevait, dans les jardins de Versailles, des mesures que son patron l'avait chargé de prendre. Tandis qu'il était à l'œuvre, une grosse poutre que transportaient des maçons, et dont il ne se gara point assez vite, lui heurta violemment la main ; il en résulta un engourdissement douloureux et l'impossibilité de continuer le travail qu'il avait commencé. Deux jours après, un abcès se forma, une plaie se déclara, et un violent accès de fièvre l'obligea à se coucher sur une paille que l'on jeta près du grabat de sa femme. Il ne fallut pas longtemps pour épuiser le peu de ressources qui lui restaient ; il envoya Ursule à son patron Lenôtre ; ce dernier venait de se rendre en Hollande, où un riche négociant l'appelait pour dessiner des jardins.

Etienne attendit encore toute une journée avant de se résoudre à écrire à son frère ; mais quand il sentit la fièvre lui monter au cerveau et le menacer du délire, quand il vit son mal empirer faute des soins d'un médecin, quand il regarda surtout la pâleur de sa femme et les larmes de sa fille, il n'hésita plus.

— Mon enfant, dit-il à cette dernière, prends l'oreiller qui soutient ma tête, et va chez le fripier dont la maison se trouve à l'extrémité de la rue ; tu le prieras de t'avancer vingt sols sur ce gage. Avec la moitié de la somme, tu pourras payer ta place dans une des petites voitures qui mène à Paris ; de

Paris, il te sera facile de te faire conduire, par un commissionnaire, à Auteuil, jusqu'à la maison de ton oncle. Tu lui exposeras notre misère ; tu lui diras que nous allons mourir de faim et dans l'abandon s'il ne vient pas à notre secours. Aie bien soin d'ajouter que je suis dans l'impossibilité la plus absolue de travailler. Va, Ursule, et, pendant ton voyage, ta mère et moi nous prierons pour que Dieu et la sainte Vierge veillent sur toi et te protègent !

Ursule embrassa son père et sa mère, et se mit en mesure de leur obéir.

Ce n'était pas chose facile, pour un enfant de douze ans : dès les débuts, elle sentit le découragement s'emparer d'elle. Quand elle porta l'oreiller cher le fripier, celui-ci jeta un regard dédaigneux sur l'objet que lui présentait la pauvre timide, et dit d'une grosse voix brutale :

— Que voulez-vous que je fasse d'une pareille guenille ?

— Mon père désirerait, répliqua-t-elle, les yeux pleins de larmes et d'une voix tremblante, oui, maître, mon père désirerait que vous lui prêtassiez vingt sols, en échange desquels il vous laisserait cet oreiller pour gage.

— Mais cet oreiller ne vaut pas dix sols, s'écria le marchand ; la toile en est raccommodée à dix places, les plumes sont dures et usées.

— Je vous rapporterai vos vingt sols ce soir, balbutia Ursule ; il faut que je parte pour Paris ; je vais chercher de l'argent chez mon oncle pour mon père qui est malade ; prêtez-moi ces vingt sols par charité, mon bon monsieur, prêtez-les-moi seulement jusqu'à ce soir.

— Voilà une petite effrontée qui, j'espère, a la langue bien pendue, reprit l'homme. Allez-vous-en hors d'ici et remportez votre guenille d'oreiller ; je n'ai point d'argent à donner aux mendiants de votre espèce.

— Ursule leva en silence les yeux sur celui qui la chassait avec tant de cruauté ; elle reprit l'oreiller et alla s'asseoir, quelques pas plus loin, sur le seuil d'une maison ; là, elle ne put contenir ses larmes, et se mit à pleurer avec désespoir.

Un voiturier vint à passer avec sa charrette ; il vit cet enfant qui pleurait, et, comme il était père, il en eut pitié.

— Qu'avez-vous, ma petite, dit-il, et pourquoi pleurez-vous si fort ?

Elle lui conta la cause de ses chagrins.

— N'est-ce que cela ? Allons, consolez-vous, reportez cet oreiller à votre père qui est malade, et dépêchez-vous de venir me rejoindre ; je vous emmènerai



sur ma voiture jusqu'à Paris : une fois à la barrière, je trouverai bien le moyen de vous faire conduire chez votre oncle. Allons, vivement, petite; essayez vos yeux et dépêchez-vous.

Elle se hâta d'obéir, courut chez son père, lui raconta en peu de mots le bonheur qui lui arrivait, et se hâta de venir rejoindre le voiturier. Celui-ci ménagea à la petite fille une place commode sur la paille de sa charrette et s'assit à côté d'elle; après quoi, il tira d'un coffre une énorme tranche de pain avec un bon morceau de viande froide, et il se disposa à manger.

Ursule ne put s'empêcher de jeter un regard rapide sur l'appétissant déjeuner. Ce regard n'échappa point à l'œil du voiturier.

—Ma petite commère, dit-il en souriant, je pense que vous ne refuserez pas de prendre votre part de mon repas du matin; l'air vif donne de l'appétit, n'est-ce pas?

Il tailla une grande tranche de son pain, qu'il couronna d'un succulent diadème de veau rôti, et il plaça doucement cette collation sur les genoux de sa compagne de route.

—Disons notre *Benedicite*, ajouta-t-il.

—Je prierai Dieu pour vos enfants, murmura Ursule avec émotion.

Et elle se mit à déjeuner avec un appétit qui récompensa la charité du voiturier; cela réjouissait le cœur, de voir manger si joyeusement.

Il était midi, à peu près, quand la charrette atteignit la barrière de Paris. Ursule, durant le voyage, s'était tout à fait gagné l'amitié du voiturier; il fit signe à un cabriolet de place d'avancer, paya d'avance au cocher la place d'Ursule, embrassa cette dernière, et se mit à fouetter gaiement ses chevaux. Rien ne met en belle humeur comme une bonne action.

Le cabriolet emmena Ursule vers la maison de son oncle avec toute la vitesse possible à son cheval: seulement ce cheval était boiteux, et, deux fois en chemin, le cocher se sentant soif, descendit aux cabarets de la route pour se désaltérer. Ursule n'osa pas se plaindre, quoiqu'elle vît avec inquiétude le temps s'écouler et le moment de la nuit s'avancer: car on était en plein hiver. Enfin vers quatre heures et demie, le cabriolet s'arrêta devant la maison du procureur, et l'enfant put, d'une main tremblante, heurter le marteau de cuivre qui brillait sur la porte.

Ce fut dame Rose elle-même qui vint ouvrir. Elle jeta sur sa nièce, qu'elle n'avait jamais vue, un regard qui fit frissonner la petite fille.

—Que voulez-vous? demanda durement la vieille

femme en attachant son œil noir sur sa nièce qu'elle ne connaissait point, je viens de vous le dire.

—Je désirerais parler à maître Jobelin, bulbutia Ursule dont la frayeur augmentait de plus en plus.

—Et qu'avez-vous à lui dire?

La peur, cette fois, ne laissa point à Ursule assez de voix pour répondre.

—Parler! qu'avez-vous à lui dire? D'où le connaissez-vous? De quelle part venez-vous?

—De la part de son frère Etienne.

A ce nom, dame Rose se releva de toute la hauteur de son corps chétif, comme si elle eût vu une vipère devant elle.

—De la part d'Etienne! s'écria-t-elle. C'est l'aumône que vous venez demander, petite misérable! Hors d'ici, et n'y mettez jamais les pieds, ou je vous en ferai chasser à coups de fouet par mon cocher.

Ursule sentit ses forces défaillir; si elle ne se fût point appuyée contre la porte, dame Rose l'eût vue tomber à ses pieds. Hélas! la pâleur et le désespoir de la pauvre enfant ne touchèrent point le cœur de sa tante.

—Hors d'ici! répéta-t-elle, hors d'ici!

Et elle poussa violemment la porte, qui se referma et rejeta à quelques pas l'enfant évanouie.

Quand Ursule reprit connaissance, il commençait à faire nuit, et le froid avait engourdi tellement ses membres qu'elle pût à peine trouver la force de se relever et de se tenir sur ses jambes. Elle y parvint enfin; mais bientôt elle regretta son évanouissement et l'état voisin de la mort où il l'avait jetée; le désespoir le plus affreux s'empara d'elle.

Ce désespoir ne se trouvait que trop justifié! N'était-elle point là, seule, bien loin du logis de son père, sans asile, sans ressources, la nuit, en proie aux rigueurs de la bise qui soufflait avec violence, et sans l'argent nécessaire pour se procurer un gîte jusqu'au lendemain? Quand bien même elle aurait de l'argent, où trouverait-elle ce gîte? qui voudrait recevoir dans sa maison une petite fille de douze ans, étrangère au pays, et si timide qu'elle n'oserait même pas demander qu'on la recueillît pour la nuit? Et le lendemain comment regagner Versailles? Mon Dieu! mon Dieu! il ne lui reste d'espoir qu'en vous!

Elle s'agenouilla et se mit à prier avec ferveur. Après quoi, plus forte et plus résolue, elle se releva et marcha vers un homme qui traversait la grande route, enveloppé dans un manteau.

—Mon bon monsieur..., dit-elle d'une voix tremblante.

—Je n'ai rien à vous donner ; que Dieu vous assiste ! répondit l'inconnu sans arrêter sa marche et se retourner.

—Ce n'est point l'aumône que je vous demande, reprit-elle avec plus de force ; veuillez m'enseigner le chemin de Versailles, monsieur.

Celui à qui elle s'adressait s'arrêta avec stupéfaction.

—Ursule ! fit-il avec surprise ; Ursule ! vous ici à pareille heure, mon enfant !

—Mon oncle ! Dieu m'a entendue ! c'est mon oncle !

—Et quoi diantre t'amène ici à pareille heure ? demanda maître Nicolas Jobelin.

—Mon père est blessé à la main et se trouve dans l'impossibilité de travailler.

—Etienne ! mon pauvre Etienne ! et pourquoi n'est-il pas venu lui-même ? une blessure à la main ne saurait l'empêcher de marcher ?

—La fièvre le retient au lit ; vous devez juger combien il est malade, puisque c'est moi qu'il envoie vers vous.

—Et que t'a-t-il dit de me demander ?

—Rien, répondit Ursule ; il m'envoie vers vous pour vous apprendre qu'il est malade, sans possibilité de travailler et sans ressources.

—Et comment es-tu venue jusqu'ici ?

—Mon père avait voulu vendre l'oreiller sur lequel reposait sa tête malade ; on a refusé de prêter sur cette oreiller le prix nécessaire pour payer ma place dans une voiture ; un charretier a eu pitié de moi : il m'a amené jusqu'à la barrière, et il a chargé un cocher de cabriolet, qu'il a indemnisé, de me conduire à votre maison d'Auteuil.

—Et pourquoi demandais-tu le chemin de Versailles ?

—Pour m'en retourner près de mon père.

—La nuit ? à pied ?

—La nuit ? à pied ?

—Sans m'avoir vu ?

—Comment pouvais-je espérer de vous voir, puisque votre femme m'avait chassée de votre maison ?

Maître Jobelin poussa un profond soupir : sans répondre, il enfonça ses deux mains dans les deux grandes poches de son gilet et sembla, quelques temps y chercher un objet qu'il n'y trouvait point. Il jeta ensuite quelques exclamations confuses, et, prenant Ursule par la main :

—Il faudra bien, dit-il que ta tante te reçoive chez elle pour cette nuit : on ne peut laisser un enfant de ton âge, la nuit, à l'abandon sur le grand chemin. Viens !

—Rentrer dans cette maison dont on m'a honteu-

sement chassée ! fit Ursule avec un mouvement d'effroi.

—Ne vas-tu pas faire la difficile, à ton tour Préfères-tu mourir de froid au pied d'un arbre ? Viens avec moi : ne réponds rien aux criailleries de ta tante, et couche-toi en silence dans le lit que je te ferai donner. L'essentiel est de passer d'abord la nuit. Demain, nous aviserons à ce qu'il sera possible de faire pour ton père, Allons, du courage ! viens ; si j'avais l'argent nécessaire pour te loger dans une auberge, je ne t'exposerais point à cet orage ; mais il ne me reste même point une pièce de quinze sous.

En disant cela, il prit sa nièce par la main et heurta le marteau de la porte. Le cœur lui battait avec autant de violence qu'à l'enfant qui l'accompagnait.

Une vieille servante, presque aussi revêche que sa maîtresse, vint ouvrir, et l'on entendit la voix perçante de dame Rose, qui glapissait sur ses tons les plus aigus :

—Voici un quart d'heure que je vous attends, maître Jobelin. Ne vous-laissez pas point de me faire attendre ainsi, tous les jours, au moment du souper ?

En attendant cette voix redoutable, maître Jobelin sentit son courage s'évanouir.

—Thérèse, ma bonne Thérèse, dit-il à la servante, rendez moi un service ; faites coucher cette enfant dans quelque coin de la maison, et donnez-lui à souper sans que ma femme le sache. La chose sera facile, et c'est une bonne œuvre dont Dieu vous saura gré.

—Je n'ai point l'habitude de rien faire en cachette de Madame, répliqua Thérèse, digne servante de sa maîtresse, et qui se mit à crier de façon à se faire entendre de dame Rose.

Celle-ci accourut avec la précipitation d'une louve qui se jette sur une proie. Quand elle vit la petite fille qui se tenait réfugiée derrière le procureur, elle éprouva un tel accès de colère que sa voix s'étouffa dans son gosier serré par les convulsions de la fureur.

—Ici ! cette petite mendiante ! ici ! s'écria-t-elle. On se fait donc un jeu insolent de me braver ! Ah ! je l'écraserai sous mes pieds !

—Ursule était sans asile..., la nuit..., balbutia maître Nicolas.

—Et que m'importe ! Ma maison est-elle un refuge pour tous les mendiants qui se trouvent la nuit sur ce grand chemin ? Hors d'ici, petite misérable, hors d'ici, je te le répète !

Tant de dureté indigna le pacifique procureur.

—Je suis chez moi, et ma nièce n'en sortira que quand je le voudrai bien, dit-il avec un courage qu'il n'avait jamais montré en présence de dame Rose.

Celle-ci resta stupéfaite et attérée comme le prophète Balaam lorsqu'il entendit son âne parler et refuser d'aller plus loin. Elle fit signe à Thérèse de chasser Ursule ; la duègne se mit en devoir d'obéir.

—Si vous touchez cette enfant, c'est moi qui vous chasserai, intima le procureur à la servante.

La surprise et la rage avaient tenu muette jusque-là dame Rose ; mais quand elle fut un peu revenue de sa première émotion, elle retrouva sa voix et ses cris plus puissans que jamais.

Voilà ! mugit-elle voilà ce que j'étais appelée à voir dans la maison de mon père ! Ce n'était point assez d'y avoir fait entrer comme maître un mendiant, un homme ramassi par pitié dans le coin d'une étude ; il faut que cet homme, comblé de mes bienfaits, y amène les autres mendiants de sa famille ! Par le salut de mon âme, c'est une infamie que je n'y verrai point !

—Mon oncle, mon oncle, laissez-moi partir, murmura Ursule ; je préfère toutes les souffrances et tous les périls d'une nuit sans asile à tout de honte et d'affronts.

—Tu es chez moi, tu y resteras, répondit le procureur qui, semblable à tous les gens faibles qui ont pris, une fois, une résolution forte, s'y maintiennent avec une persistance que n'y mettrait point peut-être l'homme le plus résolu.

Dame Rose, au comble de la rage, tomba sans connaissance et fut prise de convulsions. Tandis que Thérèse s'efforçait de faire revenir à elle sa maîtresse, maître Jobelin s'empara du trousseau de clefs qui se trouvait attaché à la ceinture de sa femme, et alla ouvrir prestement un secrétaire dans le quel il prit un gros sac d'argent : puis, faisant signe à sa nièce de le suivre :

—Viens avec moi, petite, dit-il ; j'ai maintenant de quoi payer pour toi une chambre et un souper à l'auberge. Viens avec moi.

Et sans s'inquiéter autrement de dame Rose qui se tordait sur le pavé, il sortit de la maison, emmena l'enfant dans une hôtellerie du village, lui fit donner à souper, la coucha lui-même dans un bon lit, et lui recommanda de se trouver le lendemain matin, au point du jour, habillée et prête à partir. Après quoi il l'embrassa sur le front, et rentra bravement chez lui. Sans demander à Thérèse, qui vint lui ouvrir, si la crise de dame Rose était apaisée, il prit dans les mains de la servante le bougeoir qu'elle tenait, traversa en sifflottant le corridor, monta l'escalier, s'installa dans sa chambre dont il ferma la porte à double tour, et se coiffa de son bon-

net de coton ; heureux comme un roi et bénissant le ciel d'avoir eu le courage de résister en face au démon qui l'écrasait sous ses pieds depuis si longtemps.

—Je ne croyais pas que la chose fût aussi facile, dit-il en s'endormant ; je suis charmé de le savoir j'userai de la recette.

## § II.—UNE AGONIE.

Le lendemain, il sortit de son lit avant le jour et alla éveiller la vieille servante, à laquelle il ordonna d'ouvrir la porte de la maison.

—Mais monsieur sait bien que madame garde toutes les clefs des portes, dit la camériste stupéfaite.

—Allez les lui demander.

—Madame me les refusera.

—Dites-lui que si elle les refuse j'irai les chercher moi-même.

—C'est ce qu'il faudra voir, glapit la voix de dame Rose qui se trouvait aux écoutes.

—C'est ce que vous allez voir à l'instant.

Elle se plaça devant la porte pour en fermer le passage à son mari.

—Écoutez-moi bien, lui dit-il ; tâchez de ne pas oublier mes paroles et d'en tirer bon profit. Jusqu'à présent j'ai été faible devant vous ; hier, à force d'abuser de cette faiblesse, vous m'avez donné le secret de ma force. J'ai été le serviteur et l'esclave de la maison jusqu'aujourd'hui ; aujourd'hui les rôles vont changer ! je suis et je veux être le maître à mon tour. Ceci posé, donnez-moi les clefs de la porte, que je les joigne aux clefs des armoires dont je suis déjà en possession.

—Misérable mendiant, recueilli par ma pitié, voilà ce que tu me réservais, n'est-ce pas, pour prix de mes bienfaits !

—Je connais ce refrain-là, depuis vingt ans que j'ai eu le malheur de vous épouser. Les clefs ! les clefs !

—Vous ne les aurez qu'avec ma vie.

—Habituez-vous, ma mie, à ne point me faire répéter deux fois les ordres que je vous donne, interrompit-il en saisissant de sa main énorme le bras de dame Rose, et en arrachant de ses doigts aigus les clefs qu'il serraient comme l'eût fait un crochet de fer.

—Il jeta les clefs à Thérèse, et lui dit d'une voix qui ne permettait point la désobéissance.

—Allez m'ouvrir la porte.

Thérèse ramassa les clefs et obéit. Maître Jobelin sortit de chez lui radieux, la tête haute, le cœur content et la poitrine libre ; jamais de sa vie il n'avait respiré si bien. Il se rendit à l'auberge,

paya l'écot de sa nièce, se fit amener une voiture et partit pour Versailles en promettant un large pourboire au cocher s'il menait ses chevaux rondement. L'argent pétillait dans les mains de cet homme habitué longtemps à toutes les privations. Comme un cheval sans frein, il se sentait le besoin de mille folles équipées : il eût volontiers dansé au milieu de la route, et Ursule elle-même s'égayait à la gaité de son oncle, qui la rassurait sur la santé de son père et de sa mère, et qui lui disait en montrant un gros sac d'écus qu'il faisait sonner :

—Regarde, mon enfant, il y a mille livres là-dedans. Tout cela est pour ton père, pour ta mère et pour toi. Plus de pauvreté, plus de misère ; car si ce sac ne suffit point, il s'en trouve encore d'autres dans le secrétaire de ma femme. Pourquoi n'ai-je point eu plus tôt le courage que tu m'as donné hier (car c'est à toi que je dois mes bonnes résolutions). Bien des malheurs et bien des souffrances n'auraient point eu lieu. Mais enfin, il est encore temps de tout réparer, et je veux réparer tout.

En disant cela, il embrassait Ursule et ordonnait au cocher de fouetter son cheval et d'aller.

—Je te payerai comme payerait un roi, disait-il en caressant de nouveau son gros sac plein d'écus de six livres.

Les deux pauvres malades de Versailles n'avaient point pris, sans de longues hésitations, vous le savez, la résolution périlleuse d'envoyer Ursule près de Nicolas Jobelin. Ils ne la virent partir qu'avec des larmes, et ils semèrent à prier ardemment Dieu de la protéger lorsqu'elle fut sortie de leur triste gîte ; enfin ils se sentirent quelque espoir après l'avoir vue rapporter l'oreiller, et leur annoncer qu'un bon voiturier, touché de compassion, se chargeait de l'emmener à Paris et de la conduire jusque chez son oncle. Une pareille rencontre et un si grand bienfait semblaient un véritable miracle et une preuve évidente de la protection céleste. Ce fut donc avec plus de calme, et délivrés de leurs cruels doutes, qu'ils laissèrent Ursule s'éloigner une seconde fois. Du moins ils étaient assurés qu'elle n'aurait point à supporter les épreuves d'une route longue et incon nue, entreprise, sans argent, par un enfant qui comptait à peine douze années. Certains qu'elle arriverait sans encombre chez leur frère, il ne leur restait qu'à demander à Dieu de la faire bien accueillir par Nicolas et par sa femme ; ils ne mettaient point en doute l'affection et la bonne volonté du premier, mais ils ne pouvaient sans terreur s'arrêter à la pensée de la seconde. Dame Rose s'était toujours montrée pour eux une infatigable ennemie, même aux temps où il n'avaient pas besoin d'elle. Orgueilleuse

de sa richesse, elle avait pris en aversion leur pauvreté, et n'avait jamais voulu permettre à son mari de recevoir chez lui son honnête et laborieuse famille. Que sera-ce donc maintenant, quand elle entendra leur fille solliciter pour son père et pour sa mère les secours de maître Jobelin ? Si Dieu ne les prend point en pitié, s'il n'émeut point de compassion cette femme, s'il ne daigne pas la changer par un miracle, comme jadis il changea par la voix du prophète Élisée l'ombre du cadran du roi-Ézéchias, il ne leur reste qu'à mourir abandonnés de tous et à laisser leur fille, leur enfant bien-aimée, seule et sans protection sur la terre. Cette pensée effroyable jetait la mère d'Ursule dans une agitation violente qui augmentait la fièvre de la paralytique et ajoutait à son agitation. Une vive rougeur colorait son visage, l'eau ruisselait sur son front, et Étienne voyait battre avec une vivacité extrême les artères de ses tempes. Une soif ardente la dévorait. Elle lutta longtemps contre la souffrance, car elle voyait son mari accablé lui-même par sa maladie et dans l'impossibilité de quitter son grabat. Cependant nos sang devenait de plus en plus brûlant ; un feu intolérable desséchait sa bouche et ses lèvres. La douleur physique lui fit oublier jusqu'à la pensée de sa fille. Un damné ne souffre pas davantage dans l'enfer lorsqu'il appelle à grand cris une goutte d'eau pour rafraîchir sa poitrine embrasée. A la fin, le mal l'emporta sur sa volonté :

—A boire ! s'écria-t-elle ; à boire, Étienne !

Étienne luttait pour ne point succomber au délire ; il mordait convulsivement un haillon afin d'étouffer les cris convulsifs que lui arrachait la douleur causée par sa plaie. En entendant les plaintes de sa femme, il essaya de se soulever, fit un effort surhumain, et parvint à s'asseoir ; mais au même instant ses forces le trahirent ; il retomba, et retomba sur sa main blessée. Un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine, et il se débattit avec rage sur le pavé.

—A boire ! répéta l'agonisante. A boire, Étienne !

Il ne répondit pas.

—A boire ! répéta-t-elle une troisième fois. A boire, mon ami, ou je vais mourir.

Étienne chercha à s'approcher de la table, et s'efforça, mais en vain, d'y parvenir en rampant.

—Au nom de notre amour, au nom de notre fille, Étienne, mon ami, mon mari, Étienne, mon bien-aimé, à boire ! à boire !

La paille sur laquelle s'agitait Jobelin grinça et cria de nouveau, puis tout rentra dans le silence.

—Tu ne m'aimes donc pas, reprit la voix de

Marguerite, qui commençait à céder au délire. Tu ne m'aimes pas, je le vois ! Mon Dieu, il me faudra donc mourir ici, faute d'une goutte d'eau !

— Sainte Vierge, donnez-moi la force de me relever ! pria Étienne.

Puis il voulut dire à sa femme : « Je n'ai point la force de me soulever et de venir à ton aide » ; mais ses lèvres contractées et raidies ne purent articuler une seule syllabe.

— Étienne ! Étienne ! Par pitié... A moi ! à moi !

Ce fut là le dernier gémissement qu'entendit Jobelin. Une respiration courte et rude succéda à cette plainte ; puis un râle à peine perceptible ; puis, rien. Ce silence effraya Étienne plus que n'avaient fait les plaintes déchirantes de la malade. Exaspéré par le désespoir, il rassembla toutes ses forces, se releva, se hissa sur ses jambes chancelantes, et parvint, en s'appuyant contre la muraille, à gagner, après de longs et indicibles efforts, le lit de sa femme. Seigneur mon Dieu ! ses yeux étaient clos sous ses paupières ; aucune voix, aucun souffle ne sortait de ses lèvres.

— Marguerite !... Rien ! Pas un signe ! Pas un mouvement !

— Marguerite ! Oh que cette immobilité est effrayante !

— Marguerite !... donne-moi ta main. Ne garde pas cette immobilité qui m'effraye. Tiens, je t'apporte l'eau que tu m'as demandée. Marguerite ! Soulève un peu ta tête, que j'approche ce breuvage de tes lèvres ! Marguerite ! Que ta main est froide ! Quelle lividité se répand sur ton visage ! Mon Dieu ! quelle pensée affreuse !... Morte ! morte !

Il retomba rudement sur le pavé, et il y demeura toute la nuit, en proie à un délire qui ne lui laissait, de sa raison, que le sentiment de ses tortures et la conscience de son malheur.

Le matin, quand Ursule et Nicholas heurtèrent à la porte, personne ne leur répondit.

Mon père et ma mère dorment, dit l'enfant. Je sais de quelle manière on peut ouvrir le loquet de la porte sans les éveiller. Chut ! mon oncle.

Elle passa en effet sa petite main à travers un trou percé dans une planche, et fit tourner la porte sur ses gonds.

Marguerite était étendue sur son lit ; Étienne gisait à ses pieds. Tous les deux restaient dans une immobilité qui n'avait rien des apparences du sommeil.

— Ma mère ! ma mère ! s'écria Ursule en courant au lit de Marguerite.

Elle posa ses lèvres sur le front du cadavre, elle sentit que ce front était glacé.

— Ils sont morts ! ils sont morts ! gémit-elle éperdue en allant à son père.

— Marguerite à soif, murmura Étienne ! Donne à boire à Marguerite.

Ursule et Nicolas prodiguèrent à cet infortuné des soins qui parvinrent à le ranimer. Il porta autour de lui des regards insensés, leur montra le corps immobile de Marguerite, et sourit.

Elle n'a plus soif, dit-il : tant mieux !

Et il passa sa main amaigrie sur son front blême et décomposé. Ursule ne put retenir un cri de douleur..... Les cheveux de son père avaient blanchi depuis la veille !

Il y a des souffrances et des désespoirs qu'il faut renoncer à peindre. Longtemps des sanglots et des larmes sortirent seuls des poitrines de maître Nicolas, de sa nièce et d'Étienne. Tous les trois se débattaient avec angoisse sous le coup qui les frappait. A la fin, Nicolas retrouva un peu de force et de sang-froid.

— Il faut quitter ces tristes lieux, dit-il ; venez, Étienne, viens, ma pauvre Ursule.

Ursule se jeta sur le lit de sa mère, dont elle étreignit le cadavre dans ses bras.

— Je ne veux pas me séparer de ma mère, ! Je veux rester près de ma mère, dit-elle. Dieu me fera peut-être la grâce de mourir avec elle.

Étienne s'assit devant une table.

— Chut ! dit-il, chut ! J'ai d'importants travaux à terminer pour M. Le Nôtre. Il s'agit du plan d'un parterre qu'il faut dessiner. Où se trouvent donc mes crayons, mon papier, mes règles ? Je ne sais où j'ai mis mon canif... Et ma main droite ? Ma main droite est aussi perdue ! Femme, cherche donc ou j'ai mis ma main droite. Où l'as-tu serrée ?... Ah ! tu l'auras emportée avec toi dans la tombe. Rends-la-moi, rends-la-moi. Vois-tu, Marguerite, sans ma main droite, il ne me serait plus possible de gagner le pain de mon enfant ; il me faudrait rester dans la misère où nous nous trouvons, faute de travail. Rends-moi ma main droite ! femme ; rends-la-moi.

— Il faut quitter ces lieux, Ursule, répéta le procureur. Fais effort sur toi-même, surmonte ta douleur ; ton père a besoin de soins urgents, dont le retard peut compromettre sa vie. Au nom de ta mère, suis-moi, mon enfant !

Ursule pleurait sans répondre ; maître Nicolas la prit dans ses bras et l'emporta malgré elle hors de la chaumière. Comme la jeune fille pleurait et se débattait, Étienne l'accompagna en disant :

— Tu pleures de ce que ma main droite est perdue, n'est-ce pas ? C'est un grand malheur que ta

mère ait ainsi emporté ma main dans le paradis. Le bon Dieu en a tant dans le ciel! moi, je n'avais que celle-la pour gagner mon pain!

Maître Jobelin installa son frère et Ursule dans une auberge voisine, ou ils trouvèrent du feu pour se réchauffer. Tandis qu'Etienne s'approchait de la cheminée avec un empressement avide, et qu'Ursule priait devant une image de la Vierge, le procureur donna ordre à un domestique d'aller chercher sur-le-champ un chirurgien. Il remit ensuite à une vieille femme l'argent nécessaire pour acheter un suaire et un cercueil à Marguerite; il lui recommanda de veiller pieusement près d'elle, et de tout disposer afin qu'un enterrement modeste, mais décent, pût avoir lieu le lendemain de bonne heure. Sur ses entrefaites, le chirurgien arriva.

C'était un homme jeune encore, et qui jouissait dans la ville de Versailles d'une réputation méritée de savoir et d'expérience. Il considéra la main d'Etienne, et dit, après en avoir examiné la plaie;

—Monsieur, l'amputation est indispensable. Si elle n'a point lieu avant une heure, il ne reste aucune chance de salut au malade; la gangrène se manifeste et croit avec une effrayante promptitude. J'attends vos ordres.

—Vous voyez dans quel état de délire et d'agitation se trouve cet infortuné.

—Je ne répons pas de le sauver par l'amputation mais je suis convaincu qu'une seule chance de salut lui reste, et que cette chance est l'amputation.

—Faites donc votre devoir, monsieur le docteur, et que Dieu nous protège! répondit maître Jobelin.

Le chirurgien donna en latin quelques ordres à l'un des aides qui l'accompagnaient. Celui-ci sortit aussitôt, et revint bientôt accompagné d'un de ses camarades, qui tenait à la main un trousseau d'instruments de chirurgie.

A Dieu ne plaise! que je vous fasse assister à l'affreux spectacle d'une amputation, que je vous fasse entendre les cris du patient, et que je vous montre ce membre inanimé qui tombe aux pieds du chirurgien, calme et insensible durant cette terrible épreuve.

Après le pansement terminé, tout à coup Etienne poussa un cri de joie, il échappa des mains de ceux qui l'emmenaient vers un lit pour l'y coucher, ramassa à terre la main qui venait d'être coupée, et se mit à dire:

—Quel bonheur! Marguerite vient de me rendre ma main. Merci, bonne femme, merci! Je pourrai donc encore gagner mon pain, comme par le passé.

On voulut lui arracher ce triste débris, mais il le défendit avec tant de force, que le chirurgien fit

signe qu'on ne continuât point avec lui une lutte dangereuse.

—Quand il dormira, vous pourrez facilement lui ôter cet objet, dit-il; maintenant, laissez-le calme, et sans exciter une agitation qui ne m'inquiète déjà que trop pour lui. La cure est douteuse et difficile; n'en augmentons pas les chances périlleuses.

Contre toute attente cependant, le malade passa une journée calme et une nuit paisible. Aucun des accidents redoutés par le chirurgien ne se présenta. L'aide qu'on avait laissé près du malade, rassuré sur l'état d'Etienne, finit par s'endormir profondément dans un fauteuil, près du lit de l'opéré. Tout à coup un bruit l'éveilla en sursaut: c'était Etienne qui, demi-nu, rentrait et se reglissait furtivement dans son lit.

—Chut! dit-il, chut! elle est maintenant en sûreté! on ne me la dérobera plus.

En achevant ces paroles, il plaça sa tête sur son oreiller et s'endormit profondément.

### § III.—LE DÉPART.

Quand, le lendemain matin, maître Jobelin revint de l'enterrement de sa belle-sœur, il trouva Etienne dans un état de calme devant lequel s'étonnait lui-même le chirurgien. Non-seulement la fièvre l'avait quitté, mais encore sa raison lui était revenue complètement. Quand il parlait de Marguerite, ses yeux s'emplissaient de larmes, sans toutefois qu'il retombât dans les folles pensées qui l'agitaient encore la veille.

Cet heureux changement ne se démentit point dans son état. La guérison s'opéra avec une rapidité qui tenait du prodige. Ursule ne quitta point son père durant cette convalescence. Le malheur semblait lui avoir donné la force et l'intelligence de l'âge mûr. Jamais garde-malade ne se montra plus patiente et d'un tact aussi parfait; elle semblait deviner les intentions du chirurgien, et les secondait merveilleusement.

Un matin que maître Jobelin était venu voir son frère, le chirurgien fit une visite au convalescent. Il examina avec soin la cicatrice du moignon, déclara la guérison complète, et ajouta que ses soins étaient désormais inutiles.

Le procureur tira une bourse de sa poche et la présenta au docteur. Celui-ci la reçut et la jeta dans le tablier d'Ursule.

—Ces honoraires reviennent à mon petit confrère, dit-il en riant. Vrai Dieu! si cette fille était un garçon, j'en ferais mon élève favori, et ne voudrais point d'autre aide près de mes malades.

En achevant ces paroles, il sortit brusquement et

se déroba aux remerciemens d'Etienne et à la reconnaissance d'Ursule.

Quand il fut parti, Etienne prit la main de son frère.

— Ecoute-moi, Nicolas, dit-il. Tu as été pour moi ce que tu n'a cessé d'être toute ta vie, un frère bon, tendre, généreux, et qui n'a pas craint de compromettre même la paix de son ménage pour me prouver son affection et ne point m'abandonner. Je serais un ingrat, si je restais plus longtemps à ta charge. Je ne puis plus écrire ni dessiner; mais, grâce à Dieu qui m'a suggéré une bonne pensée, je n'en serai point réduit pour cela à l'impossibilité de gagner ma vie. Le roi de Danemark vient de faire écrire à M. Le Nôtre; il lui demande un plan de dessins pour des jardins qu'il veut faire établir dans le parc de son palais. Il faut, pour diriger les ouvriers chargés de ce travail, une personne désignée par M. Le Nôtre et initiée à ses intentions. J'ai obtenu de mon digne patron la faveur de cet emploi. Après-demain je partirai pour le Danemark.

— Mais tu ne peux emmener ta fille avec toi? Ce serait l'exposer à des périls; et puis, son éducation se trouverait négligée. Je me charge d'elle; durant ton absence, elle sera ma fille.

— Nicolas! Nicolas! tu veux donc me faire mourir de joie? tu veux donc que je te doive tout en ce monde? Merci, frère. J'accepte; mais c'est à la condition que tu me laisseras t'envoyer du Danemark l'argent nécessaire pour t'indemniser des dépenses que tu feras pour ma fille. Sans ta femme, Nicolas, je ne songerais point à te parler ainsi.

— Sois en repos, et ne t'inquiète de rien. Pars libre d'esprit et le cœur content, Grâce à Dieu, je suis riche, et je n'ai qu'un fils. Je puis bien adopter ma nièce, et lui tenir lieu de la mère qu'elle a perdue et du père qui s'expatrie pour aller gagner honorablement sa vie dans une contrée lointaine et barbare.

Le lendemain de cet entretien, Etienne et Nicolas, après s'être embrassés tendrement, se séparèrent, Etienne afin de gagner le port de mer où il devait s'embarquer pour le Danemark, Nicolas pour conduire chez lui Ursule, la pauvre Ursule qui venait de quitter son père, et qui se trouvait orpheline par la mort et par une absence éternelle peut-être.

Ce ne fut pas sans inquiétude et sans crainte que maître Jobelin reprit le chemin de sa maison de Neuilly.

Depuis le jour où il avait si courageusement brisé ses habitudes de servilité envers dame Rose, et reconquis avec une énergie inespérée son autorité maritale, la vieille femme ne lui avait point adressé une seule fois la parole, et n'avait répondu aux questions

de M. Jobelin que par des monosyllables secs et n'exprimant que trop bien la rage qui la dévorait. Cependant, le pacifique procureur s'était érigé tout à coup en maître d'une façon tellement tyrannique, il faisait peser avec une si grande force le poids de sa volonté, que dame Rose sentait la résidence impossible. Elle obéissait comme le loup tombé dans la fosse d'un piège, et qui se laisse museler sans résistance par le chasseur; seulement, l'œil fauve de la redoutable bête brille d'un éclat sinistre et enragé. On le comprend, le premier usage qu'il ferait de sa liberté, s'il pouvait la reconquérir, serait la mort de son ennemi. Jobelin sentait tout le péril de sa situation; il savait qu'il ne devait attendre de dame Rose ni pardon ni merci. C'était maintenant entre eux une lutte désespérée et sans fin. Il fallait rester vainqueur, ou succomber écrasé à son tour. L'imminence de ce péril servait à le tenir en garde contre toute pusillanimité, mais non contre toute crainte. Il regrettait presque ce qui s'était passé; et cet état de lutte, de guerre et de haine lui causait un malaise dont il sentait surtout les inconvéniens aujourd'hui qu'il lui fallait accomplir un nouvel acte d'autorité, et introduire sa nièce chez lui, pendant un jour ou deux, jusqu'au moment où il aurait pu prendre les dispositions nécessaires à l'admission d'Ursule au couvent. Il soupira, s'arma de résolution, et entra dans la chambre de sa femme en tenant la petite fille par la main.

— Rose, dit-il à sa femme, voici deux mois qu'une triste division est venue troubler notre ménage; ne voulez-vous point oublier le passé, et devenir la mère de cette pauvre orpheline?

Dame Rose sourit, avec amertume, de ses petites lèvres minces et pâles.

— Vous êtes le maître au logis, dit-elle, ordonnez ce qu'il vous plaira. Une femme doit obéir à son mari, j'obéirai. Il vous plaît que je devienne la servante de cette petite mendicante... Soit! Je dois m'attendre à toutes les injures; j'accepte celle-ci avec les autres.

— Puisque vous le prenez sur ce ton, repartit M. Jobelin, soit! à mon tour. Je voulais faire entrer Ursule au couvent, mais elle restera au logis. Par ce moyen, j'aurai du moins près de moi quelqu'un pour m'aimer et pour me complaire.

Ursule, effrayée par le regard que lui jeta sa tante, vint se réfugier en tremblant près de son oncle,

— Sois sans crainte, lui dit-il, je te protégerai; quiconque chercherait ici à t'offenser serait chassé sur l'heure. Entendez-vous, Thérèse? ceci s'adresse particulièrement à vous.

En achevant cette menace, il sortit, et emmena Ursule.

Avouons cependant qu'il ressentait autant de frayeur que s'il se fût agi pour lui d'assister, en personne, à une des redoutables batailles que son ami Corneille Wael peignait et gravait avec tant d'énergie, et dont un magnifique exemplaire, représentant un *Combat d'infanterie*, ornait le salon du mari en révolte.

La résolution de maître Jobelin était plus énergique que sage. Il ne tarda point à en reconnaître les inconvénients; car, malgré la sollicitude et la protection dont il entourait la pauvre enfant, Ursule n'en était pas moins exposée à mille persécutions invisibles et traîtresses qui la rendaient fort malheureuse. Plus d'une fois il fut tenté d'en revenir à son premier projet et de la faire entrer au couvent; mais il était trop novice en fait d'autorité et d'énergie pour oser faire cette concession apparente à sa femme. Ursule resta donc près de sa tante, qui ne lui adressait jamais une parole, et ne paraissait même pas la voir à table, quand elle s'y trouvait en face d'elle. Maître Jobelin crut remédier à tout en donnant une gouvernante à Ursule. Il en résulta pour dame Rose une victime de plus à persécuter et un surcroît de haine et de vengeance contre Ursule. Il fallut bientôt renoncer à la gouvernante, qui demanda son congé. On la remplaça par des maîtres à domicile.

#### § IV.—SEULE AU MONDE.

Trois années s'écoulèrent ainsi, durant lesquelles Nicolas reçut plusieurs lettres d'Etienne. Ces lettres étaient accompagnées d'envois d'argent pour payer la pension d'Ursule, et de quelques cadeaux destinés à dame Rose. Celle-ci refusa dédaigneusement de les accepter, et Jobelin en fit don à la gouvernante de sa nièce. Quant à Thérèse, jamais démon ne fut plus acharné à exciter contre Ursule la haine déjà si fervente de dame Rose. Tous les moyens lui semblaient bons, et il ne se passait point de jour qu'elle ne parvînt, par quelque atroce méchanceté, à faire fondre en larmes la pauvre créature livrée à sa furie.

Un nouveau chagrin finit par venir se joindre encore aux souffrances d'Ursule et à l'agitation de maître Jobelin. Etienne cessa de donner de ses nouvelles. Il n'était point facile alors d'entretenir une correspondance avec le Danemark. Le procureur ne put donc recueillir sur son frère absent que des renseignements vagues et qui ne servirent qu'à redoubler ses incertitudes; les uns affirmaient qu'Etienne était parti pour la Russie, et avait été demander à

Moscou des moyens de fortune plus rapides et plus brillants; les autres prétendaient qu'il avait succombé à une maladie violente et soudaine. On peut juger quelle douleur ces nouvelles apportaient à Ursule, dont le malheur avait développé, d'une façon précoce, la raison et la sensibilité. Quoiqu'elle ne comptât encore que seize ans, et qu'elle eût gardé les apparences d'un enfant, son oncle et sa gouvernante s'étonnaient de trouver en elle l'expérience et l'esprit de conduite d'une femme faite. Elle mettait tous ses efforts à entourer de soins son oncle, et à lui rendre moins sensibles les persécutions sourdes de ses ennemis. Maître Nicolas, sans cesse tenu en irritation par sa propre faiblesse, contre laquelle il lui fallait lutter, ne sortait point d'un état fiévreux: cet état donnait à son caractère une brusquerie et même une violence qui n'épargnaient pas toujours Ursule. Souvent elle avait à supporter des rebuffades et des colères, auxquelles elle n'opposait qu'une douce résignation et des larmes, qu'elle s'efforçait de cacher. Quand elle voyait son oncle apaisé, elle lui présentait son front à baiser, pour que le vieillard se pardonnât ses propres torts.

La nouvelle de la disparition d'Etienne causa une vive joie à dame Rose et à sa digne camériste Thérèse. Dame Rose en devint plus provocante contre son mari; elle l'entretenait dans une rage permanente. Semblable au tigre qu'un gardien repousse au fond de sa loge avec une barre de fer, elle se tenait à l'abri des coups, mais elle ne cessait d'accroître la fureur de son antagoniste en lui soufflant au visage des injures impunies. De son côté, maître Nicolas ne se maintenait que par une violence factice et incessante dans une autorité incompatible avec son caractère: il agissait sous l'influence d'une sorte de vertige, portait sans cesse sur sa femme des coups à faux, et lui prêtait le flanc par mille côtés qu'elle savait frapper, elle, avec une adresse diabolique. Pour punir dame Rose dans son avarice, il se livrait à des dépenses extravagantes, et s'entourait d'objets coûteux et inutiles. Ces objets, à peine entrés chez lui, se trouvaient presque aussitôt avariés ou détruits, sans qu'on pût en accuser directement personne; souvent même les apparences de ces accidents semblaient diriger vers Ursule les soupçons et le mécontentement de son oncle; car Ursule, comme la plupart des personnes timides, était maladroite, et la crainte de quelque gaucherie la lui faisait infailliblement commettre.

(A continuer.)



# NEW-YORK.

PAR CHARLES AMEAU.

Ma chère lectrice.—J'avais préparé pour l'*Album de la Minerve* une petite historiette du crû canadien que je me flattais de vous voir accepter avec plaisir.

Tout était prêt—il ne restait plus qu'à l'écrire.

Juste à ce moment, arrive un ami qui, en deux temps et trois mouvements, s'empare de moi—et, sans presque avoir eu la permission d'y consentir pour ma part, nous filons vers New-York.....

Vous voyez que je suis loin de mon historiette.

Force m'a été de suivre la pente de mon ami.

Je vous parlerai donc de ce qui m'a passé sous les yeux ces jours derniers. Ce qui suit est à vrai dire une lettre que je vous écris de New-York.

\* \* \*

New-York est le Paris de l'Amérique.

Sa population est de deux millions d'âmes, en comptant les cinq ou six villes qui en sont comme les faubourgs.

La politique, la finance, le grand commerce, les arts, les embellissements, la position géographique, le choix du site, l'esprit d'entreprise particulier à ses citoyens—en font la ville la plus remarquable, la plus étonnante si vous voulez, de ce continent.

Il y a plusieurs manières de visiter cette métropole.

En une semaine, on peut s'en former une idée assez exacte.

En une année, on ne réussirait point à épuiser les sujets de curiosités qu'elle renferme.

Je ne saurais vous la décrire en détail, mais quelques pages me suffiront pour la représenter sous ses principaux aspects.

Afin de saisir aisément la position relative de chaque rue, de chaque quartier, il suffit de se figurer la forme du terrain qu'elle occupe.

Sur la rive gauche du fleuve Hudson—à l'endroit où il se décharge dans la mer—il y a une pointe de terre qui affecte la forme d'une langue avançant de sept ou huit milles dans l'océan, ou plutôt dans l'archipel d'îles et d'îlots qui se groupent à l'embouchure de l'Hudson.

C'est sur cette langue de terre qu'est bâtie la ville, qu'elle remplit maintenant en son entier jusqu'à l'endroit que l'on peut appeler la terre ferme.

Si donc vous vous trouvez quelque part dans ce capharnaüm moderne, et que vous ne reconnaissez plus le nord du sud, l'ouest et l'est, il suffit pour vous orienter de vérifier,—ce qui est toujours facile—l'une de ces cinq choses : 1o où est l'Hudson ? 2o où est la rivière de l'Est qui en est le côté opposé ? 3o où est la rue Broadway ? 4o quelle est la rue où vous êtes ? 5o quelle est l'avenue la plus rapprochée ?

Pour comprendre la manière de résoudre ces cinq questions, il faut savoir que la ville—qui a la forme d'une langue, longue et étroite—est coupée dans sa longueur par Broadway, et par des avenues, et qu'en travers sont placées les rues dont chacune porte, en guise de nom, un numéro.

Si Broadway n'est pas à proximité du lieu où vous trouvez, assurez-vous de l'avenue car les avenues qui portent pour nom des numéros—sont des Broadways qui courent aussi dans la direction de la longueur de la ville. Malgré cela, s'il arrive—ce qui est à peu près impossible—que vous ne vous reconnaissiez point, informez-vous du nom de la plus prochaine rivière et l'on vous dira que c'est soit l'*Hudson*, soit l'*Est*, alors vous serez orienté.

Il est impossible de s'égarer dans New-York.

Complétons ces renseignements indispensables au voyageur, par quelques mots qui font voir la parfaite distribution des voies dans ce grand amas de maisons, de magasins, de cafés, de parcs et d'édifices de tous genres.

Les avenues sont au nombre de onze et traversent la ville dans le sens de sa longueur.

Les rues sont au nombre de cent trente et la coupent en travers.

Les avenues sont numérotées depuis le côté Est jusqu'au côté Ouest, c'est à-dire depuis la rivière de l'Est jusqu'à l'Hudson.

Les rues sont numérotées depuis l'ancienne ville—qui occupe le bout avancé de la langue de terre, au nord,—en reculant vers le sud.

Vous cherchez votre chemin ? regardez aux vitres des fanaux du gaz et vous lirez, par exemple « 34ème rue », ce qui dans le cas où vous voudriez vous rendre à la 14ème rue vous indique de suite que vous êtes juste à un mille de votre point d'arrivée, car l'on compte vingt blocs, ou rues, par mille.

Parvenu à la 14<sup>ème</sup> rue, si vous avez oublié le numéro particulier de la maison que vous cherchez, vous pouvez la retrouver en vous rappelant qu'elle est située à l'Est ou à l'Ouest de Broadway ou entre telle et telle avenue, soit entre la 6<sup>ème</sup> et la 7<sup>ème</sup>; vous n'avez pas fait cent pas que vous rencontrez sur la vitre d'un reverbère le chiffre d'une avenue quelconque—et par là, vous savez s'il faut continuer à marcher ou s'il est à propos de rebrousser chemin.

Ce mode de s'orienter est tellement simple et commode qu'après l'avoir compris,—ce qui est à la portée de l'intelligence d'un enfant,—on se demande pourquoi toutes les villes se s'en servent pas. Ce reproche ne s'adresse toutefois qu'aux localités situées comme New-York sur un terrain planche—car dans nombre de cas l'adoption d'un pareil système n'entraînerait que des difficultés, à cause de la distribution naturelle du sol.

\*.\*

Nous voici donc dans New-York. Le premier pas à faire est de se procurer un logis,—logis agréable, central, peu coûteux—comme le désirent tous les voyageurs qui, sans être des caissiers aux pieds légers, ont les moyens de se payer une course de quelques centaines de milles de chemin de fer pour voir du nouveau.

Eh bien! prenez mon avis,—il provient de l'expérience, il est bon. Louez ce que l'on nomme une chambre à la française—ça ne vous coûtera qu'une piastre par jour dans un bon quartier—et vous mangerez à la carte dans les restaurants.

Vous gagnerez à ce régime : 1<sup>o</sup> de ne point habiter un hôtel, rempli d'allants et de venants ; 2<sup>o</sup> de n'avoir point à retourner chez vous trois fois le jour pour les repas ; 3<sup>o</sup> vous mangerez ce qui vous plaira, et 4<sup>o</sup> en somme vous vivrez à moitié prix des hôtels et vous serez mieux servi, sans être obligé de vous conformer aux caprices et aux règlements des gens dont vous n'avez que faire.

Au restaurant, on mange pour le prix que l'on veut y mettre; l'on règle ce prix sur son appétit ou sur sa bourse.

\*.\*

En 1614, six ans après l'établissement des Français à Québec, une petite colonie de Hollandais débarqua sur la pointe de la presqu'île qui porte aujourd'hui New-York, et bâtit quatre maisons avec un fortin sur l'emplacement actuel du Bowling-Green.

Ce hameau, qui prit le nom de New-Amsterdam, devint le centre d'un commerce de fourrures qui

grandit rapidement, en même temps que se défrichaient un peu ses environs.

En 1656, on y comptait cent vingt maisons, surtout de nombreux jardins, car les Hollandais sont partout passionnés pour l'horticulture.

Un fait signalé dès lors, c'est que les rues de cette petite ville étaient croches et étroites. On les retrouve ainsi de nos jours, quoique de nouveaux édifices soient venus remplacer les constructions primitives. La disposition régulière des rues actuelles date à peine d'un quart de siècle, aussi ne la remarque-t-on que dans la partie neuve.

En 1664, New-Amsterdam fut pris par les Anglais, mais les Hollandais y revinrent en 1673. Cependant, ils n'y restèrent qu'une année, et l'Angleterre en prit possession, et la conserva pendant deux siècles.

En 1677, on y comptait trois cents soixante-huit maisons. A partir de cette époque on lui donna le nom de New-York, en l'honneur du duc d'York, qui fut Jacques II.

En 1725 on y publiait un journal. En 1729 eut lieu la fondation d'une bibliothèque de 1640 volumes. Trois années plus tard, on y établissait une académie.

\*.\*

Pour bien visiter New-York, il faut commencer par le commencement, c'est-à-dire par la vieille ville hollandaise qui est en même temps « le bas de la ville, » l'endroit où commence Broadway, autrement dit la Batterie, qui se trouve sur la pointe de la langue de terre qui porte la ville.

La ville hollandaise, augmentée des annexes que le premier siècle de domination anglaise lui a ajoutées, ne couvre pas plus de vingt arpents en remontant la Grande-Rue (Broadway) depuis la pointe de la Batterie, et à peu près autant en travers.

C'est l'une des plus curieuses villes d'Amérique par son aspect général, si différent de ce que nous sommes habitués à voir.

Certains endroits de Québec peuvent seuls nous en donner une idée.

Les rues sont des impasses étroites et tortueuses, bordées de magasins à plusieurs étages, construits dans le goût ancien. Ce qui n'empêche pas la circulation d'y être très-active. Les voitures de roulage et les camions y abondent ; on y voit aussi un assez bon nombre de personnes évidemment attachées aux entrepôts, d'où sortent et où se rendent ces voitures, mais en somme point de foule, point de promeneurs, rien du mouvement de piétons des grandes villes. Le chargement des voitures s'y

opère sans bruit ; ce n'est qu'en remontant la ville que l'on comprend pourquoi ces longues files de ballots, de boucaux et de paquets de toutes dimensions prennent toutes le même chemin—en les voyant s'engouffrer dans les immenses artères de la cité, au milieu du tourbillon indescrivable qui y règne, l'esprit embrasse d'un bond la multitude des transactions auxquels ces produits divers donnent lieu.

La vieille ville présente un dédale de ruelles et de passages où je me suis égaré avec plaisir.

A chaque pas,—en démasquant une maison qui n'était pas visible de plus près,—l'œil tombe avec étonnement sur quelque chose qui l'attire par l'étrangeté.

Les souvenirs historiques y abondent aussi. La maison No. 1 Broadway, en face du Bowling-Green—qui est une toute petite place conservée en parc public—a vu, dans ses murs lord Cornwallis, le général Clinton, lord Howe et Washington, à cause de la commodité de son site pour observer le port en même temps que les principales places de la ville telle qu'était celle-ci il y a cent ans. Talleyrand y fut reçu par les compagnons de Lafayette.

Sur le Bowling-Green était une statue de Georges III que le peuple de New-York culbuta un jour, au début de l'insurrection qui aboutit à l'indépendance nationale. Les officiers du roi furent témoins de ce spectacle, de la maison No. 1 Broadway où ils s'étaient réfugiés. Les menaces qu'ils préférèrent, en cette circonstance ne furent pas oubliées, aussi lorsque peu d'années après le dernier régiment anglais dût se rembarquer pour l'Europe, à la pointe de la Batterie, les yankees eurent-ils le soin de forcer ces mêmes officiers à entrer dans la maison No. 1, pour être témoin du spectacle de leurs soldats défilant vers les vaisseaux et du peuple en goguette qui célébrait ce départ du milieu du Bowling-Green.

Au sud de ce petit parc on voit encore la maison des anciens gouverneurs de New-Amsterdam et de New-York.

Au coin de Wall et de Nassau streets était autrefois l'Hotel-de-Ville, qui devint le « Congress Hall. »

C'est du balcon de cet édifice que Washington fut présenté au peuple et proclamé premier président de la République, en 1789.

En face se trouvaient le pilori et le pôteau auquel on attachait les malheureux condamnés au supplice du fouet.

Aujourd'hui, tout est changé. Un monument tel qu'on en voit peu en Amérique, occupe le site du vieil hotel-de-ville—c'est la sous-trésorerie des États-Unis. Construite en marbre blanc, de deux cents

pieds de long, ornée de colonnes de six pieds de diamètre sur trente-deux de haut, cette noble construction est digne de fixer le regard du touriste et fait l'orgueil des New-Yorkais.

Au coin de Pearl et de Broad streets, dans l'auberge de France, Lafayette et Washington dirent adieu à leurs officiers, lorsque la paix les eut forcés de remettre au fourreau leur épée victorieuse.

Dans la rue Nassau, le bureau de poste est l'endroit où Franklin fit des expériences décisives sur la conductibilité de l'électricité. En voyant aujourd'hui une centaine de fils se réunir sur cet édifice vermoulu et y apporter de seconde en seconde des nouvelles de tous les points du globe, on se prend à rêver à ce que dirait Franklin s'il lui était donné de revenir contempler le succès de sa découverte sur le lieu même qui en fut le berceau.

A l'endroit où est la rue Catharines était en 1776 les dernières maisons de la ville ; c'est là que les timbres furent brûlés par la populace en fureur.

La résidence de Washington était à l'encoignure de Pearl et de Main streets.

Il y a, à chaque pas, dans la vieille ville des souvenirs du passé que l'on aime à contempler. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce point.

En remontant Broadway, on tombe, comme je l'ai dit dans la nouvelle ville.

\* \* \*

C'est à partir de Canal street, à peu près, que l'on compte le New-York nouveau, celui qui ne remonte pas au delà de vingt-cinq ans d'existence.

Or, savez-vous de combien cette portion de la ville s'est accrue dans le cours de ce quart de siècle ? — de cent vingt rues échelonnées l'une derrière l'autre, ce qui s'étendent bel et bien sur un parcours en ligne droite de six milles !

La Cinquième avenue, les théâtres, les jardins et places publiques, les belles églises, les plus opulents magasins, le Central-Park—sont dans ces quartiers de création nouvelle.

Il est en quelque sorte impossible de calculer jusqu'où se portera dans un temps donné cette croissance extraordinaire. Rien n'indique de suspension, ou même de ralentissement dans ses allures. • Il est évident que la demie douzaine de villes qui entourent New-York ne sont déjà plus que des contreforts du groupe dont Broadway est le centre—autrement dits ce sont des faubourgs de la grande ville. L'un de ces faubourgs—Brooklyn—à une population double de celle de Montréal. On calcule que ce groupe de villes renferme deux millions d'âmes. Je dois ajouter que passer de l'une

à l'autre est une affaire qui vous coûte six sous et qui vous prend cinq minutes.

\* \* \*

Voici comment j'ai employé ma journée, en une occasion où je ne savais réellement que faire, ayant été dérangé du programme que je m'étais tracé :

J'étais seul, il était sept heures du matin, je pris dans Broadway, à la hauteur du Niblo, un omnibus qui me mena au marché Fulton, sur le quai qui regarde Brooklyn, en pleine vieille ville hollandaise.

Le marché Fulton est en lui-même un phénomène, on ne doit jamais visiter New-York sans y passer.

Je déjeunai en ce lieu—mais ce qui s'appelle déjeuner ! On ne mange point comme cela ailleurs. Quoiqu'on me l'eût dit, je n'étais pas pressé de trouver tout bon dans ce singulier restaurant. Je me défie des réputations toute faites. Pourtant mes craintes étaient bien mal fondées. Allez au marché Fulton déjeuner d'un bon plat d'huitres accommodées à votre guise, et mieux qu'à votre guise, —vous y boirez du café à côté duquel celui des maisons renommées n'est que de la trempette. Et tout cela coûtera...dame...attendez...c'était si peu que vraiment je n'en ai pas gardé souvenir.

Le marché Fulton est peut-être l'endroit de New-York où l'on a le plus de chances d'étudier les Américains—je veux dire le type Yankee. C'est l'aboutissant de toutes les campagnes des environs,—des gens qui vont en ville voir l'éléphant, comme dit une locution américaine.

Du reste, chacun son goût—moi j'y ai trouvé un plaisir sans cesse varié auquel je ne m'attendais pas.

De là, en payant deux sous, on traverse à Brooklyn. Cette traversée est toute un poème. De la place qui s'ouvre devant le marché, il est facile de distinguer sur la rivière une vingtaine de bateaux à vapeur qui patinent sur les flots bourbeux de ce bras de mer avec la prestesse de ces petites bêtes à longues pattes que nous voyons courir—patiner—sur les mares d'eau ou sur le bord des ruisseaux, après la pluie.

Ces vapeurs vont et viennent entre Brooklyn et New-York, ils ne font que ce service—la traversée dure de trois à quatre minutes—chaque bateau dépose en touchant le quai, de cinq à six cents passagers—c'est fabuleux. J'avoue que je ne pouvais en croire mes yeux et que le spectacle de cette activité de circulation me frappa encore plus que les merveilles des chemins de fer américains—pourtant, de Schenectady à New-York, en l'espace de neuf

heures, j'avais rencontré plus de cent convois (chaque convoi étant d'une quarantaine de chars) venant de la grande ville.

Une fois débarqué à Brooklyn, je visitai la ville en la parcourant au moyen des chars urbains. Comme je ne tenais pas à l'étudier en détail, je me contentai de cet expédient sommaire et peut coûteux.

En terminant ma tournée, je me laissai rouler jusqu'au cimetière. Il est bon de vous dire que ce cimetière n'est ni plus ni moins que *Greenwood*, la plus poétique place qui existe au monde (paraît-il) pour dormir du dernier sommeil.

Visiter *Greenwood* est difficile, à cause des sites intéressants qui s'y rencontrent partout, mais que rien ne nous signale d'avance. Pas moyen de circuler dans cette nécropole sans s'y égarer.

Je ne fis ni un ni deux—ne connaissant ni chemin ni chemine dans ces verts bocages où la richesse et quelque fois la gloire, trouvent un tombeau fait pour le plaisir des yeux—je me contentai de me laisser conduire par le caprice de la surprise—allant du côté où m'attirait le plus beau nom, le plus riche mausolée, le plus vert gazon. C'est vous dire que je m'égarai complètement. Quand midi sonna je sortis du cimetière, peu réconcilié avec la mort, mais admirant de tout cœur le séjour que les vivants ont su lui préparer.

A Brooklyn, je montai sur un traversier qui me mena à la Batterie. Je traversai le quai et mis le pied sur un autre bateau qui partait pour Staten Island distance de plus d'une lieue. J'eus ainsi le spectacle de la grande baie de New-York que je parcourus dans sa longueur, frôlant les forts que l'art militaire y a élevés, caressant de l'œil les îles qui l'entourent, et traversant une flotte de navires d'outre-mer en partance ou arrivant. C'est l'une des plus belles promenades du continent.

Vers trois heures, je me revoyais installé au restaurant de Jones, sur Broadway, non loin de Canal street. On y mange les meilleurs potages de New-York.

J'ai écrit le nom de *Canal street*, je ne puis me dispenser d'en dire un mot ou au moins un demi mot. Traversant la ville de l'Ouest à l'Est, cette large voie marque la division naturelle que l'on établit à première vue entre l'ancien et le nouveau New-York. Je n'ai jamais rencontré à la fois autant de voitures de toute espèce et tant d'encombrement qu'à l'intersection de Broadway et de Canal street. C'est à rendre fou. Pendant les trois semaines que j'ai vécu dans cette ville, je n'ai jamais pu y passer sans une peine infinie, en dépit des efforts de la po-

lice qui s'occupe, du matin au soir, à y frayer un passage aux piétons, en même temps qu'elle débrouille l'écheveau de voitures qui s'y trouvent constamment emmêlées, et qu'elle gourmande et batonne les cochers récalcitrants. Il est certain que les vingt-cinq ou trente policemen qui font ce dur service ne perdent pas une seconde de leur temps de faction—la besogne ne chôme jamais. Pourtant ce blocus en permanence accuse un défaut quelque part. Ce défaut c'est qu'au lieu d'avoir soixante-dix pieds de largeur, Broadway et Canal street devraient en avoir cent cinquante ou deux cents. Voilà.

Du restaurant de Jones à la sixième rue, en suivant Broadway, il y a dix-huit arpents; je les parcourus à pieds. A trois heures j'entrais dans cette célèbre Cinquième avenue qui me promettait des merveilles et qui a tenu plus que sa promesse.

Depuis la sixième rue jusqu'au carré Madison, distance de trente arpents, se rencontre la fine fleur de l'avenue. Je serais tenté de m'écrier avec un écrivain connu :

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales!

A la vérité, ce ne sont que palais et que demeures princières. Plusieurs coûtent de cent à deux cent mille piastres. Le luxe dans toute sa splendeur extravagante, s'y fait voir à chaque pas. Les deux cents résidences qui bordent ce bout de rue sont une suite d'enchantements que dix promenades ne suffiraient pas à nous dévoiler en entier. J'y suis retourné deux fois, mais cela est insuffisant.

C'est là que les nababs du commerce, que les rois de la Bourse, que les tripoteurs de finances logent, en attendant ou la ruine ou le moment de se retirer à la campagne.

S'il est une ville au monde où la nécessité de faire figure s'impose sans merci, c'est à New-York. Qui que vous soyez, si votre signature posée au bas d'une valeur commerciale ou monétaire est reçue quelque part, c'est parce que l'on sait où vous donnez vos soirées, où vont vos équipages, où ont été achetés les diamants de votre femme, où sont vos amis de la finance, etc. Pas d'éclat, pas d'argent.

Je n'ai jamais eu l'air si bêtement curieux qu'en marchant à petits pas et en suivant de l'œil les bords de cette cinquième avenue.

Arrivé en face du grand hôtel qui regarde Madison square, je vis qu'il était six heures. Je me reposai dans un des nombreux restaurants du voisinage.

Je recommande aux voyageurs d'aller passer les dernières heures du jour et les premières heures de la nuit sur ce point de New York. La vingt-troisième rue, la cinquième avenue et Broadway s'y croisent de

manière à former le centre d'une étoile d'où la vue se prolonge, en tous sens, sur les milliers de personnes, et de voitures qui circulent dans ces gigantesques trouées ouvertes, à travers des masses de maisons et de magasins qui s'étendent comme une vaste mer à perte de vue. Un provincial comme moi se figure d'abord en voyant cela que le feu est pris aux quatre coins de la ville et que tout le monde se précipite vers le carré Madison qui se présente là sous les apparences d'un lieu de refuge pour tant de malheureux. Au bout de dix minutes d'observation, vous commencez à comprendre que les six courants humains qui convergent vers votre personne et qui ne se gênent pas de vous passer au nez, sont dans l'ordre, attendu que la pression des affaires les met en mouvement tous à la fois et que pour les faire retourner en arrière, il faudrait leur procurer des étonnements valant au moins ceux qui décidèrent jadis le Jourdain à remonter vers sa source et les collines à sortir de leurs habitudes indolentes pour se livrer à des cabrioles auprès desquelles le cancan de nos jours est une simple entrechat fort mal délié.

En mettant le pied sur la continuation de la cinquième avenue, je rencontrai un ami qui voulut absolument me faire voir les théâtres de la vingt-troisième rue. Nous rebroussâmes chemin et, ma foi, nous passâmes en revue une demie douzaine de salles de spectacle qui s'ouvraient à l'heure même. Mon ami ayant eu le soin de nous faire rendre à la porte de chacune d'elles, les coupons de rentrée auxquels nous avions droit, me posa en fin de compte la question suivante :

—Il est neuf heures passées, nous avons droit de rentrée dans six théâtres que tu as vus—dis-moi lequel tu préfères et nous y retournerons sans plus tarder.

—Puisque j'en ai le choix, lui dis-je, je t'avouerai que j'aimerais à recommencer la course. Je ne tiens pas à suivre les pièces que l'on y joue, mais seulement à y revoir et les acteurs et la foule qui s'y presse. Demain, nous adopterons un programme moins compliqué—ce sera pour le Grand Opera House où l'on joue des pièces en français.

La soirée se passa donc comme je l'avais réglée. Vers minuit, en reprenant Broadway, nous tombâmes d'accord, mon ami et moi, pour dire que ma journée ne m'avait pas coûté cher. Je n'avais dépensé que six chelings et demi dans mes longues courses y compris trois repas. Bien entendu que les billets de théâtre se comptaient à part.

\*.\*

Le Carrefour de la Presse situé en pleine ville, est ainsi nommé parcequ'il s'y imprime une vingtaine de journaux ; c'est un point de repère indescriptible.

Des nuées de porteurs de gazettes en sortent pour remplir la ville de leurs cris et le monde de leurs marchandises.

Le magnifique édifice du *Herald* est la construction qui attire d'abord notre œil dans ce fouillis de grandes barraques en briques rouges, la plupart à sept et huit étages, qui ceignent une espèce de place publique laissée libre devant le nouvel hôtel-de-ville.

On dit qu'il n'existe point sur le globe de journal si richement mis dans ses meubles que le *Herald* dont le propriétaire, ancien ouvrier typographe, vient de mourir en léguant des millions à ses héritiers.

Laissez-moi vous citer ici un trait qui montre jusqu'où peut aller la passion de la réclame,—ce que nous appelons l'annonce.

Le surlendemain de mon arrivée, je me trouvais en face de l'imprimerie du *Herald*, en compagnie de vingt-cinq ou trente mille personnes arrêtées là comme moi. Je regardais une parade de volontaires de la milice new-yorkaise, lorsque tout-à-coup le ciel se couvrit, et une chose qui se ressemblait à de la neige se mit à tomber sur nous. En moins de trois minutes nous en fûmes couverts. La chaleur était à 90. Je ne voulais pas croire à la neige.

Effectivement, en y regardant un peu, ce n'était pas de l'eau gelée qui chutait de là-haut mais des milliers de milliards de millions de milliasses de petits papiers grands comme le pouce sur chacun desquels était imprimé le nom d'une pilule anti-bilieuse destinée— par ce coup de théâtre,—à devenir célèbre avant d'avoir guéri personne.

Allant aux informations, j'appris qu'il y avait sur le toit de l'édifice du *Herald* une catapulte spécialement affectée au lancement de ces sortes d'annonces. Je dis lancement parceque la machine en question lance à des centaines de pieds en l'air de petits ballots de ces billets libres de tout lien et qui se dispersent dans l'air, pour retomber en avalanche sur la tête des spectateurs—car la place ouverte qui règne devant la façade en marbre blanc du *Herald* est souvent encombrée par la foule qui s'y donne rendez-vous pour traiter plus ou moins des affaires publiques, ou assister aux évolutions des corps de miliciens.

\*.\*

Avant 1858, à partir de la 59ème rue, la ville

n'offrait plus que quelques mâtures ; c'était moins qu'un faubourg.

Aujourd'hui il y a sur ce terrain un parc de soixante-dix arpents de long sur quinze de largeur—son nom seul en dit plus que tous les points d'exclamation que je pourrais poser ici : le *Central Park*.

A part le parc de Vienne, et feu le Bois de Boulogne aux portes de Paris, rien au monde n'égale le *Central Park* de New-York—à ce que l'on m'a dit souvent. Il faut avouer que c'est féérique.

Le terrain où les artistes ont installé cette œuvre grandiose et attrayante se prêtait à toutes leurs combinaisons. Il y avait une rivière ou gros ruisseau, un grand étang à un bout et un petit à l'autre bout, des vallons de quelques centaines de pieds d'étendue ça et là, des collines pas très-grandes, ni trop élevées, mais tout-à-fait propres à l'objet que l'on avait en vue. On y a planté deux cent soixante mille arbres, on y a tracé des centaines de voies pour les carrosses et pour les piétons, des jardins s'y cachent en maint endroit, plus de trente ponts de pierre et de marbre se présentent devant les pas du promeneur pour franchir les ravins, les bras de rivière et les enfoncements du sol dont on a tiré parti.

Une journée de marche ne suffit pas pour parcourir à la hâte ce dédale de sentiers tous plus beaux les uns que les autres, toujours nouveaux, sans cesse remplis de surprises, qui font du *Park* un monde à part,—un coin de l'univers où tout se réunit pour faire oublier les villes, pour vous mettre sous les yeux ce que la nature agreste, pittoresque, la nature inédite si j'ose dire ce mot, renferme de choses sensibles aux âmes rêveuses, agréables à ceux qui recherchent la solitude, et rafraîchissantes pour tous à l'époque des chaleurs de l'été.

J'ai passé deux longues journées à visiter ces merveilles, et j'en suis sorti avec le regret de penser que selon toute probabilité, je ne les reverrais de longtemps, puisqu'il me fallait quitter New York. L'imagination de celui qui n'a point visité les grands parcs publics des villes célèbres, ne peut nullement se former une idée des splendeurs qu'au moyen de la pierre, du marbre, de la terre et de quelques rochers naturels, les artistes ont créées dans ce lieu.

\*.\*

La circulation des voitures dans *Broadway* est de dix-huit mille par jour.

Je ne parle pas des piétons,—il suffira de vous dire que l'on peut marcher sur leurs têtes tant elles ont nombreuses et forcément rapprochées les unes des autres.

C'est un spectacle presque unique au monde que ce va-et-vient de gens et de bêtes qui ne s'arrête que le soir à la clarté des étoiles, pour recommencer aussitôt après.

Hommes, femmes, filles, garçons,—tout ce monde court plutôt qu'il ne marche—c'est un entraînement presque irrésistible—d'autant plus irrésistible en effet que si vous n'avancez point au même pas, des centaines de bras, de jambes et d'épaules vous poussent par derrière.

La police, gantée de blanc, nombreuse, empressée et polie, n'a que le temps de faire maintenir les traverses un peu libres aux coins des rues, et d'empêcher les passants de prendre la gauche sur le parcours des trottoirs, car l'on comprend qu'il serait impossible de circuler si cette double cohue, marchant en sens inverse, venait à se croiser. Il n'y a pas de « faufilement » possible dans une ruc si remplie. Prenez la droite, suivez le flot, et que Dieu vous garde—heureux si vous pouvez vous accrocher en passant ainsi à pleine jambe, à la porte du magasin ou du restaurant où vous voulez vous rendre ! J'en ai vu qui manquaient leur coup et qui étaient forcés de se jeter dans le centre—courant pour rattraper leur chance perdue.

Ce n'est pourtant pas dans Broadway que l'on peut voir la foule la plus compacte qui existe sur un point nommé en Amérique. Broadway est encombré du matin au soir, il est vrai, mais entre midi et trois heures, les quatre ou cinq courtes rues qui sont enfermées entre Chatham street, Broadway, Wall street et Fulton Market, regorgent tellement de monde que les gens y sont portés les uns par les autres, littéralement,—à force d'être emboîtés devant et derrière, à droite et à gauche, par des passants... aussi emboîtés eux-mêmes que l'on puisse l'être, par exemple, en sortant d'un théâtre en flammes au beau milieu de quatre ou cinq mille spectateurs ahuris. C'est l'étouffement pratiqué sur une grande échelle. Après avoir parcouru un arpent dans Chatham, je me mis en frais d'en sortir, ce qui n'était pas une mince affaire—et une fois craché dans Broadway par cette foule, je rendis grâces aux dieux qui avaient permis que je sortisse sans me briser les os de cette étroite inconcevable.

Il paraît que les terrains où courent les rues que je viens de nommer se vendent à des prix fous. Je le croirais sans qu'on me l'affirmât sous serment. Un petit lot de quarante ou cinquante pieds de front—juste assez pour y bâtir quelque chose,—coûte entre trois cent mille et trois cent cinquante mille piastres. Je trouve que c'est un peu cher pour un jeune ménage qui songe à s'établir

et qui ne peut compter que sur deux cents louis bon ou mal an. Faut croire que les acheteurs de ces lots sont assez bien dans leurs affaires, et je le crois, j'en ai vu plus d'un qui s'est amassé des rentes au montant de cent mille piastres par année. On m'a même affirmé que quelques-uns d'entre eux sont d'honnêtes gens...

Tout le monde a entendu parler de Wall street que je viens de citer.

C'est la rue des banquiers ; dans un pays où le veau d'or est le premier des dieux, on comprend en quelle estime elle est tenue ; c'est le sanctuaire vénéré de tout un peuple fidèle au Seigneur Dollar.

Ce n'est pas que l'apparence de cette étroite ruelle, bordée de hauts édifices mal élevés, donne dans l'œil au premier ni au second abord. Le prestige qu'elle exerce lui vient tout entier de ses coffres forts. Ceinture dorée vaut bonne renommée.

Il y a bien des mystères dans le maniement de ce que l'on appelle les valeurs financières, je ne les connais pas tous, tant s'en faut, mais l'un des plus extraordinaires, à mon avis, sera toujours le goût reconnu qu'ont les hommes de ce commerce à loger dans les trous, dans les plus sales réduits des grandes villes, à l'instar des araignées qui tissent leurs toiles dans les coins, dans les passages poussiéreux et qui y attendent leurs victimes. Wall street est une gigantesque toile d'araignée dont les brins sont faits de fils d'or, où vont se prendre comme des mouches les fortunes et les réputations et qui les enserre, les étouffe, les broie pour les livrer à l'appétit du monstre de l'agiotage toujours en quête d'un nouveau plat, et jamais rassasié.

Une maison de sept étages en ce quartier compte dans ses murs jusqu'à trente bureaux d'argent. J'en ai vu plusieurs au rez-de-chaussée, sur la façade, qui ne consistent qu'en une porte avec la profondeur qu'elle exige en dedans pour s'ouvrir. C'est la dimension ordinaire des « tambours » que nous ajustons à nos portes de dehors pour la saison d'hiver. Une fois le locataire entré dans ce foureau, il referme la porte et en fait jouer les verrous qui en désarticulent la partie supérieure à la hauteur de sa poitrine lorsqu'il est assis, ouvrant une sorte de fenêtre par laquelle il peut traiter avec ses clients. Une tablette pendue aux parois de cette boîte-bureau se relève à droite ou à gauche pour lui offrir un pupitre sur lequel il écrit. Ce qui sort de ce lieu de chèques et de traites atteint parfois des montants fabuleux. Les banques de la ville s'agitent à la vue de ces chiffons chiffrés et signés qui sont déposés sur leurs comptoirs et aussitôt couverts d'or.

L'histoire enrégistre les journées mémorables qui ont fait à Wall street la réputation universelle dont elle jouit.

Les coups de Bourse de Fisk, ceux de Gould ou de Vanderbilt, par exemple, sont dans les souvenirs de tous les New-Yorkais. Fisk voyant les actions de l'Erié tomber de plus en plus et sentant la banqueroute courir sur ses talons, s'avisa de l'un de ces plans de bataille comme Napoléon en trouvait en face de l'ennemi. Il se met à racheter par l'entremise d'agents secrets, ces actions dépréciées. Au bout de quinze jours, Wall street n'en possédait plus qu'un nombre restreint. La rareté fait la hausse en pareil cas ; les gens d'affaires commencèrent à rechercher ces actions qui disparaissaient et dont le prix montait. Fisk qui avait acheté à 40 p. c. se vit bientôt en position de revendre à 50, puis à 55, puis à 60 ; puis il lâcha tout-à-fait la main, toujours sans que cette main parût, et inonda le marché. Les actions redevenant trop communes, on craignit de voir l'Erié retourner à l'état de débine qui l'avait déjà rendu suspect—et son crédit retomba à 55, à 50, à 45. Fisk choisit ce moment pour racheter à 45 ce qu'il avait vendu 60, et la rareté se faisant, un contre-coup se reproduisit. Cette fois les actions escaladèrent l'échelle de la confiance publique en passant par 50, 55, 60, 65, pour s'arrêter à 70. La fièvre de la spéculation s'était emparé de tout le bataillon des agioteurs, il y avait apparence que le crédit si prodigieusement refait allait se maintenir ; l'Erié faisait bonne figure, ses directeurs conjurèrent Fisk de s'arrêter là—mais le grand homme visait plus haut. Il créa sans scrupule une nouvelle émission de plusieurs millions et la lança sans en avertir personne, pas même ses co-directeurs. C'était un procédé en tous points illégal, mais Fisk avait la conscience facile là-dessus. Une panique se répandit dans Wall street lorsque l'on vit affluer dans les caisses ces actions dont il était impossible de retracer l'origine. Selon l'habitude, on se figura que le crédit de l'Erié décroissait et que les porteurs de bons étaient désireux de s'en désaisir sans retard. Devant cette marée montante, Fisk ne broncha pas. Lui seul avait le secret, lui seul pouvait guider l'opération—c'est ce qu'il fit en ébruitant la vérité, à savoir : qu'une émission frauduleuse avait été faite. Les directeurs juraient leurs grands noms qu'ils n'avaient rien autorisé de semblable, mais le coup était porté et les actions descendaient d'une manière désespérante pour tout autre que Fisk. Une enquête eut lieu pour calmer l'effervescence des boursiers qui perdaient la tête et leur argent à suivre ce jeu de bascule sans précédent dans les annales du

sport financier. Fisk racheta en vingt-quatre heures toute son émission frauduleuse et fit cela avec tant d'habileté que le secret ne transpira point. Il y gagna plus d'un million, à cause de la baisse qui s'était faite entre les deux opérations de la vente et du rachat. Il fut constaté, deux jours après, à l'honneur de l'Erié que ses actions mises sur le marché ne dépassaient point la somme totale autorisée par sa charte. Cette bonne nouvelle eut un effet sur toute la ligne des acheteurs qui se hâtèrent de prendre des actions à mesure que celles-ci remontaient. Elles allèrent si bien qu'un jour les voyant parvenues à 70 et accueillies avec confiance par le public, Fisk relâcha son émission frauduleuse et personne ne s'en aperçut. C'était la victoire. L'Erié tenait dans ses coffres des sommes énormes qui lui permettaient de payer ses dettes ; ses actions montaient toujours au-dessus de 70, sans que l'on vît que la moitié d'entre elles ne représentaient absolument rien. Quand Fisk rendit compte à ses directeurs, il était trop tard pour l'empêcher d'agir, car le chemin de fer allait de progrès en progrès, les recettes abondaient, et Fisk venait de retirer de la circulation la plus forte partie de son émission frauduleuse—ce qui eut l'effet de créer sur le marché une nouvelle hausse qui ne s'arrêta qu'à 90.

A ce métier—qui requiert de la part de celui qui l'exerce, du génie et le contraire de l'honnêteté,—Fisk a amassé des millions pour lui et pour ses associés. On cite plusieurs traits de l'espèce de celui que je viens de vous raconter. Avouons que si ce n'est pas édifiant, c'est au moins remarquable.

\*.\*

Outre le Central Park, la ville renferme quinze grands carrés plantés d'arbres, clôturés avec goût et entretenus soigneusement. Ils sont ouverts tout le jour et les enfants y abondent de tous les quartiers voisins. Des fontaines s'y rencontrent à chaque détour d'allée ; quelques statues se montrent çà et là sous le feuillage. Le jardin Viger de Montréal n'est ni plus beau, ni plus grand, ni plus laid, ni plus petit que ces carrés, pris en moyenne.

\*.\*

Les arsenaux affectés à la milice volontaire sont en général de beaux et vastes bâtiments dont notre fameux *Drill Hall*, de Montréal, était à peine digne de se croire cousin. La milice de New-York est organisée en plusieurs régiments ; l'un d'eux est commandé par une femme. Les uniformes sont plus ou moins imités des types de l'équipement français.



\* \* \*

Le édifices remarquables que je pourrais vous nommer occuperaient—par leurs noms seulement—plusieurs pages de l'*Album de la Minerve*. Je n'ai visité que trente églises sur les trois cents que renferme la ville. Le reste est en proportion.

Près de trois cents mille enfants fréquentent les écoles, qui sont dirigées par trois mille instituteurs. Ces écoles sont gratuites. Le trésor public y dépense trois millions de piastres par année.

\* \* \*

Les chars urbains, les omnibus, et les messageries ont remplacé les cochers de place—tant et si bien que ces derniers sont introuvables.

Si vous voulez vous faire promener, selon l'usage antique et solennel, dans une voiture à quatre roues dans laquelle vous serez seul—louez au domicile du cocher le véhicule qui vous plaira, il en a pour tous les goûts—mais je vous préviens que c'est coûteux. La moindre sortie se paye cinq ou six piastres.

Toute la circulation passe par les chars urbains et les omnibus—qui font un service rapide et commodément agencé pour partir de n'importe quel point de la ville et arriver sans transbordement sur n'importe quel point donné. Ainsi, en débarquant du convoi qui nous avait amenés, mon ami et moi d'Albany à New-York, je n'eus qu'à monter dans l'un des omnibus qui passaient en foule devant nous, et suivi de mon ami, me voilà installé, roulant au trot dans Broadway. Mon compagnon, étranger à cette manœuvre, s'en inquiéta.

—Est-ce que nous allons rouler comme cela bien longtemps, me demanda-t il.

—Mais non, vingt minutes au plus, jusqu'à ce que nous ayons atteint la douzième rue ! ...

—Et quand nous aurons atteint la douzième rue nous débarquerons.

—L'omnibus y entrera parvenu au numéro 50.

—Je ne comprends pas comment il se fait que pour douze sous cette grande voiture où nous sommes, nous conduise comme cela si loin, chacun chez nous, car enfin nous avons une dizaine de voisins sur ces banquettes.

—Eh ! mon cher, tous ces gens-là se rendent ou dans la quatorzième, ou dans la treizième, ou dans la douzième rues, ou le long de Broadway—tenez justement voici un voyageur qui sonne le cocher—nous arrêtons, il débarque, nous repartons. Avant de monter en omnibus, chacun a su choisir le sien. Les voitures montent et descendent Broadway, mais toutes font une courbe pour parcourir une rue—et le

numéro, ou nom de cette rue est indiqué en grosse lettres sur les flancs de chaque voiture. J'ai donc eu soin d'arrêter la douzième rue qui passait...

—Que l'on trouve toujours sous la main ? C'est assez curieux.

—D'abord, en quelque endroit de Broadway que tu te trouves, tu as à portée de la voix une escouade de ces voitures. Si la douzième rue ne se fut pas trouvée là tantôt, j'eusse tout simplement adopté la dixième, ou la onzième, ou la treizième, ou la quatorzième, de manière à me rapprocher de mon point d'arrivée le plus possible. Si la différence est de deux rues, eh bien on enfile tout de même la rue de l'omnibus qui a le bonheur de nous porter et on débarque dans l'avenue qui, à trois cents pieds, à droite ou à gauche, passe le plus près de chez nous. Ce n'est pas plus malin que cela.

—Et nos bagages ?

—Les messageries nous les apporteront une demie heure, montre en main après notre arrivée. Cela coûte trente sous.

Mon ami était épaté. Il est certain qu'il faut avoir connu les inconvénients du service des cochers de place, tel que cela se pratique en Canada, pour jouir tout à son aise du bas prix et de la rapidité du transport en usage à New-York.

\* \* \*

Bonne lectrice, pardonnez à l'écrivain le pêle-mêle de cette longue lettre écrite de bouts de renseignements et de souvenirs, tous récents il est vrai, mais très-incomplets à cause de la rapidité de ma promenade dans la babylone américaine. Je voudrais pouvoir vous dire que j'ai vu Horace Greeley composant un article à grand effet, ou discutant sur la place publique,—mais la vérité est que je n'ai pas vu le grand homme dont on s'occupe tant aujourd'hui—je me suis borné à visiter son bureau et... j'ai vu l'encrier dans lequel il saute sa plume célebre.

Mais attendez, j'ai vu bien d'autres choses dans New-York. Je vais les énumérer ici en finissant :

J'ai vu des restaurants qui s'étendent sous des magasins et sous la moitié de la rue en face. On y descend par un bel et commode escalier. Cent becs de gaz y brûlent, et comme le trottoir est composé en partie de pièces de gros verre, leur lumière produite sous les pas des passants une clarté qui surprend et ravit les gens de province... comme moi.

J'ai vu un restaurant où les domestiques sont au nombre de vingt-cinq. Tous sont nègres, assez jeunes, du plus pur noir, et habillés d'une manière uniforme. Savez-vous comment vous les distinguez

les uns des autres ? Au moyen d'un numéro que chacun porte à sa cravate et qui correspond au numéro marqué sur un jeton que l'on vous donne en entrant. Privé de ce chiffre indicateur, vous cherchiez inutilement à reconnaître votre nègre au milieu des autres qui vont et viennent autour des tables de la salle à manger.

J'ai vu dans l'une des rues qui composent les Five-Points, des enfants nus, plus sales que des sauvages. En détournant mes yeux de ce spectacle, j'ai été forcé d'admirer un superbe équipage à quatre chevaux qui passait au pas à côté de cette misère et de cette dégradation tout à la fois.

J'ai vu dans Broadway plus de cent colporteurs et marchands à la cassette, comme si la rue n'était pas déjà assez encombrée de gens qui ne portent rien. Ces trafiquants exercent leur commerce ambulante, grâce à une permission ou licence spéciale qu'ils payent très-cher. J'avoue qu'ils paraissent faire de bonnes affaires, mais tout de même, le contraste entre l'humble *pedlar* et le gros marchand qui roule sur l'or est saisissant quand on le voit se produire de cette façon.

J'ai vu le magasin de Stewart. La maison est en marbre blanc, rien que cela. Elle a quatre façades, c'est-à-dire qu'elle remplit le carré de quatre rues. Chaque face à trente et quelques fenêtres de longueur et sept étages de hauteur. Vous me direz que cela n'est pas croyable. Je vous répondrai que cela existe, et que nul part au monde on ne trouve un débit de marchandises—ou magasin si vous aimez mieux le mot—qui ait de telles dimensions. C'est un palais unique en son genre. Entrez, vous y compterez douze cents commis et employés de toutes classes. Chaque étage en occupe de cent cinquante à deux cents. Les marchandises sont rangées sur des tables. Point de tablettes aux murs—du reste point d'autres murs que les quatre faces internes de l'édifice, de sorte que le regard plonge partout d'un bout à l'autre de chaque étage. Vous demandez des chaises, on vous dit de monter au troisième ou au quatrième. L'escalier est agréable à gravir comme une grande route bien planche—c'est un secret de l'architecte. Plus vous montez, plus vous êtes étonné, stupéfait, ahuri. D'un étage à l'autre, vous re-

voyez cette série indéfinissable de table chargées de marchandises, de commis occupés à les vendre et de chalands qui les visitent et les retournent pour les examiner. Vous vous dites qu'il doit y avoir au moins trois mille personnes dans ce magasin, tout compté, vous n'avez pas tort—ce nombre s'y trouve plus d'une fois par jour.

J'ai vu le cabinet de travail de Fisk au Grand Opera House. Marbre, dorure, velours, satin, étoffes brochées, tapis sans pareil, bureau phénoménal, sac-à-papier mirobolant, fenêtres à articulations et à surprises, buffet aux en-cas, tout est extraordinaire dans cet appartement où le grand faiseur de millions ne siégeait que pour la forme, il faut le dire, car il traitait d'affaire un peu partout, avec le sans-gêne qui est particulier aux américains de tous les rangs.

J'ai vu, à l'encoignure de la 13<sup>me</sup> rue et de la 3<sup>me</sup> avenue, un poirier importé de Hollande, il y a deux cent vingt-cinq ans juste, par le gouverneur Stuyvesant et planté aussitôt sur sa ferme des Boweries, située à plus d'un mille de la ville telle qu'elle était alors (1647). Cet arbre fleurit encore. C'est une relique « vivante » de l'ancienne New-Amsterdam. On l'a entouré d'un haut grillage très-ouvert qui permet de l'examiner en tous sens. Le tronc n'est guère plus gros que le poignet d'un homme. La branche principale qui s'en élève peut avoir douze pieds. Ce solitaire, qui durant deux siècles s'est épanoui dans la campagne, se trouve depuis quelques années au centre de l'une des plus remuantes cités de l'univers et projette son ombre sur le trottoir d'asphalte comme au temps où croissaient à ses pieds les tulipes ou les choux du bon gouverneur hollandais. J'ignore si les poètes new-yorkais l'ont chanté ; dans tous les cas il offre matière à des réflexions assez intéressantes.

J'ai vu...

J'ai vu, j'ai vu...

Compère, qu'as-tu vu !

J'ai vu le moment où je ne terminerais pas cette lettre qui s'allonge, s'allonge, s'étire, s'étire et menace de s'emparer de toute une livraison de l'*Album* si je n'y met le point final.

CHARLES AMEAU.



## LA PREMIERE RIDE.

Elle se leva toute gaie et tout épanouie, comme une jeune fille qui n'a d'autre souci que de demander à sa bonne l'explication des songes d'une nuit heureuse.—« Puisque madame a rêvé fantôme blanc, lui dit Juliette, c'est que Madame aura joie et honneurs. »

Elle se prit à rire, la folle ; à rire, comme elle avait coutume de le faire, non pour montrer ses dents, quoiqu'elles fussent éclatantes de blancheur ; mais à rire pour rire, ainsi que l'on chante quand on a le cœur plein de musique.

Elle s'assit devant sa psyché, l'œil encore nageant dans les larmes du réveil, les joues roses d'avoir dormi douze heures de suite, la main blanche d'un long repos, le sein ému de bonheur !—Juliette, dit-elle, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre boudeuse, je ne me trouve pas aussi jolie qu'hier.

—Madame est seule de son avis ; tout le monde s'accorde à la trouver le lendemain encore plus jolie que la veille ?

—Tu crois que je ne change pas.

—Pardonnez, mais en bien.

—Tire donc ce rideau, que je me voie au grand jour

—Madame n'est pas faite pour craindre le grand jour.

Le soleil venu, la jeune fille sourit en se voyant si belle ! Elle admira ses beaux yeux noirs, ses cheveux longs et cendrés, ses lèvres fraîches comme ses joues roses, et pour mieux juger de la blancheur de sa main, qu'elle baisa en passant, elle la promena longtemps de son front à son cou, pensive et se disant : Qu'on est heureuse d'être jolie !

Tout à coup le doigt annulaire de sa main s'arrêta sur un très-petit pli creusé dans cette partie de la figure qui se trouve entre le coin de la lèvre et l'endroit où commence le menton. Elle se leva précipitamment de son fauteuil et s'écria de toutes ses forces :

Juliette ! Juliette ! mais regarde donc ! qu'est-ce qui m'est venu là !...

—Rien, Madame ; c'est une cicatrice.

—Je ne l'avais pas encore vue.

—C'est qu'il y a longtemps que Madame ne s'est regardée, les rideaux ouverts.

—Vous plaisantez, Juliette ! je n'ai pas toujours

eu des rideaux, et il y a longtemps que je me regarde. Si c'était une ride !

Cette pensée la fit pâlir.

—Remettez-vous, Madame, à vingt-deux ans, une femme comme vous n'a pas encore de rides. Je vous assure que c'est une cicatrice.

—Laissez-moi, Juliette.

Seule, le désespoir la prit et elle pleura ! Comme elle se regardait pleurer, elle vit que le pli, en grandissant, déjà menaçait de monter jusqu'à la bouche !

Elle coupa court à sa douleur, pour ne pas élargir sa ride

Hélas ! pensa-t-elle, ce sont des larmes que j'ai versées qui m'ont causé cet abominable pli ! voilà ce que c'est que d'avoir été trop sensible.

Et cherchant dans sa mémoire quel était le volage, l'infidèle, le perfide soupirant qui lui avait ridé la joue, elle ne trouva que des souvenirs de journées gaies, joyeuses, folles, et partit d'un long éclat de rire.

Comme elle se regardait rire, elle vit que le pli, s'agrandissant pour la seconde fois, menaçait de lui monter jusqu'à la bouche !

Elle coupa court à sa gaîté pour ne pas élargir sa ride.

Hélas ! pensa-t-elle encore, ce sont mes folles joies, mes longs accès de gaîté qui m'ont causé cet abominable pli ! Voilà ce que c'est que d'être si riieuse !

Depuis lors la pauvre jeune fille ne rit ni ne pleure. Elle s'est fait un cœur de roche pour ne pas élargir sa ride.

A tout ce qu'on lui dit, à tout ce qu'on lui fait, elle est impassible et froide. Les lèvres pincées, la face immobile, elle écoute les histoires les plus lugubres et les plus bouffons de tous les contes.

Elle s'enduit la face de pommade, de concombre, mange rarement, et fuit le vin de Champagne comme la peste.

Elle verrait la fin du monde sans sourciller !

Pauvre femme ! que sera-ce donc si jamais il lui vient deux rides !

Sa femme de chambre m'a assuré que du jour même de cette découverte, sa malheureuse maîtresse a cessé de dormir, de peur de rire ou de pleurer en songe !

Depuis hier, elle s'est faite muette, parce qu'à la suite d'une conversation de la veille au soir, elle s'est aperçu que sa ride avait grandi de deux lignes ; une ligne de plus, elle se jetait par la fenêtre.

# LA PÊCHE.

Dire combien la pêche offre de jouissances; en faire l'historique, dévoiler tous les secrets de cet art, le plus ancien que les hommes aient connu; entreprendre de faire connaître les lieux, les temps, les eaux propices; tout cela demanderait un volume entier. Au début de la saison des vacances, nous serons donc obligés de nous resserrer le plus possible, et de ne dire que ce qu'il est indispensable de savoir pour devenir un pêcheur passable; le temps, l'expérience feront le reste. Bien que la pêche soit un amusement qui convienne également aux deux sexes et à tout âge, toujours est-il qu'un vieux pêcheur a toujours un avantage marqué sur un jeune. Quand je dis vieux, j'entends vieux dans la pratique; il a appris, par l'usage, la tactique à déployer suivant les localités, quel est le vent propice, quelles sont les eaux les plus fréquentées par le poisson. Il sera donc prudent, lorsqu'on voudra pêcher dans un canton inconnu, de s'accoster de quelque vieux routier et de se conformer à ses avis, parce que, nous le répétons, la pêche d'un pays n'est pas, en parlant le langage des pêcheurs, la pêche d'un autre. Nous allons donner des règles générales qui seront susceptibles de modifications; mais qui, dans le fond, seront très-bonnes à connaître, puisqu'elles nous ont été données par une longue expérience.

## § I. LA PÊCHE A LA LIGNE.

La pêche à la ligne est celle dont nous devons d'abord nous occuper; c'est celle à laquelle les hommes ont dû se livrer lorsque l'active industrie n'avait pas encore produit ces filets artistement travaillés, ces nasses perfides, qui ont depuis multiplié les moyens d'augmenter la capture. Le sauvage de l'Australie tend sur la côte déserte de longues lignes armées d'os crochus, qui retiennent le poisson vorace qui vient mordre imprudemment à l'appât. La pêche à la ligne doit encore occuper le premier et le principal rang, parce que c'est elle qui procure le plus d'amusement; elle est la pêche de prédilection de l'amateur. Celle aux filets est plus fructueuse sans doute, mais elle est plus pénible, elle exige le concours de plusieurs hommes, elle est le plus souvent plutôt un travail qu'un plaisir, elle nécessite presque toujours l'emploi d'un bateau et d'autres accessoires dispendieux. Le pêcheur à la ligne se

charge facilement de tout son bagage, et seul il marche vers le théâtre de ses exploits. Ceux qui ne sont pas véritablement pêcheurs conçoivent difficilement le plaisir de la ligne, prendre beaucoup de poisson leur semble être l'unique but auquel on doit tendre; ils sont en cela dans l'erreur. Sans doute le pêcheur aime les grandes eaux mais il veut les mériter, il dédaigne les succès trop faciles, et ne saurait se plaire à pêcher dans un bassin, ou un étang empoisonné. Ce n'est pas tant le poisson qu'il veut, que le bonheur de le découvrir, de le guetter, de le tromper, de le raisir. Il aime la concurrence et les lieux ouverts à tout le monde; il veut prendre beaucoup là où la foule ne peut rien attraper; il donne volontiers le produit de sa pêche en retour d'un éloge, et ce n'est souvent que pour la gloire qu'il est parti avant le lever de l'aurore, qu'il parcourt les rives du fleuve pendant toute la journée, et qu'il rentre à la nuit accablé de fatigue. La pêche à la ligne est une passion dont on se guérit avec la pêche au filet et par des succès trop faciles. J'invite ceux de nos lecteurs qui auront cette douce passion, à la conserver, elle leur procurera de bien douces jouissances.

Avant de leur dire comment ils doivent s'y prendre pour pêcher, il convient de leur parler d'abord du matériel de cette guerre innocente. La composition de l'arsenal d'un pêcheur est déjà un amusement.

## § II. LES HAMEÇONS.

Parmi les choses qu'il faut acheter avant de quitter la ville, l'hameçon doit principalement fixer l'attention. Un auteur a dit... *Toute la pêche est dans le choix de l'hameçon*, il a dit vrai; de bons hameçons donnent à celui qui les possède un avantage sensible sur les autres pêcheurs. Voici les qualités qu'un bon hameçon doit réunir: 1o. être large et solide dans sa palette. (On appelle ainsi le petit aplatissement qui le termine par le côté opposé à la pointe); 2o. être cambré sur le côté; 3o. porter la pointe bien en avant; 4o. être ce qu'on nomme *bas de pointe* (c'est-à-dire, que la partie qui relève après le coude, ne soit pas trop haute); 5o. que la languette soit petite, ni trop ouverte, ni trop fermée; 6o. que la pointe soit bien fine; 7o. que la

trempe n'en soit ni trop dure ni trop molle ; So. que l'hameçon soit gracieux dans sa forme et autant que possible *renforcé*, et qu'il ne présente pas un renflement au-dessous de la pointe. Je dois donner les raisons qui me déterminent à exiger ces qualités réunies.

*La palette doit être large et solide.*—On verra plus bas combien il est nécessaire que l'hameçon soit ainsi conformé. Les dentures faites par les Anglais pour remplacer la palette, n'ont d'avantage que pour les très-gros hameçons qui *s'empilent*, et je dirai, lorsqu'il sera question de la montre des lignes, les motifs qui doivent faire préférer le nœud à l'*empiture*, dans la presque totalité des occasions.

*Il doit être cambré sur le côté.* Cette forme donne à l'hameçon beaucoup plus de rencontre, et par conséquent promet aux pêcheurs des chances de succès que l'hameçon droit ne peut leur donner. L'hameçon se trouvant à plat dans la bouche du poisson, en ressortira facilement s'il est droit ; s'il est cambré, il rencontrera les lèvres, et cela suffit souvent pour amener la proie.

*Il doit porter la pointe en avant.* Dans la forme des hameçons, surtout de ceux dits *anglais*, la pointe de l'hameçon rencontre en dedans. On doit concevoir ce que cette forme a de désavantageux : on la donne sans doute pour assurer la prise, lorsque le poisson est piqué, on a raison, si telle est l'intention ; mais il en résulte que le poisson se pique bien plus rarement, parce que la pointe, d'ailleurs engagée sous l'appât, sort de la bouche sans s'accrocher.

*Il doit être bas de pointe.* Beaucoup d'hameçons, d'ailleurs très-bien faits, ont le grave inconvénient de remonter trop haut après la courbure, il en résulte qu'il faut que le poisson ait avalé l'appât très-avant, pour que la pointe puisse remplir son office. Or, tous les pêcheurs savent que certains poissons, le gardon, la vandoise ou dard, la brême, et quelques autres, promènent longtemps l'appât, pris entre leurs lèvres, avant de l'avaler ; si dans ce moment ils sentent le dur de l'acier ou la résistance du fil qui le retient, ils lâchent de suite ce qu'ils tenaient, et doivent la vie à la mauvaise conformation de l'hameçon. *S'il est bas de pointe*, il leur devient difficile de rejeter, la pointe étant entrée entre les lèvres, s'y fixe, et le coup de fouet du pêcheur la fait entrer dans les chairs.

*La languette doit être petite, ni trop ouverte ni trop fermée.* On appelle languette, un petit éclat de fer relevé derrière la pointe, et servant à la retenir dans les chairs, lorsqu'une fois elle y a pénétré, comme on le voit dans les fers de flèche armés de deux languettes. Dans les hameçons à bas prix, l

languette est ordinairement très-grande : ce défaut est capital, parce qu'il faut que la pointe pénètre très-avant avant que la languette soit engagée, et que le poisson, dès qu'il se sent piquer, *recrache* promptement l'appât. Quand d'ailleurs la languette est trop ouverte, elle rend la piqure difficile, et lorsqu'elle est trop fermée, son effet devient nul.

*La pointe doit être très-fine.* Quand on choisit des hameçons, il faut en essayer la pointe sur la main, on sent de suite si la pointe est bien aigüe. Il faut refuser les hameçons qui piquent peu, et ceux dont la pointe n'est pas nourrie ; parce qu'elle est sujette à plier, ou à casier.

*Que la trempe ne soit ni trop dure ni trop molle.* Quand la trempe est trop dure, l'hameçon est cassant ; quand elle est trop molle, il plie : l'un et l'autre excès doivent être évités ; mais, s'il n'est pas possible d'obtenir un juste milieu, il vaut mieux choisir les durs ; les mous ne valent rien. Il arrive souvent que, pour donner aux hameçons la couleur du recuit bleu que le feu donne à l'acier, les fabricants les recouvrent d'un vernis bleu : cette supercherie est facile à reconnaître, les hameçons colorés artificiellement ne sont pas aussi brillants, aussi polis que ceux qui doivent leur couleur à la trempe. On s'assure encore qu'ils sont bien trempés en les laissant tomber sur un corps dur, et en écoutant le son argentin qu'ils doivent produire s'ils sont bons ; ceux qui sont teints ne résonnent point. Quand on a acheté des hameçons trop durs, on peut les adoucir en les présentant au feu et les laissant chauffer jusqu'à ce qu'ils fassent entendre un léger bruit lorsqu'on les trempe dans l'eau froide ; mais cette opération est toujours difficile pour quelqu'un qui n'a pas l'habitude de la trempe ; on risque de détremper tout-à-fait et de faire perdre toute la qualité de l'acier. Il vaut donc mieux prendre toutes ses précautions lors de l'acquisition qu'on en fait. Un hameçon bien trempé doit être dur, élastique et sonnante.

*Que l'hameçon soit gracieux dans sa forme, etc* On vend les hameçons, dits renforcés, qui sont d'un très-bon usage. Ceux qui sont bombés par devant au-dessous de la pointe, ont, indépendamment des inconvénients que j'ai signalés lorsque j'ai dit que la pointe devait se porter en avant, le désavantage d'avertir le poisson du danger qu'il court ; il sent cette bombure à travers la peau du ver, il lâche aussitôt l'appât, et emporte en fuyant l'espoir du pêcheur.

Tous ces détails paraîtront minucieux à ceux qui savent, il seront très-utiles à ceux qui ne savent pas ; et comme ils ne se trouvent nul part, nous avons cru

devoir les donner. Ce qui nous reste à dire des hameçons est peu de chose ; c'est qu'il s'en vend de toutes grandeurs, et que le pêcheur devra s'en procurer un assortiment, en ayant soin de s'en pourvoir de petits plus que de grands ; on use plutôt douze petits hameçons qu'un gros. Il fera bien aussi d'acheter un bon nombre d'hameçons communs, qui se terminent par le haut en boucle, au lieu d'avoir une palette comme à l'ordinaire : ces hameçons, qui se vendent à vil prix sont très-commodes pour garnir les cordées.

### III. Les Lignes.

Puisque nous en sommes sur le chapitre de ce dont l'amateur doit s'approvisionner avant de partir pour la campagne, je dois lui donner quelques conseils sur les matières qu'il peut se procurer pour la fabrication de ces lignes ; encore bien qu'il puisse les tresser tout simplement avec du crin. Il fera bien de se pourvoir de quelques pelotes de ficelle de lin,

de diverses grosseurs, de pelottes de soie écrue de plusieurs couleurs et préparée pour la façon des lignes, d'un paquet de ver, et d'une collection de mouches artificielles, dont je parlerai plus bas. Avec ces moyens, il construira des lignes à volonté, qui seront plus solides, plus fines que les lignes de crin, et qui auront l'avantage d'être bien plus promptement faites.

### LA GAULE POUR LA PECHE AU SAEG OU AU BLÉ.

On la fait ordinairement d'un seul scion d'orme le plus gros, le plus fort et le plus long qu'on peut trouver ; à son défaut on prend une tige de coudre de trois ou quatre pieds de longueur, sur laquelle on ente un fort scion. On n'a pas besoin d'une perche aussi robuste pour la pêche au blé ; mais elle doit être cependant à peu près dans les mêmes dimensions.

(A CONTINUER.)

## SCIENCES SOCIALES.

### CHRONIQUE DE L'ALBUM.

Dans la seconde partie de son étude, M. Eugène Forqueray s'occupe de dresser un plan de la Carte du Tendre, en 1847. Comme vous le voyez, l'époque était bien choisie. Les romantiques florissaient depuis quelques années déjà, et les romanciers et les poètes et les faiseurs de drames s'abandonnaient à toute la paresse et à toutes les excentricités d'une imagination en délire. Les précieuses, et Mademoiselle de Scudéry la première, se fussent trouvées tout à fait dépaysées dans la littérature parisienne. Aussi, l'on doit s'attendre à voir la nouvelle Carte du Tendre subir de profondes modifications.

Et tout d'abord, pour aller de Nouvelle-Amitié aux Terres-Inconnues, il ne s'agit plus de passer soit par Tendre-sur-Estime, soit par Tendre-sur-Inclination, soit par Tendre-sur-Reconnaissance ; les catastrophes politiques et révolutionnaires, exerçant leur funeste influence sur les développements littéraires de la nation, ont obstrué les trois voies. Il faut bien reconnaître aussi que le Régent et Louis XV, et les jolies exemples de moralité qu'ils ont prodigués à leurs contemporains, y sont pour quelque chose. Je ne sache pas que le duc d'Orléans et ses oués s'occupent beaucoup de la Carte-du-Tendre

de Melle de Scudéry. Dans tous les cas, s'ils s'en occupaient, c'était pour en franchir toutes les étapes d'un seul bond afin d'arriver tout de suite aux Terres-Inconnues.

D'après la nouvelle Carte du Tendre, il y a trois autres chemins à suivre pour arriver aux Terres-Inconnues ; ce sont, comme le savent très-bien les grands lecteurs de romans, *Tendre-sur-Fascination*, *Tendre-sur-Coquelicots* et *Tendre-sur-Cauchemar* qu'on appelle encore *Tendre-sur-maldédiction* ; du reste, tous les trois moururent également à *Tendre-sur-Cimetière*, qui est le port des bienheureux.

Voici de suite le contraste bien accusé entre l'époque des Précieuses, et l'époque des romantiques, l'école de *Cyrus* et de la *Princesse de Clèves*, et celle de *Marion Delorme* et d'*Antony*. On sent bien que l'Auteur va user de sarcasme et de raillerie, qu'il va dauber le roman moderne, mais l'on voit poindre la vérité à travers le rire et la plaisanterie.

M. Forqueray a d'autres changements encore à introduire dans sa carte révisée ; il y a par exemple, dans le beau travail de Melle de Scudéry, le village de *Nouvelle-Amitié*. Qu'est-ce que cet endroit singulier pour nos romanciers ? Une ruine,

tout au plus ; on ne connaît guère plus de village de ce nom. Les amoureux ont pris d'autres sentiers, et voyagent par d'autres routes. Cependant, il faut bien le concevoir, comme point de départ. Le coup de foudre qui enflamme en un clin-d'œil et qui supprime tous les préliminaires, est rare ; on ne le rencontre pas tous les jours.

M. Forqueray garde donc le lieu si doux de *Nouvelle-Amitié*, mais c'est pour nous mener, vous allez voir où :

D'abord, dit-il, quand un jeune homme pâle et une jeune personne poitrinaire se rencontrent à *Nouvelle-Amitié*, il arrive aussitôt qu'ils tressaillent tous les deux à la fois, mais d'un tressaillement instantané et très-étrange, comme s'ils pêchaient à la ligne et qu'une torpille fût venue toucher le bout de leur hameçon ; à la suite de quoi ils reconnaissent chacun de leur côté, sans mot dire, que leurs âmes étaient sœurs et fiancées de toute éternité ; ce qui les console d'aise et les fait pâlir d'un bonheur ineffable. Aussi le village qui suit *Nouvelle-Amitié* a-t-il été nommé *Reconnaissance-des-Poitrinaires*, car se reconnaître est le premier pas des belles âmes dans une grande affection.

On ne peut se moquer des romans avec plus de finesse et plus d'esprit. *Reconnaissance des poitrinaires* ! quel nom trouvé, et comme le trait est juste en même temps que si plaisant et si railleur !

Dans la poétique amoureuse que nous a créée l'école romantique et qui se perpétue, un jeune beau incline à aimer une jeune fille, et une jeune fille incline à le payer de retour, ne s'éjourne pas jusqu'au lendemain à l'auberge coquette de la *Nouvelle-Amitié* ; ils poursuivent leur route sans s'arrêter jusqu'à *Reconnaissance-des-Poitrinaires*. Une fois là, la halte sera-t-elle longue ? Ah ! mon Dieu, non ; il faut s'acheminer de suite dans l'un des trois chemins énumérés plus haut, lesquels menèrent tous trois au cimetière, ne l'oubliez pas

Mais ici, écoutons railler encore M. Forqueray.

Si vous avez des nerfs et de l'électricité dans l'œil, je vous conseille *Tendre-sur-Fascination*, un fort beau pays qui s'appelait jadis tout bonnement *Tendre-sur-Inclination* ; mais, par le progrès des lettres, inclination est devenue bien peu fiévreuse, fascination a quelque chose de plus fatal et de plus maudit qui va mieux à nos âmes dévastées ; c'était un fleuve calme, limpide et bleu, mais les cataclysmes qui sont survenus depuis Melle de Scudéry en ont fait une manière de ravin alpestre et écorché. Il n'y avait pas d'étapes sur le fleuve d'*Inclination*, ce genre de tendresse ne se donnant pas la peine d'avoir une raison d'être et s'alimentant de lui-

même sans la moindre cause : il n'y en a pas non plus le long du ravin. car l'amour né de la fascination s'entretient par l'échange mystérieux d'un fluide particulier. Quand le couple amoureux est entièrement baigné par des effluves magnétiques qui l'isolent du reste du monde, nulle force humaine ou divine ne pourrait déchirer cette Ame en deux personnes. Où ira l'un ira l'autre ; la jeune fille aurait la mauvaise habitude d'empoisonner ses amants, le jeune homme pâle serait le bourreau de la ville, que les amants morts ou la guillotine ne feraient rien à l'affaire : ils s'aiment.

Je ne sais même pas si l'habitude de la jeune fille et le passe-temps du jeune homme pâle ne donneraient pas à cette passion un ragoût rare et précieux : le bourreau est un personnage terrible et maudit qui a bien son charme, on lui a rendu de grands honneurs dans la littérature qui finit mal, il a le front très-haut et d'une nuance superbe de cadavéreuse ; la triste nécessité, où il est d'avancer l'immortalité des scélérats donne à son visage une intéressante mélancolie ; quelquefois sa conscience le force à couper la main droite ; et puis il n'y en a qu'un, il est aussi distingué d'aimer un bourreau qu'un roi. D'un autre côté, une jeune personne qui a les instincts du vampire n'est pas non plus un amour à dédaigner ; savoir que l'on mourra si elle vous aime n'est pas un aiguillon médiocre de curiosité, cela est séduisant comme une panthère pour un martyr chrétien. D'ailleurs, le bon Tarquin aimait la mauvaise Julie, et la bonne Julie aimait le mauvais Tarquin ; depuis le premier séducteur du monde, le vice a eu la faculté de donner le goût du mal à la vertu curieuse ; ces passions-là ont quelque chose de plus âpre et de plus voluptueux, elles font blanchir les cheveux, elles font vivre cinquante ans, en trois mois ; on meurt très-jeune, mais on a aimé ! Or, vous savez qu'il s'agit d'aller au cimetière, et le plus vite possible, c'est là le terme le plus manifeste de l'amour : c'est pourquoi après avoir roulé de rocher en rocher dans les ravins de la passion fatale, nos poitrinaires arrivent haletants, brisés, pris de vertige, au petit village de *Toux-sur-Tendre* ; une fois là, ils sont sauvés ; encore un pas, et les voilà à *Tendre-sur-Cimetière*, où ils goûtent une mort inaltérable et sans mélange.

Voyons, chères lectrices, vous avez lu des romans, vous en lisez, et vous en lirez, tant qu'il y aura des libraires pour en vendre, et des journaux pour en tailler un feuilleton ; c'est plus fort que vous, je le sais ; c'est votre unique refuge contre l'ennui des longs jours sans broderie, et des longues veillées sans commérages ou sans flirtation, je ne l'ignore point :

dites-moi ; n'est-ce pas que la longue citation que je viens de vous faire est admirable ? Peut-on frapper plus d'aplomb, tout en n'ayant pas l'air d'y toucher, sur nos braves romanciers ; sur Victor Hugo, sur George Sand, sur tous sans exception ? N'est-ce pas ainsi que les choses se passent dans les romans ? A quoi George Sand a-t-elle passé sa vie ? A faire arriver des comédiens et au tres personnages de condition analogue, par de grandes dames *fascinées*.

Et Victor Hugo ; rappelez-vous Stéphanie, et la duchesse Josiane, dans *l'Homme qui rit*. " Elle le regarda, fatale, avec des yeux d'Aldébaran, rayon visuel mixte, ayant on ne sait quoi de louche et de sidéral. Guynplaine contemplait cette prunelle bleue et cette prunelle noire, éperdu sous la double fixité de ce regard de ciel et de ce regard d'enfer. Cette femme et cet homme se renvoyaient l'éblouissement sinistre. Ils se fascinaient l'un l'autre, lui par la difformité, elle par la beauté, tous deux par l'horreur."

Voyons ; Tout y est bien, n'est-ce pas ? Substituez le bourreau à Guynplaine, et Victor Hugo se sera chargé de mettre en action la critique railleuse de M. Forqueray.

Eh ! mon Dieu, je le répète, ils en sont tous là, nos bons romanciers. Pour stimuler l'appétit d'un public blasé, qui a le palais emporté par les fortes épices, ils servent les plats les plus bizarres, des *olla podrida* inconnues dans toutes les Espagnes.

Champfleury disait, en parlant de Courbet, le déboulonneur de la colonne, que pour attirer l'attention un peintre devait de temps en temps tirer des coups de pistolets par sa fenêtre. Les romanciers finiront par là, vous verrez bien.

Je reviendrai sur l'étude de Forqueray.

(A CONTINUER.)

## LES HAUTS TALONS DES FEMMES.

(Pour l'Album.)

Voulez-vous savoir, lectrices, ce que l'on pense en France, des bottines à hauts talons ; lisez ce qui suit :

L'imitation du siècle de Louis XV, telle que les femmes de notre génération la pratiquent, implique souvent une absence à peu près complète de discernement. On voit qu'elles ne sont préoccupées que de ressembler aux femmes de bonne condition ; où elles prennent leurs modèles à tort et à travers sans se rendre compte de la raison originelle des modes.

Pour l'instant, ce qui caractérise le plus cette

servilité d'imitation, c'est la chaussure des femmes.

Les naïfs ont cru que la mode des hauts talons était ravivée par le besoin pour quelques femmes de paraître plus grandes : c'est une erreur. Elles se sont mises sur des échasses par cela seul, nous venons de le dire, que les femmes de la cour se chaussaient ainsi. Or, cette mode bizarre avait pour les femmes de la cour une raison d'être ; elles voulaient manifester, en l'adoptant, qu'elles n'étaient pas faites pour aller à pied, ce qui était vrai d'ailleurs.

Ainsi chaussées, elles n'allaient jamais à pied ; c'était toujours soit en carrosse, soit en chaise à porteurs ; mais se hucher sur des échasses, comme le font aujourd'hui les fillettes, les petites bourgeoises, etc., et ne monter en voiture que très-exceptionnellement, c'est commettre une grosse bétise d'abord, et ensuite s'exposer à des dangers réels.

Les chaussures à hauts talons rendent une femme gauche, en lui ôtant son équilibre naturel ; elles l'empêchent d'avoir sa liberté de mouvements ; puis elles ont pour effet de paralyser les muscles gastrocnémiens que forment les tendons d'Achille. Sous la contraction de cette chaussure, et par suite de la direction donnée aux pieds placés en talus, le moindre faux pas, provoqué par le rétrécissement de la base de sustentation, peut déterminer la fracture du péronée, c'est-à-dire un accident extrêmement grave. Mais, qu'importe, on a singé la femme de qualité, et on s'est illusionné peut-être au point de croire que de la similitude du talon résultent peut-être la similitude d'origine et celle du rang social.

### Recette économique pour le Pot-au-feu.

C'est une recette peu connue, dont se servent de grands cuisiniers, la plupart du temps, à l'insu de leurs maîtres qui ne voudraient point en reconnaître l'efficacité. Je crois rendre un vrai service aux maîtresses de maison, en la propageant, car elle est excellente.

Il s'agit tout simplement de mettre bouillir une gousse d'ail avec les légumes dans le pot-au-feu. Le plus fin gourmet ne distinguera pas l'odeur de l'ail, et vous pouvez supprimer hardiment une lb. de viande sur trois, grâce à ce procédé ; encore votre bouillon sera-t-il bien meilleur. De plus, il sera excessivement hygiénique et tonique ; ce qui est toujours salubre, mais encore davantage à l'époque des fortes chaleurs. Je connais des personnes à l'estomac débile et délicat, qui se sont guéries de gastrite et de dysenterie, par l'usage de cette recette, dont, au premier abord, elles ne voulaient pas entendre parler.



## MODES ET ÉCONOMIES DOMESTIQUES.



## 6. DEUX TOILETTES D'ÉTÉ POUR FILLETES.

No 1.—La robe, en foulard gris, montre une première jupe garnie d'un volant festonné, lisé d'un étroit biais de satin bleu, disposé en gros tuyaux et monté à tête. La tunique, forme princesse avec échancreure carrée, est dentellée et bordée de satin bleu. Un petit nœud bleu à bouts flottants est posé sur l'épaule droite. Le chapeau en paille est garni

de velours gris foncé et d'une aile bleue. Petite guimpe en mousseline plissée avec col montant et poignet plat.

No.—Cette petite robe est en soie légère fond bleu-ciel rayé blanc garnie de velours foncé. Petit tablier de soie noire garni d'un volant froncé et retenu par deux bretelles s'attachant derrière en formant un gros nœud. Chapeau garni de velours noir et d'une touffe de bluets.

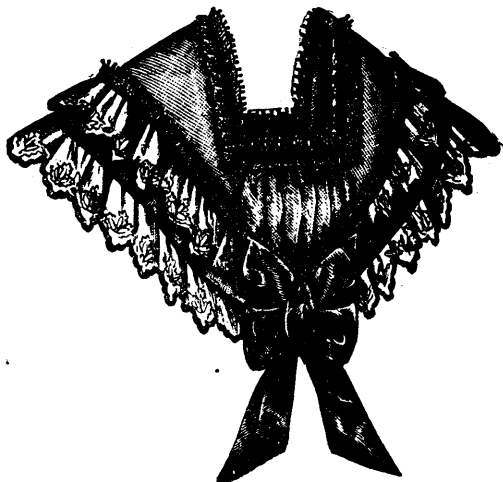


No. 3.—TOILETTE DE PROMENADE AVEC CAPE-  
LINE POUR BAIN DE MER.

La vareuse demi ajustée est en flanelle blanche garnie de velours noir. La capeline en cachemire rouge, est soutachée de ganse d'or, les quatre pointes

sont terminées par de gros glands de soie rouge et fil d'or. Un nœud à l'alsacienne avec de longs pans, orne le devant.

La capeline peut se faire en un carré de cachemire de 30 pouces que l'on échancre.



No. 4.—FICHU AVEC BORDURE BRODÉE.

etite.  
nt et

fond  
Petit  
t re,  
for-  
lours

EXPLICATIONS.

PLANCHE DES PATRONS.

CORSAGE MOUSQUETAIRE.—Dessin sur le patron.  
Nos. 1 à 7.

En mousseline blanche garnie d'entre deux bordés de dentelle ; il est froncé à la taille sous une ceinture : devant ouvert, orné d'un revers plissé en éventail : manche à coude, ornée d'un haut parement plissé.

No. 1, Devant—2, Dos—3, Revers—4, Manche—5, Parement.

Parure en mousseline brodée au plumetis et œillet, bordée d'une petite valentienne : le col est fermé au 1er angle, les 2 autres superposés.

No. 6, Col—No. 7, Manchette.

CASAQUE HABILÉE.—(Dessin sur le patron.)

No. 8.—Devant de la casaque

" 9.—Petit côté

" 10.—Dos

" 11.—Manches

Ce vêtement se fait en toute étoffe, il est entièrement brodé d'un riche dessin en soutache et garni d'un haut volant froncé et d'un effilé à glands ; il est montant, ajusté à la taille et à longues basques ouvertes derrière ; la manche à coude est garnie d'un volant et de broderies.

PALETOT EN SOIE NOIRE.

Dessin sur le patron.

No. 12.—Devant replié

" 13.—Petit côté

" 14.—Moitié du dos replié

" 15.—Manche

Après avoir complété les côtés repliés des figures 12 et 14, on coupe deux morceaux d'après chacune des figures 12 et 13, le dos entier d'après la figure 14, la manche d'après la figure 15. On assemble les morceaux en rapprochant les chiffres pareils. On plisse le dos à la hauteur de la taille, en fixant chaque croix sur un point. L'encolure est garnie d'un petit col droit ayant 8 lignes de largeur. On pose la garniture. La manche est fixée dans l'entournure 63 sur 63.

PALETOT NILSON.

Dessin 8 de la planche noire.

No. 16.—Devant

" 17.—Plastron

" 18.—Petit côté

" 19.—Moitié du dos

" 20.—Moitié du col droit

En soie noire ou bien en tout tissu pareil à la robe ; la garniture se compose de dentelle noire, de frange noire, et d'une broderie en ganse et soutache noire. Les devants sont repliés et forment ainsi des revers ; le paletot est drapé au milieu par derrière et sur chaque côté. Pour faire ce vêtement, on emploiera  $3\frac{1}{2}$  verges d'étoffe, de  $\frac{2}{3}$  verge de largeur ; on coupe deux morceaux d'après chacune des fig. 16 à 19, le col entier, d'après la fig. 20, qui en représente seulement la moitié. On assemble les deux moitiés du dos, au milieu, par derrière, puis on réunit tous les morceaux en rapprochant tous les chiffres pareils ; on a drapé, au préalable, les devants, en fixant les quatre croix sur le point. Sous le bord de chaque devant on pose, depuis l'encolure jusqu'à la ceinture, une bande d'étoffe, doublée de gaze roide dépassant la ligne ponctuée de  $1\frac{1}{2}$  pouce environ ; chaque devant est replié à l'endroit, sur la ligne ponctuée ; on ajoute à chaque devant le plastron fait en même étoffe, doublé de percaline, puis de lustrine, fixé sur la ligne unie de chaque devant ; sur le plastron de droite, on fait des boutons ; on pose des boutons sur celui de gauche. Sous le contour du paletot (encolure exceptée) on pose une bande de lustrine ayant 1 pouce de largeur ; sur l'encolure, on fixe le col doublé de percaline, puis de lustrine ; on exécute la broderie partiellement indiquée sur le patron ; on garnit l'encolure avec deux dentelles froncées, ayant chacune  $1\frac{1}{2}$  pouces de largeur, les contours avec la frange que l'on recouvre de la dentelle froncée, ayant 3 pouces de largeur ; vers l'angle inférieur des revers, on diminue la largeur de la dentelle, de façon à ne plus lui laisser que 1 pouce de largeur ; on fait une petite pince sur le revers, en fixant chaque croix sur le point ; on coupe la manche on garnit son bord inférieur de petites pattes, on le double d'une bande de lustrine de largeur, on y pose trois dentelles froncées, on y exécute la broderie ; on fixe la manche dans l'entournure, 54 sur l'étoile de la fig. 16 ; la ceinture recouverte d'étoffe plissée a  $1\frac{1}{2}$  pc. de largeur ; pans courts, défilés sur une hauteur de  $1\frac{1}{2}$  pc. ; la ceinture se ferme par devant, sous un nœud d'étoffe ; on drape le paletot en fixant les trois croix (voir les fig. 18 et 19) sur le point.

PALETOT POUR PETITE FILLE DE 7 À 8 ANS.

(Dessins 7 et 9 de la planche noire.)

Fig. 21. Devant.

" 22. Petit côté.

" 23. Moitié du dos.

En tout tissu pareil à la robe, ou bien en drap d'été ; volant ayant 1 pouce de largeur, ruche découpée, ayant 10 lignes de largeur ; le volant (en même étoffe que le paletot) est bordé de taffetas.

Pour faire ce paletot, on emploiera 1 verge d'étoffe d'une verge et tiers de largeur; on coupe deux morceaux d'après chacune des fig. 21 et 22, le dos entier d'après la fig. 23, qui en représente seulement la moitié; on assemble tous ces morceaux, en rapprochant les chiffres pareils; sous le bord de chaque devant, on pose une bande ayant  $\frac{1}{2}$  pouce de largeur; on replie le bord inférieur, on le recouvre avec le volant froncé, qui se continue sur le bord du devant de droite et sur l'encolure.

La ruche couvre la couture du volant et se continue sur chaque côté de la couture réunissant le dos et les petits côtés, sur une hauteur de  $4\frac{1}{2}$  pouces environ, pour simuler une fente qui se termine sous un bouton; même ruche sur chaque côté de la couture de derrière, jusqu'à la ligne unie; sur cette ligne (dos) on fixe une ruche découpée de chaque côté, ayant  $\frac{1}{2}$  pouce de largeur, dont on cache la couture sous un biais de même étoffe ayant  $\frac{1}{2}$  pouce de largeur, bordé sur l'un de ses côtés longs, d'un liséré plat qui repose sur la ruche; sur l'autre côté long de la bande, on fixe une ruche pareille à la première, qui s'arrondit vers l'épaule et s'y fixe sous un bouton; on pose trois bouclettes et une patte d'étoffe, à l'extrémité du capuchon simulé (voir le dessin).

#### PLANCHE NOIRE.

No. 1.—COSTUME DE PETITE FILLE DE 1 A 8 ANS.

No. 2.—COSTUME DE GARÇON DE 6 A 8 ANS.

No. 3.—COSTUME POUR PETITS GARÇONS DE 4 A 5 ANS.

Blouse en drap gris, ornée de galon de soie noire et de boutons de même couleur. Les manches sont en soie noire.—Culottes ajustées en drap gris.—Col carré.—Toque en drap gris, ornée d'une plume noire frisée.

No. 4.—COSTUME POUR PETITES FILLES DE 4 A 5 ANS.

Jupe en popeline écossaise. Le bas est dentelé, et bordé d'un rouleauté de taffetas noir. Tunique en popeline couleur tourterelle, dentelée et bordée

comme la jupe. Corsage ajusté, garni d'un biais dentelé, bordé de taffetas et disposé en carré devant et derrière.—Ceinture en taffetas noir. Manche à coude, en popeline écossaise.—Sur le devant de la tête, un nœud en ruban écossais, avec de longs bouts tombants derrière.

Dessin 5.—Chignon gonflant autour du peigne, avec touffe de frisure dans le milieu.

Dessin 6.—Chignon gonflant de côté avec trois rouleaux dans le milieu et frisure au-dessous.

Dessin 10.—COSTUME JAUNE DE DEUX TONS.—Première jupe en foulard croisé, havane clair plissée du haut en bas. Tunique formant deux longues pointes de chaque côté en mohair jaune avec biais de foulard havane et boutons de côté. Cette tunique à traîne derrière est encadrée d'un biais large de deux pouces et d'un autre petit biais de foulard havane. Corsage à longues basques devant, ouvert en châle; même double biais garnissant le corsage. Manches à coude avec plissé de foulard havane gradué de hauteur, surmonté d'un biais semblable à celui du corsage.

Chapeau de paille belge bordé de velours noir avec nœud de taffetas vert, apprêt de blonde blanche tombant sur le chignon et aigrette de plume havane posée de côté. Brides de taffetas noir.

Bottines en cuir de nuance écru. Ombrelle de faille blanche avec bordure de soie verte et nœud de ruban vert.

Dessin 11.—TOILETTE DE RUE.—La première jupe est unie, en faye noire. La deuxième est unie, écru, elle est relevée des côtés seulement et garnie d'un effilé en soie écru, avec une grille très-haute, puis d'une bande de velours noir toute brodée en soie écru. Il y a ensuite un gilet semblable à la première jupe, avec des basques; puis un corsage très ouvert, des basques postillon et des manches à à revers, en soie écru, le tout garni de bandes en velours noir brodé.

Chapeau rond, garni de rubans bleus, d'une plume écru et d'une longue barbe en dentelle noire.



## COURRIER DE LA MODE.

Il n'y a rien de neuf, chères lectrices, depuis que nous nous sommes quittées.

La mode se maintient dans son mouvement rétrograde, elle copie surtout les costumes Louis XIV, Louis XV et Louis XVI.

Si l'on voulait qualifier la toilette actuelle, on ne saurait quel nom lui donner, puisqu'elle est un composé de plusieurs époques : coiffures Marie-Antoinette et Fontanges (pour les plus nouvelles), chapeau Watteau, collerette Henri II, guipures Médicis, gilet chasses de Louis XIV, tunique Pompadour, fichu Lamballe, souliers à talons Louis XV et nœuds Fénélon. Mais, nous aurions tort de nous plaindre, il faut l'avouer, puisque ce composé est gracieux et seyant.

Je signalerai les toiles qui font fureur ; les plus demandées sont gros bleu, comme les blouses neuves de nos paysans ; on en fait de beaux et de bons costumes brodés en blanc, en noir et en rouge et blanc. Cette dernière broderie est de la dernière élégance. On en fait aussi qui sont ornés de guipures blanches, mais c'est bien moins joli, et je préfère de beaucoup la broderie plate.

Les toiles et battistes écrues à rayures de couleur, ou avec des entre-deux à jours tissés avec l'étoffe jouissent d'un succès incontestable, et les toilettes confectionnées avec ce tissu se garnissent de broderie anglaise.

Je ne parle pas des guipures écrues que l'on emploie également, parce que ce n'est plus une nouveauté.

Avec la mode des robes ouvertes en châle ou en carré, des manches larges, etc., on a besoin d'une lingerie soignée, aussi est-elle devenue d'une coquetterie raffinée et coûteuse. Les fraises Henri II, les parures Médicis, les fichus paysanne, les fichus Marie-Antoinette, etc., demandent de jolies dentelles généralement ; on peut cependant les faire avec des plissés en tulle de Bruxelles et, quoique plus simples, elle sont aussi gracieuses.

Deux couleurs nouvelles à signaler sont : le vert réséda et le bleu ardoise, et par parenthèse, on voit un grand nombre de cravates de cette nuance.

\* \* \*

Je reviens sur ce que j'ai déjà dit dans l'autre courrier, c'est qu'il est de bon goût de ne pas sor-

tir taille nue ; on a du reste que l'embarras du choix entre les fichus, petits châles, mantelets et les écharpes qui ne sont que des suppléments fort légers et nullement embarrassants. On peut aussi adopter le voile-mantille en l'attachant sur le sommet de la tête, où on le fixe par un nœud, ce qui est fort bien pour un concert ou une fête de nuit. Le voile-mantille se mettra également à la promenade, mais alors on l'assujettira au-dessous du chapeau, par derrière, si l'on craint de le cacher.

\* \* \*

La ceinture, que les corsages à gilet ont tenté de détrôner, reste toujours l'ornement le plus gracieux de toute toilette élégante. Quand le corsage est à gilet, elle se réfugie derrière un gros pouff avec pans flottants. Pour cette saison on noue les ceintures de côté. Ce genre est charmant en crêpe de Chine et en taffetas.

Quant aux manteaux et confections, il faut pour le soir et le matin, de doubles collets de cachemire et de drap léger. Les élégantes recherchent le double collet en drap léger, de nuance réséda, havane ou tourterelle. Les femmes économes qui désirent un vêtement qui dure plusieurs saisons le préfèrent en cachemire noir brodé ou finement soutaché, garni de guipure ou de frange.

Il y a différents genres de tuniques qu'il ne faut pas adopter indifféremment, car la tunique Louis XV, gonflée en paniers, qui convient à certaines tailles élancées et frêles, rendrait très disgracieuses les femmes un peu fortes. Nous conseillons à celles-ci de préférence la tunique princesse tombant droite devant et sur les hanches, avec basque postillon derrière.

Les jupes de velours, qui étaient autrefois l'apanage des toilettes d'hiver, sont à la mode cette saison d'été et se portent avec des tuniques de batiste écrue rayée d'entre-deux et de volants de guipure assortis. Sur ces jupes de velours, on met aussi une tunique en reps de Chine gris pâle ou gris tourterelle, bordée d'un simple volant en biais, surmonté d'une bande de velours noir posée à plat,

Le velours en bande est très en faveur pour garnitures de tunique et de costume. On le pose sur toute espèce d'étoffe : faille, laine, cachemire, toile, percale, mousseline, batiste.

Ce qui fait encore genre, c'est un costume en toile rayée rouge et blanc, avec jupe plissée dans toute sa hauteur. Un habit Louis XVI en même toile rayée, avec gilet en velours noir se terminant en vastes poches carrées, donne à ce costume le cachet typique de la douairière d'autrefois.

\* \* \*

Ce qui est toujours très recherché comme fantaisie élégante, ce sont les fichus en crêpe de Chine, dont les jeunes femmes et les jeunes filles se contentent comme confection. Elles ont raison : le fichu de crêpe de Chine est très souple et il se drape avec un charme d'autant plus grand qu'il fait valoir la taille en ayant l'air de la dissimuler.

Il y a le fichu Demoiselle de Belle-Isle, le fichu Lamballe, le fichu breton, le fichu bordelais, le fichu draperie et le fichu peplum, sans compter tous les nœuds, rabats, colliers et jabots qui se renouvellent au jour le jour. Il y a le nœud Watteau, le nœud Fontanges, le nœud Scudéry, le nœud Lauzun, le nœud Méphisto, le nœud Antoinette, le nœud cascade, le nœud clochette, que sais-je ?... Il y en a tant et tant qu'il nous est impossible de les énumérer tous.

\* \* \*

Les voiles en tulle uni ont remplacé les voiles mouchetés, dissimulant les traits et faisant loup Louis XV sur le visage. Aujourd'hui on ne se cache plus, mais les voiles blancs unis en tulle illusion produisent sur la figure le reflet velouté de la poudre de riz et du duvet de cygne. C'est très doux et très jeune.

Il est préférable de porter le tulle uni blanc et de ne pas l'assortir à la nuance du chapeau. Ce n'est pas du tout seyant d'avoir un visage bleu, mauve, vert ou mais de mode.

\* \* \*

La passe du chapeau tend toujours à s'évaser et le dessous se garnit de plus en plus. Les chapeaux de paille à relevés en diadème sont les préférés, ils se garnissent d'une touffe de fleurs, avec traîne retombante sur une voilette de tulle de soie ou sur barbes de dentelle, les plumes prennent le plus ordinairement derrière et reviennent sur le devant, on porte beaucoup d'aigrettes. J'ai vu, dans une de nos meilleures maisons une forme charmante, calotte ronde peu élevée, la passe également ronde, un peu large derrière se courbait sur le front en façon Marie-Ltuart ; une légère pression de chaque côté indique la place de la bride ou de la barbe. On peut garnir cette forme, en paille blanche, par une fine dentelle noire froncée, tombant sur la passe, torsade

de velours noir, rubans de faye rose effacé comme toutes les teintes de mode, laissant tomber les pans un peu sur le côté gauche, sur le rentrant du front, touffes de roses avec feuillage retombant sur la calotte.

Pour chapeaux d'enfants, ce que j'ai vu de plus gracieux, ce sont les formes rondes légèrement baissées devant, avec une guirlande autour de la calotte très-basse. Sur cette forme en tulle blanc, on plisse de l'organdi ou de la tarlatane, trois plis plats sur la calotte. Sur la passe, un volant de même étoffe, découpé en dents de rose, et plissé à plis plats tout autour laissant dépassés la découpeure. Une torsade de ruban ou de velours, nouée avec pans, ou une couronne de fleurettes, voilà un chapeau jeune et charmant pour petite fille et fillette.

En fait de cheveux, la raie par côté revient à la mode, avec les bandeaux plats. C'est une innovation renouvelée d'autrefois, très salutaire pour les cheveux, mais qui ne concerne encore que les jeunes et frais visages.

Cette question de cheveux me rappelle les vers remarquables d'un poète, qui fut amoureux et qui fut exilé pour cause d'amour, Ovide, lequel n'a pas dédaigné d'écrire sur la coiffure en vers élégants :

«...Que votre chevelure ne soit jamais en désordre ; c'est surtout la propreté qui nous plaît. Vos grâces dépendent de vos mains ; mais il est bien des manières d'en varier la forme ; que chacune consulte avant tout son miroir.

« Un visage allongé demande des cheveux simplement séparés sur le front : c'était la coiffure de Laodamie. Un nœud léger sur le sommet de la tête et qui laisse les oreilles découvertes, sied mieux aux figures arrondies. Celle-ci laissera tomber ses cheveux sur l'une et l'autre épaule, comme Apollon lorsqu'il porte sa lyre : cette autre en relèvera les tresses, à la manière de Diane, lorsqu'elle poursuit les bêtes fauves. L'une nous charme par les boucles flottantes de sa chevelure, l'autre par une coiffure serrée et aplatie sur les tempes. L'une se plaît à orner ses cheveux d'une écaille brillante, l'autre à donner aux siens les ondulations des flots. On compterait les glands d'un chêne touffu, les abeilles de l'Hybla, les bêtes qui peuplent les Alpes, plutôt que les parures et les modes nouvelles que chaque jour voit éclore. Il est beaucoup de femmes auxquelles sied une coiffure en apparence négligée ; on la croirait d'hier ; elle vient d'être ajustée à l'instant même. L'art doit imiter le hasard.»

La coiffure n'étant une condition de beauté que chez les femmes, l'homme, sans tenir les ciseaux et

le fer, doit être à lui-même son coiffeur, et s'il en est ainsi, on peut être assuré que son caractère, insouciant ou soigneux, impétueux ou tranquille, timide ou résolu, gourmé ou expansif, se révélera dans sa manière habituelle de tailler et d'arranger ses cheveux. Mais la femme a besoin d'être parée avec un art profond, et il ne lui est pas facile de se coiffer elle-même.

Examinons s'il y a des principes certains à connaître et à suivre pour :

Bâtir de ses cheveux le galant édifice.

La première chose à considérer dans une femme qui se prépare à ce grand œuvre, sa toilette, c'est la configuration de sa tête, qu'il faut aussi comparer à la stature de son corps, à sa sveltesse ou à son embonpoint. Mais il en est de la figure humaine que l'on veut parer comme d'un tableau que l'on va finir on en juge bien que dans une glace. Devant une glace (et il la faut grande) on peut étudier la figure de la personne, connaître au plus juste les proportions de son corps et son âge parce que la contre-épreuve rend plus sensible les imperfections en les montrant d'une manière imprévue, c'est-à-dire en faisant voir à droite ce qu'on avait coutume de voir à gauche. Plus libre de regarder une femme de la tête aux pieds et à une distance variable, l'artiste qui la coiffe remarquera mieux ce qu'il doit remarquer, et il pourra plus facilement après une attention qui ne sera ni inconvenante ni embarrassante, choisir et modifier le genre de parure le plus conforme aux lois de son art.

Si la tête est courte—elle est toujours courte quand elle n'est pas ovale—le rudiment du goût indiquant un moyen sûr pour corriger ce défaut. En relevant les cheveux à la chinoise ou autrement, on allonge la tête parce qu'on dirige le regard dans le sens de la hauteur, que l'on peut affirmer encore par l'exhaussement de la coiffure au sommet ou sur le derrière de la tête. Dans ce dernier cas, il importe que la masse s'élève assez haut pour être aperçue quand on regardera la figure de face, et que cette masse se termine en courbe ; car si elle dessinait une ligne plane, l'on aplatiserait ce que l'on veut exhausser. Lorsque les bandeaux lisses seront indiqués par la mode ou préférés, on leur fera décrire de chaque côté une courbe qui découvrira le front et rétrécira le visage, ou bien on rétablira l'ovale en empiétant quelque peu sur les pommettes par les moyen que permettra la mode régnante.

Si la tête est longue, tout ce qui se présentera carrément sur le devant devra la raccourcir. Ce ne sont plus les racines droites qui conviennent, mais les cheveux jetés sur les tempes avec une légère on-

dulation qui les fasse bouffer, ou des bandeaux écartés dans un sens horizontal, pour accuser le plus possible la largeur du front. Appliquant ici le principe de la division, l'on diminuerait infailliblement la hauteur au moyen d'une ferrière ; mais la ferrière est une ligne malencontreuse qui coupe durement le front, et dont la mode ne saurait revenir sans être condamnée par le goût. Un professeur qui a écrit sur son art et qui fut en possession de coiffer les plus jolies femmes de Paris, Croisat (*les Cent et un coiffeurs*), observe avec raison que presque tous les genres de coiffure conviennent aux visages d'un ovale parfait, surtout celle que l'on aura choisies pour les têtes rondes.

Que si la tête péchait par un excès de profondeur, si elle présentait trop de développement dans la région pariétale audessus de l'occiput,—ce qui est, du reste, très-rare chez les femmes,—il serait aisé de sauver cette disgrâce en épargnant la partie saillante pour rapporter, au-dessus et au-dessous, les tresses dont on aurait composé le chignon. Ainsi entourée, ainsi composée, la proéminence disparaîtrait et la tête reprendrait sa forme normale et sa grâce.

Après les proportions générales de la tête, ce qu'il faut examiner c'est l'ensemble du profil. Le front saillant, les yeux enfoncés et ombragés ne supportent rien qui avance sur le visage, rien qui le couvre (par la raison qu'un tel visage a besoin d'être éclairci) ; rien non plus qui ne soit trop reculé, comme serait une coiffure antique, parce que la saillie du front serait alors accusée plus fortement. Une tête dont le front est fuyant et la face un peu montonnée demande une coiffure établie sur le devant de la tête et qui, diminuant la courbe du profil, fasse rentrer les traits. C'est ici qu'on peut garnir le haut du front, selon la mode du temps, soit de frisures flottantes, soit de ces touffes arrondies qui rappellent aujourd'hui, avec plus d'ampleur, les coiffures à la Titus, soit un diadème légèrement baissé, soit d'une guirlande en cœur à la Marie Stuart. Il va sans dire que des cheveux lisses sur les tempes ne feraient que mettre en évidence le défaut qu'il s'agit de dissimuler.

Cependant le besoin de masquer ou d'amoinrir les irrégularités dont nous parlons n'empêche pas le coiffeur de mettre du caractère dans son ouvrage, et d'y mettre le caractère voulu. Puisque le grave Boileau s'est permis de comparer la coiffure à un édifice, qu'on nous permette aussi de raisonner sur les trois ordres de cette galante architecture. Aussi bien, il est à propos de s'en souvenir, c'est Vitruve le classique Vitruve, qui signale la ressemblance

intentionnelle des volutes ioniques avec les boucles d'une chevelure de femme.

Quelle que soit la variété des coiffures qu'on peut adapter aux physionomies si variées de la femme, il est possible de les ramener toutes à l'un de ces trois caractères : la sévérité, la grâce, la magnificence. Et que de différences presque insensibles vont trouver place dans les intervalles qui séparent ces trois ordres de parures ! Par combien de transitions délicates nous passerons du sévère au gracieux, de l'élégance à la pompe, de la richesse à la fierté ! Combien de degrés à parcourir entre ce qui commence à être sévère et ce qui finit de l'être ! Que de nuances, enfin, dans la grâce qui n'est elle-même qu'une nuance !

Le monde des vivants, comme celui de la peinture, a ses figures de style, ses figures de race ou de caractère et ses figures de genre, et en général on les distingue sans peine à la forme du nez, qui est le trait le plus voyant, le plus décisif. En examinant le profil d'une personne, c'est au dessin du nez qu'il importe de regarder avant tout. S'il est droit, s'il continue la ligne du front avec une inflexion très-légère, la coiffure devra être régulière, tranquille, symétrique et peu chargée d'ornements, car le simple est le commencement du sévère. Un arrangement emprunté des statues antique de la grande époque, une coiffure peu élevée, se développant dans le sens de la profondeur et n'ayant pour tout mouvement que des ondulations assez douces, comme celles que présente la chevelure de la Vénus de Milo, un chignon tordu d'où s'échappent une ou deux boucles tombant sur la nuque, une tresse-diadème, un plan de perles horizontales, tout ce qui ressemblera aux bandelettes, à la tenia ou au lem-nisque des anciens, tels sont les attributs du genre sévère. Il faut y comprendre toutes les coiffures en forme de couronne, parce que l'ornement annulaire donne l'idée de fixité, et par cela même a de la dignité et du sérieux. Nous disions tout à l'heure les statues antiques de la grande époque, parce qu'il est des figures célèbres, d'un temps postérieur à Phidias, telles que l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médicis, dont la coiffure en corymbe appartient au caractère gracieux.

Mais pour rester dans le style sévère, il faut que le visage soit calme, que le nez soit un peu gros, surtout dans sa racine, et que l'œil soit grand et bien fendu, car il est tel nez droit, qui, par sa finesse et son acuité, cesse d'être sévère, et qui souvent se trouve associé, par exemple, à des yeux mutins, à une expression piquante et spirituelle. C'est une coiffure de genre qui convient à ces nez fins et fûtés, quoique réguliers et droits, de même qu'à ce joli nez qui, décrivant une courbe insensible, se relève aux tiers de sa longueur pour se tailler à facettes et respirer par des narines mobiles et tendineuses. J'appelle coiffure de genre celle qui veut plutôt le contraste que la symétrie, celle qui se prête aux irrégularités, celle dont les lignes, au lieu de se continuer, se brisent, et au lieu de se ressembler se contrarient. Ces définitions s'appliquent également aux coiffures gracieuses, bien que la grâce puisse se glisser aussi dans le style sévère, à petites doses seulement et pour l'adoucir.

Que si le nez est inégalement court et retroussé,

la coiffure emporte encore plus de fantaisie ; elle peut être alors capricieuse, imprévue, même assaisonnée d'un apparent désordre. Un accident de frisure, un jeté de ruban, une aigrette de côté y seront de mise, ou une traîne de fleurs, ou un seul repentir. Il est bien rare, en effet, qu'il n'y ait pas d'accord entre la forme du nez et la physionomie morale, et qu'un nez à la Roxelane ne soit pas un trait donné par la nature aux femmes délurées et fringantes, qui ont la bouche ouverte et la parole preste, l'œil hardi, la mine éveillée. Au surplus, ce que nous disons ici ne touche qu'aux apparences du caractère. Pour coiffer une femme selon l'air de son visage, il n'est pas nécessaire assurément d'être un La Bruyère ; mais il faut posséder le coup d'œil et, en tous cas, les principes d'un physionomiste.

Avoir un profil pur, la tête d'une forme typique, les traits d'une beauté italienne, ce n'est pas la même chose que d'avoir une figure de race. Ce mot désigne plus particulièrement les têtes à caractère, celles qui ont de la distinction, un accent remarquable, un grand air. Qu'il soit un peu busqué ou saillant en ligne presque droite, le nez, dans ces sortes de figures, a toujours quelque longueur ; il n'est ni classique ni effronté ; il a une direction marquée, un dessin ressenti, et dès lors la coiffure ne peut être ni antique ni de genre ; c'est à de pareilles têtes que vont des coiffures riches et historiques : je veux dire que, sans avoir besoin de se travestir ni de rompre avec la mode courante, il convient de se rattacher au passé par quelque détail caractéristique. En rappelant, sur un point, des figures connues, telles que Grignan, Sévigné, La Vallière, Fontanges, Gabrielle, les têtes à caractère évitent les disparates que leur imposerait le goût du jour. Une parure traditionnelle leur sied mieux que les improvisations du moment, et, sans aucun doute, l'élégance sérieuse et pompeuse leur est plus convenable que le caprice.

Un mot encore sur les couleurs. Quels que soient la fleur, le ruban, le crêpe, la gaze, l'étoffe, les bijoux que l'on choisisse, il importe de se souvenir que la variété est l'ennemie de la sévérité. Un seul ton franchement isolé sera plus sévère que plusieurs. Pour le mode gracieux ou de fantaisie, un mélange de couleurs diverses peut être une convenance, parce que l'image de la variété répond à l'idée de fantaisie et semble mettre en relief ce qu'il y a de léger et de changeant dans la grâce ; mais là où l'on veut une indication du caractère, unité est synonyme de dignité. Répétée avec symétrie ou placée au centre, je veux dire dans l'axe de la coiffure, une seule et même couleur est un ornement grave, et l'effet en est aussi sûr que le serait, en sens opposé, celui d'un buisson de couleurs, ou, comme disent les professeurs, d'une jardinière.

De toute manière, dans le choix des teintes, vives ou atténuées, brillantes ou pâles, pures ou rompues, il faut avoir égard, bien entendu, non-seulement au teint de la personne et à la couleur de ses cheveux, mais à son âge. C'est ici le cas d'appliquer les observations déjà faites sur l'expression des couleurs.

Le caractère ! dira-t-on ; un si grand mot pour une fleur ! — Oui, les fleurs ont du caractère et elles en ont beaucoup, et les plumes aussi, et les rubans



et les dentelles, et la gaze. Tout cela ne tient que par un fil à nos sentiments; mais ce fil délié ne rompt jamais. Irez-vous mettre indifféremment sur une tête hautaine ou sur un visage chiffonné la fleur des champs, le muguet, le narcisse, la pâquerette? Irez-vous parer une figure de printemps avec des pampres de raisin noir ou pourpré, ou jeter une rose de haie dans une coiffure qui doit être sérieuse? Autant vaudrait ajuster sur une tête de brune ces garnitures de houblon, ces mousses mêlées de feuillage, dont les verts soutenus vont si bien aux blondes. Comme si elles étaient les ouvrages d'une femme, les fleurs ont reçu de la nature des expressions qui tiennent tantôt à leur couleur, tantôt à leur forme, tantôt à leurs allures, indépendamment de l'idée que nous y attachons ou du souvenir. Dans sa parfaite symétrie, le dahlia est une fleur sévère; le camélia, dans sa belle régularité, a de la noblesse, du calme, et la rose à cent feuilles répond à une certaine magnificence, surtout quand elle est d'un ton éclatant, ainsi que la pivoine. Les lilas, les primevères, les bruyères roses, la giroflée, la clématite, la glycine mauve, la jacinthe des bois, le silène, l'argentine, les fleurs de tilleul et celles du merisier, toutes ces créations légères que les fleuristes imitent à ravir et dont on peut faire des grappes allongées, des guirlandes, des traînes, appartiennent au genre gracieux, aux coiffures jeunes.

Il est impossible qu'une touffe de bluets, des coquelicots, une cérés d'épis (comme l'on dit si bien) ne réveillent pas la pensée des moissons, et il n'est guère admissible qu'on les emploie sans distinction dans une toilette de ville ou pour un dîner privé à la campagne. Nous avons des fleurs penchées dont l'allure est sentimentale, d'autres qui sont irrégulières, capricieuses et, pour ainsi dire, décousues. Il en est dont la fine symétrie ou l'extrême délicatesse ont un caractère gracieux, comme l'angélique, le sédum, la sauge, le myosotis, les inflorescences du sureau. N'y a-t-il pas un accent de franchise dans l'attitude de tant de fleurs et fleurettes qui poussent droites mais fermes sur leur tige menue? N'y a-t-il pas une intention marquée dans la forme et dans la chute des fuchsias? La folle-avoine, qui va si bien aux coiffures de genre et de fantaisie, n'a-t-elle pas un air de désordre aimable et piquant?... Les fleurs les plus magnifiques dans leur épanouissement sont discrètes dans leurs boutons. La modestie, la fierté, l'abandon, la réserve, la coquetterie, la hardiesse, l'indépendance, tous ces caractères humains se peuvent attribuer aux fleurs et leur sont attribués en effet par l'infailible sentiment qui a créé la poésie du langage. C'est assez dire qu'à l'expression de leur couleur et de leur dessin s'ajoute l'expression de leur port, de leur tenue, de leur désinvolture, de leur ensemble, et qu'ainsi nous aurons une infinité de choix à faire dans le règne des fleurs, pour orner la coiffure d'une femme selon son caractère et son âge.

On entend dire fréquemment que c'est une maladresse à une femme d'un certain âge de se rajeunir par le vêtement et par la coiffure; qu'il est plus habile, lorsqu'on a trente-cinq ans, par exemple, de se parer comme à quarante ans, que de reculer jusqu'à la parure qu'on aurait portée à trente. C'est aller bien loin, ce nous semble, et compter sur une réaction

qui peut-être n'aura pas lieu dans l'esprit de l'observateur. Se rajeunir trop est sans doute un faux calcul; mais se vieillir pour qu'on vous restitue charitablement votre âge, c'est un calcul encore plus faux, ou tout au moins dangereux. Dans le monde où se livrent les combats de la coquetterie, où se croisent les rivalités de la grâce, les émulations de l'amour, la modestie des intentions est un artifice bien chanceux: le plus souvent elle est prise au mot.

Les femmes jeunes ont toujours bonne grâce à relever leurs cheveux, à se dégager le visage. L'oreille, suivant que la nature l'aura plus ou moins délicatement travaillée, peut rester entièrement découverte ou voilée à demi; le front, s'il est grand, — s'il a plus de longueur que le nez, — on fera bien de le couvrir un peu et de commencer le dégagement de la figure que vers les tempes. Les longues boucles, les *anglaises*, que laissaient flotter sur leurs joues les modèles de Lawrence, avaient une expression de rêverie sentimentale qui peut aller à certaines ladies romanesques; mais en général la nudité des joues et les cheveux retroussés ont plus de grâce, plus de naturel que ces boucles et frisures tombantes que la tendresse du baiser le plus chaste écarterait. Pourquoi montrer de belles boucles sur la joue, quand on peut si bien les montrer, et si également, sur la nuque ou sur la naissance de l'épaule? Masquer une partie du visage, n'est-ce pas y faire soupçonner quelque défaut ou en donner à croire plus qu'il n'y en a? Les femmes qui dissimulent sous des tire-bouchons des carnations un peu fanées, ou les dépressions qu'a laissées sur leurs joues le doigt de la vie, se vieillissent par cette précaution même. La sincérité vaudrait mieux. Est-il besoin d'ajouter que c'est une faute grave de cacher la nuque autrement que par des boucles légères ou de légère rubans qui ne la voilent qu'à demi? La nuque est une des grâces les plus séduisantes de la femme.

JEANNINE.

#### LA BOÎTE AUX LETTRES.

A Madame H....

Etre marraine d'une cloche sort de l'ordinaire des choses de la vie, aussi n'y a-t-il point un cérémonial fixé pour cette cérémonie qui n'a habituellement pour principale actrice que la femme la plus hautement placée dans la ville ou le village où elle a lieu, nous ne pouvons donc indiquer que les choses principales.

Une marraine doit donner la robe de baptême à la cloche, et ce qu'on appelle ainsi est une devanture ou nappe d'autel, plus ou moins belle, selon que l'église qui vous a choisie est riche ou pauvre. Si l'église est riche, elle doit être très-belle, si, au contraire, elle est pauvre, la robe doit être modeste; mais on y joint une somme d'argent pour la fabriquer, car il ne faut jamais lésiner dans ces cérémonies là, qui sont de l'encens brûlé devant l'orgueuil. Donc, on refuse ou l'on accepte; mais si on s'arrête au dernier parti, on doit très-bien faire les choses.

Pendant la cérémonie, on couvre la cloche de sa robe, comme d'un voile: c'est le curé qui dira ce qu'on doit faire à l'église. Après la cérémonie, il devrait y avoir un grand repas chez la marraine où seraient conviés le curé et son clergé, les membres de la fabrique et les autorités.